

ESSA
SUR
LE TU

33525



BIBLIOTECA
DE LA
Universidad de Salamanca.

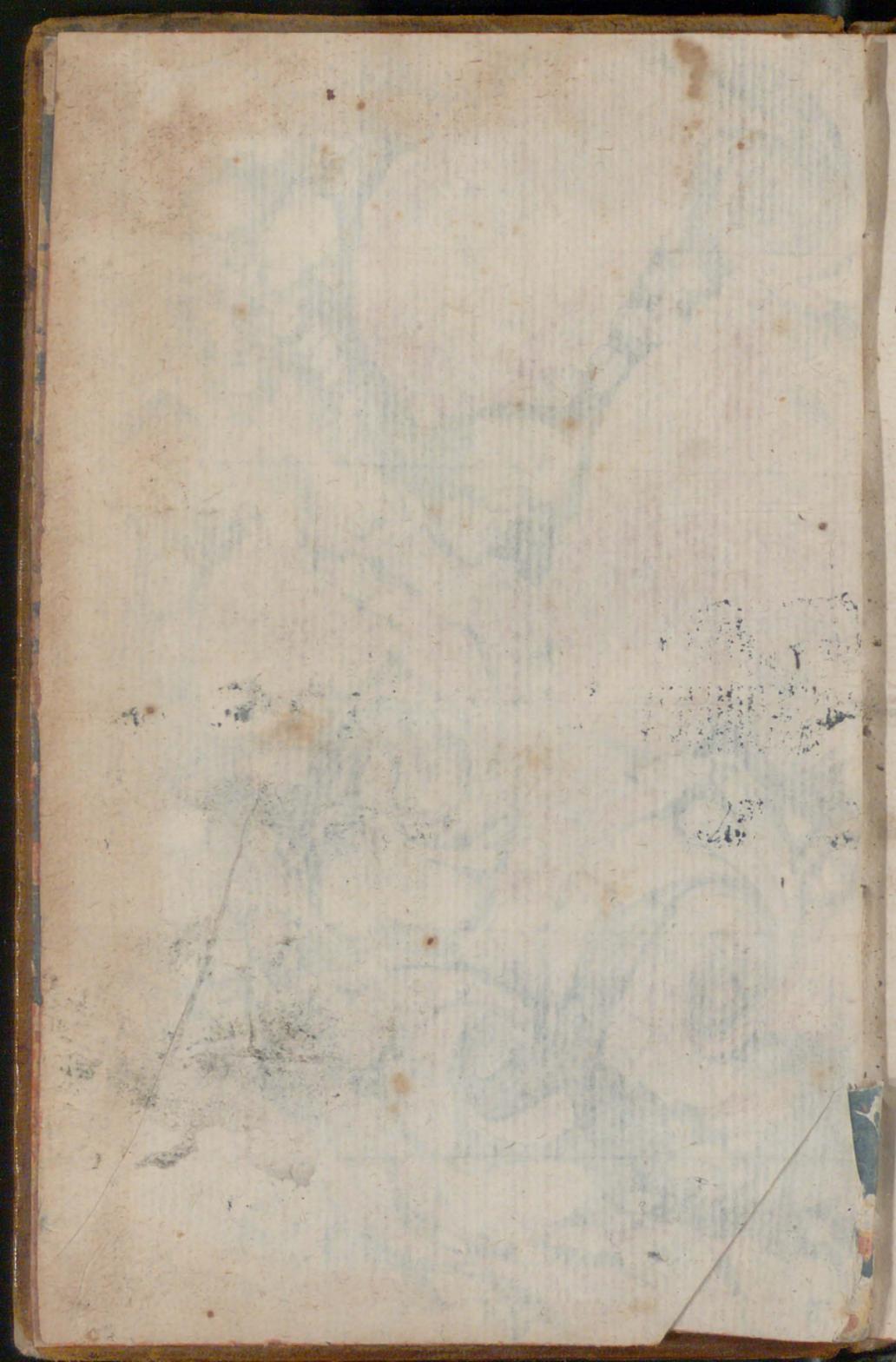
Sala Est. Tab. N^om.

5



des. R. G. n.





1^{re}

33525

num. 32. cap. 8. num. 18.

27. 7. 86

b16584296

81 1800 8 1800 1800

ESSAI
SUR
L'ÉTUDE
DES
BELLES-LETTRES.



A PARIS,

Chez LOUIS-ÉTIENNE GANEAU, Libraire,
rue S. Jacques, vis-à-vis S. Yves,
à S. Louis.

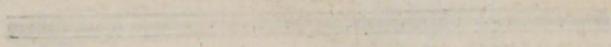
M. DCC. XLVII.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

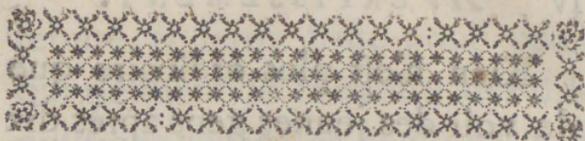
ESSAI
SUR
L'ÉTUDE
DES
BELLES-LETTRES



W. PARRY,
Chez Louis-François, au Salon,
rue de la Harpe, vis-à-vis St. Germain,
à Paris.



M. DCC. XLVII.
Paris, chez la Citoyenne de la Harpe, au Salon.



AVERTISSEMENT.

QUOIQU' IL soit dangereux pour un Auteur, & qu'il semble inutile pour le Public, de traiter une matière déjà maniée & presque épuisée par d'habiles Ecrivains, on a cru cependant pouvoir livrer à l'Impression ce petit Traité, qui sans avoir la prolixité des autres méthodes, peut en réunir la solidité, & renfermer même sur certains points des vûes nouvelles. Il doit la naissance à des expériences réitérées en fait d'éducation, & voici le but qu'on s'y propose.

iv *AVERTISSEMENT.*

Rien n'est plus ordinaire que de voir des jeunes gens après dix ans d'études faites dans un Collège, ou même dans la maison paternelle, n'avoir des Belles-Lettres qu'une idée confuse & superficielle, entrer dans le monde pour s'y livrer à des riens, ignorer les moyens de s'amuser aussi utilement qu'agréablement. Il n'est gueres moins commun de rencontrer des personnes du sexe pleines d'esprit & d'agrémens, mais dont l'esprit n'est qu'à demi cultivé, qui avouent qu'elles aiment la lecture, qu'elles voudroient mettre de l'ordre dans celles qu'elles font, que la longueur ou la sécheresse des préceptes les

*A*VERTISSEMENT. v

rebuté. Il seroit triste pour ceux qui tiennent de la nature des dispositions heureuses, négligées soit par leur faute, soit par celle de leurs instituteurs : il seroit triste, dis-je, qu'on refusât de leur tendre une main secourable, de leur indiquer les moyens les plus propres à développer leur génie qui reste comme enfoui; en un mot, de leur tracer une voie simple & facile de se former le goût.

Tel est le but de cet Ouvrage, dans lequel en donnant une idée précise, quoique générale, des Belles-Lettres, on fera connoître les meilleurs Ecrivains qu'il faut consulter sur chaque matière, l'ordre qu'on doit mettre dans ses le-

vj *AVERTISSEMENT.*

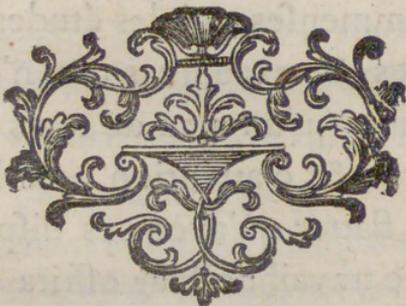
études , d'où il sera aisé d'inférer quel fruit elles doivent produire. L'exécution de ce projet pourra paroître du premier coup d'œil impossible à certains esprits lâches & nonchalans, qui sentant que les talens leur manquent , rejettent toujours sur la prétendue difficulté de les acquérir l'aversion naturelle qu'ils ont pour le travail. Affectant d'ailleurs d'exagérer cette difficulté & de tourner en ridicule le mérite littéraire, ils aiment mieux croupir toute leur vie dans une ignorance honteuse , que de faire des efforts pour en sortir. Plus dignes encore de pitié que de mépris , ce n'est point pour eux que l'on écrit ; on se contente

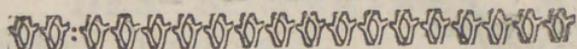
AVERTISSEMENT. vij

de les plaindre, sans aspirer au pénible honneur de les instruire. On cherche des Lecteurs qui sincèrement & de bonne foi veulent s'orner l'esprit, & pour y parvenir on ne leur propose ni des recherches immenses, ni des études fatigantes & excessives, on n'exige d'eux qu'un peu de tems, de patience & d'attention, & l'on ose se flatter qu'avec ces dispositions le travail ne leur offrira que des agrémens. Si les longues méthodes sont quelquefois effrayantes, celle-ci du moins aura le mérite de la briéveté; cependant on espere n'omettre rien d'essentiel, & dans des bornes assez étroites renfermer, non tout ce qu'il faut

viii *AVERTISSEMENT.*

ſçavoir absolument, mais ce qu'il
eſt le moins permis d'ignorer dans
une matiere ſi intereſſante.





T A B L E

DES SOMMAIRES.

<i>A</i> VERTISSEMENT.	iiij
DES BELLES-LETTRES EN GENERAL.	I
<i>G</i> rammaire.	2
<i>L</i> angue Françoisé.	4
<i>L</i> angue Grecque & Latine.	9
<i>L</i> 'Italien & l'Espagnol.	10
<i>L</i> 'Anglois.	11
RHÉTORIQUE.	16
<i>P</i> assions.	18
<i>D</i> e l'unité du Discours.	28
<i>D</i> es Preuves.	32
<i>D</i> es bienséances.	ibid.
ORATEURS GRECS & LATINS.	
<i>D</i> émosthenes.	36
<i>C</i> icéron.	38
<i>S</i> éneque.	42
ORATEURS FRANÇOIS.	
<i>L</i> e P. Bourdaloue.	46

x T A B L E

<i>M. Bossuet.</i>	49
<i>M. Fléchier.</i>	51
<i>Le P. de la Rue.</i>	54
<i>M. Massillon.</i>	56
<i>Eloquence du Barreau.</i>	58
<i>Recueils de l'Académie.</i>	61
<i>Du Dialogue.</i>	63
<i>DU GENRE EPISTOLAIRE.</i>	64
<i>Cicéron & Pline.</i>	ibid.
<i>Le Cardinal d'Osset.</i>	65
<i>Madame de Sévigné.</i>	ibid.
<i>Balzac & Voiture.</i>	66
POESIE.	67
<i>Parallele de la Poësie & de la Peinture.</i>	68
<i>Poësie en général.</i>	71
<i>Mœurs.</i>	72
<i>But de la Poësie.</i>	73
<i>Peinture en général.</i>	75
<i>Théorie où il faut la puiser.</i>	76
<i>Poësie en particulier.</i>	78
<i>Poëme Epique.</i>	79
<i>Homere.</i>	80
<i>Fruit de sa lecture.</i>	82
<i>Virgile.</i>	88
<i>Télémaque.</i>	93
<i>La Henriade.</i>	94
<i>Autres Poëmes Epiques.</i>	95

DES SOMMAIRES. xj

Poèmes Dramatiques.	97
Tragédie.	99
Comédie.	101
Petits Poèmes.	103
Idille, Eglogue, &c.	104
Satyre, Poésie Lyrique.	105
Elégie, Epigramme.	107
Sonnet, Rondeau, Fable.	108
MYTHOLOGIE.	110
Dispute des Anciens & des Modernes.	112
Réflexions sur Longin.	115
DE L'HISTOIRE.	120
Chronologie.	124
Géographie.	125
Généalogie.	133
Politique.	134
Fondement & certitude de l'Histoire.	136
Ses loix.	139
Son usage.	141
Méthode.	142
Application de la Méthode.	143
HISTOIRES PARTICULIERES.	150
Histoire des Juifs.	ibid.
Histoire Ancienne.	151
Histoire Romaine.	154
Histoire moderne.	157

xij T A B L E

<i>Histoire de France.</i>	159
<i>Méthode avec son application.</i>	161
<i>Histoire Ecclésiastique.</i>	169
<i>Paralleles.</i>	170
<i>Exemple.</i>	171
<i>Dépendances de l'Histoire.</i>	186
<i>Médailles , Antiquités.</i>	187
PHILOSOPHIE.	190
<i>Logique.</i>	199
<i>Morale.</i>	206
<i>Métaphysique.</i>	215
<i>Physique.</i>	220
<i>Mathématiques.</i>	226
<i>De l'étude des Mathématiques.</i>	227
<i>But que l'on se propose dans l'étude des Mathématiques.</i>	228
<i>De l'étude des Mathématiques en géné- ral.</i>	229
<i>Elle perfectionne la première opération de l'esprit.</i>	230
<i>Origine des disputes sur les Mathéma- tiques.</i>	231
<i>Le Mouvement.</i>	233
<i>Objet des différentes parties des Mathé- matiques.</i>	237
<i>Forces vives.</i>	239
<i>L'étude des Mathématiques tend à per-</i>	

DES SOMMAIRES. xiiij

Perfectionner la seconde opération de l'esprit.	247
Elle tend à perfectionner la troisième opération de l'esprit.	249
Analyse & Synthèse.	ibid.
De l'Arithmétique.	251
De l'Algèbre & de l'Analyse.	252
De la Géométrie.	255
Des Calculs intégral & différentiel.	ibid.
Des Mécaniques.	256
De l'Astronomie.	257
De la Sphere & de l'Optique, de la Géographie & de la Gnomonique.	258
De l'Optique, Dioptrique & Catoptrique.	ibid.
De l'Architecture militaire.	259
HISTOIRE LITTÉRAIRE.	261
CONCLUSION.	267

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Essai sur l'étude des Belles-Lettres*. Fait à Paris, ce dix Avril 1747.

LE FEBVRE.

PRIVILEGE DU ROI.

L OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur Ganeau Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre, *Essai sur l'étude des Belles-Lettres*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège sur ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun

Extrait , sous quelque prétexte que ce soit , d'augmentation , correction , changement , ou autres , sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant , ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits , de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans , dont un tiers à Nous , un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris , & l'autre tiers audit Exposant ; ou à celui qui aura droit de lui , & de tous dépens , dommages & intérêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs , en bon papier & beaux caractères . conformément à la Feuille imprimée attachée pour modèle sous le contre-scel des Présentes , que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du 10. Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente , le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage , sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée , ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueffeau , Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur

Dagueffeau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & non obstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le dix-septième jour du mois de Juin, l'an de grace mil sept cent quarante-sept, & de notre regne le trente-deuxième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 803. Fol. 709. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le 30. Juin 1747.
Signé, G. CAVELIER, Syndic.

ESSAI



ESSAI
SUR L'ETUDE
DES
BELLES LETTRES.

SOUS le nom de Belles Lettres, on comprend les Études de la Grammaire en général, de la Langue Françoisé en particulier, de la Rhétorique, de la Poétique, & de la Peinture, par la liaison & les rapports intimes que ces deux Arts ont entr'eux, de l'Histoire & de la Philosophie. Toutes ces parties de la Littérature ont entr'elles une sorte de lien commun, d'en-

Des Belles
Lettres en gé-
néral.

Division.

2 ESSAI SUR L'ÉTUDE

chaînement, de subordination qui fait qu'elles se soutiennent mutuellement, & se prêtent les unes aux autres, ou de l'agrément, ou de la solidité. La Philosophie, par exemple, enrichit la Poësie par la justesse des idées; & celle-ci par la vivacité de ses images peut dépouiller la Philosophie de sa sécheresse ordinaire: & si l'Éloquence emprunte de l'Histoire des faits, elle les embellit par les graces du style. L'utilité de tous ces Arts est trop généralement reconnue pour nous arrêter à la démontrer: entrons dans le détail de chacun d'eux, en prescrivant une méthode aisée, claire, exacte & soutenue de quelques réflexions qui en faciliteront la pratique.

Grammaire.

PAR rapport à la Grammaire, l'étude n'en peut paroître sèche & rebutante qu'aux personnes qui ne la regardent précisément que comme la science des mots;

mais ce dégoût cessera bientôt, si elles veulent faire tant soit peu d'attention à l'analogie que les mots ont avec nos idées & avec les objets de nos pensées; si d'ailleurs elles sont persuadées (comme elles n'en sçauroient disconvenir) qu'on ne peut sans cette connoissance écrire ni parler purement. Envisagée sous cette face, la Grammaire devient une étude digne d'un Philosophe. L'homme est fait pour penser & pour communiquer ses pensées; remplira-t-il cette destination s'il ne sçait ni bien entendre les autres, ni bien s'expliquer lui-même?

A cet égard, je crois qu'il est indispensable de lire avec réflexion la Grammaire générale & raisonnée de M. Arnauld. C'est un ouvrage excellent, court & profond: on y trouve les fondemens de l'art, avec les règles qui sont communes à toutes les Langues, & les raisons de leurs principales différences. On doit

4 ESSAI SUR L'ÉTUDE

par conséquent regarder ce Traité comme une vraie introduction à toutes les Langues. Un ouvrage plus moderne , mais fondé toutefois sur celui dont nous venons de parler , ce sont les Principes généraux & raisonnés de la Grammaire françoise par M. Restaud , dont les idées ne sont pas tellement bornées à notre langue qu'il n'y en ait plusieurs applicables soit au Grec & au Latin qu'on étudie dans les Colléges , soit aux langues vivantes dont l'étude entre quelquefois dans l'éducation domestique , & dont nous dirons un mot dans la suite.

Langue
Françoise.

Les Grecs & les Latins faisoient une étude particulière de leur langue maternelle. Nous ne les imitons pas en ce point , & nous devrions , ce me semble , rougir de voir aujourd'hui nombre d'étrangers sçavoir notre langue par principes , tandis que , pour la plûpart , nous ne la parlons que par instinct & par habitude. Parmi

DES BELLES LETTRES. 5

les personnes du sexe qui ont reçu de l'éducation, combien qui écrivent & qui parlent mal ; & entre celles qui s'énoncent avec agrément & légéreté, combien dont on ne reconnoît plus l'esprit, dès qu'on en voit les productions sur le papier. Ce n'est pourtant rien moins que pédantisme, que de sçavoir tracer correctement les signes de ses propres pensées.

Pour remédier à ce double inconvénient, & apprendre sensément le François, outre les deux livres dont je viens de parler, il faudroit parcourir la Grammaire de l'Abbé Régnier, celle du Pere Buffier, les remarques de Vaugelas, & les observations de nos meilleurs Grammairiens, comme M. l'Abbé d'Olivet, &c. mais sur-tout les synonymes françois donnés par M. l'Abbé Girard. En général, le plus grand nombre des articles qui composent ce dernier ouvrage, passe pour exact & précis. D'ailleurs l'Auteur

6 . . . ESSAI SUR L'ÉTUDE

s'est proposé de montrer comment on peut rendre avec justesse ses propres pensées; & l'accueil que les Sçavans ont fait à son livre, prouve qu'il a rempli son dessein.

A ces lectures on pourroit joindre les entretiens du P. Bouhours sur la langue françoise, & le Traité de son excellence par Charpentier. Le premier la compare avec les langues vivantes des autres peuples de l'Europe; le second, la met en parallele avec la latine, & foudroit qu'on doit la préférer à celle-ci dans les inscriptions des monumens publics. C'est une erreur dans laquelle avoit donné cet Écrivain en voulant flater Louis XIV; erreur soutenuë pour lors par des raisons spécieuses, mais suffisamment réfutées par cette seule considération que quelque répandue qu'on suppose notre langue, ou qu'elle le soit effectivement, elle est constamment d'un usage moins

universel que celle des Romains, & par conséquent moins propre à porter au loin, ou à transmettre à la postérité des événemens dont on veut étendre & perpétuer la mémoire.

Ce seroit peu d'avoir fait provision de principes, & d'avoir, pour ainsi dire, entassé dans sa tête regles sur regles, tout dépend de l'application & de l'application sensée des préceptes aux exemples. C'est pourquoi aux lectures que je viens d'indiquer, je voudrois qu'on joignît & qu'on fît marcher d'un pas égal celle de quelques endroits choisis de nos meilleurs Écrivains, d'un Bossuet, d'un Fléchier, d'un Racine, d'un Péliſſon; qu'en s'accoutumant à rendre raison des regles, des exceptions, & de leurs fondemens, on remarquât le tour & la construction des phrases, la propriété, la justesse, l'élégance, l'assortiment & l'harmonie des expressions; en un mot, tout ce qui concerne le style:

8 ESSAI SUR L'ÉTUDE.

car ce n'est que par ce moyen que l'on peut parvenir à s'en faire un propre & particulier. Les accens, la ponctuation, l'ortographe & la prononciation ne seroient pas non plus négligés. Ce sont comme des dépendances de la Grammaire, qu'il coute aussi peu d'acquérir, qu'il est honteux de les négliger.

Et pour le dire ici en passant, quand un enfant depuis l'age de cinq ans jusqu'à celui de sept ou huit auroit été appliqué une ou deux heures par jour à cette méthode d'étudier notre langue, quelle avance n'en résulteroit-il pas pour l'étude du Grec & du Latin? Car enfin c'est à peu près pour celles-ci même ordre de procéder; d'abord un fonds de principes, puis l'application des exemples aux regles, soit dans la lecture des Auteurs, soit dans les compositions par lesquelles on exerce les jeunes gens. Après leur avoir frayé le chemin par l'acquisition méthodique

d'une langue que l'habitude leur a renduë familière, on les ameneroit aisément, & presque sans les détourner des routes qu'ils auroient déjà suivies, à l'étude des langues mortes qu'il est d'usage de leur enseigner.

Il est aisé de voir par ce que je viens de dire, que pour le Grec & le Latin, loin d'approuver tant de systêmes imaginés depuis quelques années par des charlatans en fait d'éducation, je m'en tiendrois à l'ancienne méthode pratiquée dans l'Université de Paris; parce que malgré tous les prétendus défauts qu'on lui impute, elle a pour elle l'expérience de plusieurs siècles; qu'elle a formé nombre de grands hommes; & que les nouvelles découvertes ou n'ont pas subsisté long-tems, ou n'ont abouti qu'à un éclat passager dans certains enfans, qui ayant d'abord paru des prodiges, ont fini par être de médiocres sujets. C'est le vice de notre siècle

Langues
Grecque &
Latine.

1
TO ESSAI SUR L'ÉTUDE

de se prévenir pour les choses nouvelles ;
& d'être quelquefois dupe de la singularité.

L'italien &
l'Espagnol.

Si les jeunes gens qui veulent s'orner
l'esprit, ont une connoissance, je ne dis
pas profonde, mais au moins nette &
exacte de la Langue Latine ; elle leur
donnera une extrême facilité pour prendre
quelque teinture de l'italien & de
l'Espagnol, puisqu'elle est la racine &
comme la clef de ces deux langues. Les
Méthodes de Port-Royal, quoique les
plus courtes, sont, en un sens, les plus
étendues qui aient paru jusqu'ici. Rien
n'est plus simple, & en même tems plus
fécond que les principes qu'elles renferment.
Dès que l'on sçauroit assez bien
décliner les articles & conjuguer les verbes
auxiliaires, il faudroit passer à l'explication
de quelque Auteur facile, & en même tems
agréable. Plus on a d'esprit & de vivacité,
plus on a d'éloignement

DES BELLES LETTRES. II

pour une étude qui semble se terminer à des mots. Or, on remédieroit à cet inconvénient en choisissant, par exemple, les guerres de Flandre du Cardinal Bentivoglio pour l'Italien, & les aventures de Dom Quichotte pour l'Espagnol; le plaisir qui résulte d'une lecture amusante faisant nécessairement cesser ou diminuer la sécheresse presque inséparable des études grammaticales.

Je passe sous silence les langues du Nord; & je ne dirois même rien de la langue Angloise si elle étoit moins à la mode, & que la plûpart de nos beaux esprits ne se piquassent pas de l'entendre.

L'Anglois.

Ce seroit une folie que de vouloir déprimer le mérite littéraire des Anglois en tout genre; mais je ne sçais si la lecture de leurs Auteurs seroit plus avantageuse que nuisible, en nous procurant la facilité de feuilleter en original des ouvrages écrits avec une liberté excessive

& visiblement dangereuse. Car, sans parler de la licence effrénée de quelques-uns de leurs Poètes, on sçait à quels excès se sont livrés leurs Philosophes modernes sur l'article de la religion : comment un Hobbs, un Locke, un Woolston en ont sappé les fondemens, les uns avec une audace manifeste, les autres d'une manière plus détournée. On n'ignore pas que c'est au commerce que quelques-uns de nos Auteurs ont lié avec de pareils Écrivains, que doivent le jour tant de livres odieux dont la France est inondée depuis vingt ans, & qui, malgré la vigilance du Gouvernement à les proscrire, trouvent des Lecteurs avides, & font germer & croître dans l'esprit le Matérialisme & l'Incrédulité. Après une expérience dont nous ne voyons malheureusement que trop d'effets, je ne balancerai pas à prononcer qu'à moins d'une extrême nécessité, telle que le bien de la Re-

ligion ou le service de l'État, on ne devroit point apprendre l'Anglois. Il est toujours prudent d'éviter un chemin qui peut conduire à un précipice. Au reste, pour cette langue comme pour l'Italienne & l'Espagnole, on auroit besoin de maîtres : c'est pourquoi il faut premièrement examiner si l'on a le loisir & les autres commodités nécessaires pour les étudier, sans cela on doit les regarder comme un accessoire ; dont la privation ne fait point ou presque point de tort au principal.

Quoique les jeunes personnes du sexe joignent souvent une grande pénétration à beaucoup de justesse d'esprit, je n'estimerois pas nécessaire de les engager dans l'étude de toutes les langues dont je viens de parler ; mais je croirois au moins indispensable de les former de bonne heure à parler purement, & à écrire correctement notre langue. Il n'est gueres de Couvens qui ne renferment des maîtresses de

14. ESSAI SUR L'ÉTUDE

très-grand mérite, capables de prendre les principes du beau langage, & de les enseigner aux jeunes Demoiselles confiées à leurs soins. La chose est encore plus praticable dans la maison paternelle : il en est peu, sur-tout à Paris, où il ne fréquente des gens de lettres qui se feroient honneur de contribuer soit par des leçons réglées, soit par des conversations souvent plus utiles que les leçons ; de contribuer, dis-je, à la culture de ces esprits. On ne néglige communément ni les grâces du corps, ni les talens extérieurs ; les dépenses pour des leçons de danse ou de musique vont quelquefois jusqu'à la prodigalité : cependant à un certain âge on fait peu d'usage de ces talens, & l'on ne fait pas attention que celui de bien parler & de bien écrire est de tous les momens & de toutes les heures de la vie ; que sans ce double secours l'esprit le plus brillant perd la moitié de ses avantages,

& que ceux même qui en admirent le fonds, ne peuvent s'empêcher de regretter le défaut d'études & de principes. C'est pourquoi dans la jeunesse de leurs enfans, & sur-tout des Demoiselles, les parens devroient être extrêmement attentifs dans le choix des gouvernantes, emploi qu'on ne confie que trop souvent à des personnes qui parlent un jargon farci d'expressions irrégulières & de prononciations vicieuses, que leurs élèves contractent par imitation, & qu'il est impossible de corriger ou de déraciner dans un âge plus avancé. L'abrégé de M. Restaud suffiroit pour les enfans plus jeunes; on y pourroit joindre ensuite ses Principes généraux & raisonnés, pour leur faire comprendre d'une manière plus développée les regles dont ils connoitroient déjà les premiers élémens. La forme de dialogues qu'il a donnée à cet ouvrage, en faciliteroit l'étude aux élèves & l'exé-

cution aux maîtresses ; & parce que ce livre contient ce qu'il y a de plus essentiel dans les autres Grammaires , on pourroit s'y borner pour les jeunes Demoiselles , dont tout le tems n'est point occupé à l'étude comme celui des garçons. L'expérience qu'on en a faite dans des Maisons Religieuses , a suffisamment démontré l'excellence de cette méthode.

Rhétorique.

La Rhétorique doit suivre la Grammaire : j'entens ici par Rhétorique , non ces Traités ordinaires écrits sans choix & sans goût , qui ne parlent que de tropes , de figures , de périodes , de lieux communs , dans lesquels en apprenant à faire des amplifications sur toutes sortes de sujets , on ne parvient qu'à penser confusément , & à parler sans justesse , mais les regles prises dans la nature , & formées sur la pratique des excellens Orateurs. Telle est l'idée que se font faite de la vraie , de la belle éloquence

les

les grands Auteurs qui en ont traité ; parmi les Anciens, Aristote, Denis d'Halicarnasse, Quintilien, &c. parmi les Modernes, M. Rollin. Il seroit à souhaiter qu'on pût en puiser les principes dans les originaux & dans les sources mêmes, je veux dire dans leurs écrits ; mais comme cette lecture demanderoit un tems considérable, & d'ailleurs un discernement exquis, je pense qu'il est plus à propos d'indiquer ici les ouvrages qu'il faudroit consulter par préférence. Les Dialogues de M. de Fénelon sur l'éloquence, & sa Lettre à l'Académie Françoisse méritent d'être lus & médités : il y regne un goût formé d'après l'antique, & qui n'en est pas plus mauvais pour cela. Si l'on y joignoit l'ouvrage de Cicéron, qui a pour titre l'*Orateur*, qui dépouillant les regles de leur secheresse ordinaire, donne tout à-la-fois le précepte & l'exemple ; le Traité du Sublime de Longin, le frag-

ment de Pétrone sur l'Éloquence, & les judicieuses réflexions de la Bruyere sur ce qui concerne l'Art Oratoire : cela pourroit suffire, pourvû qu'on distinguât avec justesse les différens objets de ces préceptes, tels que les preuves, les mœurs, les passions, le style & les ornemens du Discours ; car l'Éloquence embrasse toutes ces matières différenciées entre elles, & néanmoins toutes réductibles à un seul & même but, qui est la persuasion. Cependant comme on persuade autant ou plus par les passions que par les mœurs, il est bon d'en dire ici un mot.

Passions. Les preuves servent à convaincre, les expressions à plaire ; mais c'est aux passions qu'il appartient de remuer le cœur & de l'intéresser. Or, quel est le moyen de les exciter, & comment découvrir dans un Orateur, dans Cicéron, par exemple, s'il s'est proposé de faire naître telle ou telle passion, & d'en tirer avantage pour sa

cause : pour cela quatre observations à faire. I^o. Se transporter en idée dans les tems & les lieux où l'Orateur parloit ; s'instruire des autres circonstances qui font à sa cause ; se mettre soi-même pour un moment à la place de l'accusateur , de l'accusé , du Juge même , & se demander ensuite de bonne foi avec quelle disposition on eût écouté certains traits frappans destinés visiblement à excuser l'un , à rendre l'autre odieux , à exciter la bienveillance , la compassion ou la clemence du Magistrat. Car le germe des passions est à peu près le même dans tous les hommes ; & si des cœurs prévenus , volontairement prémunis pour résister aux insinuations d'un Orateur , n'ont pû s'empêcher d'y céder , à combien plus forte raison des personnes dégagées de ces motifs ne se laisseront-elles pas entraîner par la véhémence du pathétique ? Tel est ce bel endroit de l'oraison pour Ligarius :

Cicero pro
Ligario.

Quid enim, Tubero, tuus ille districtus in acie Pharsalicâ gladius agebat? cujus latus ille mucro petebat? qui sensus erat armorum tuorum? quæ tua mens? oculi? manus? ardor animi? Quid cupiebas? quid optabas? En vain César; au rapport de Plutarque, avoit dit au sortir de sa maison pour aller à son tribunal : *Ligarius est coupable; il est mon ennemi, je n'en puis douter; toute l'éloquence de Cicéron ne le sauvera pas.* A peine cet Orateur fut-il entré en matière, qu'on vit César changer plusieurs fois de couleur; mais surtout lorsqu'il entendit l'endroit que nous venons de citer, il ne put s'empêcher de frémir, & son trouble fut si grand & si marqué, qu'il laissa tomber, comme malgré lui, quelques papiers qu'il tenoit à la main; son cœur naturellement humain & généreux se reprocha de vouloir punir dans Ligarius un crime qu'il avoit pardonné à tant d'autres, auxquels

il avoit donné la vie dans les plaines même de Pharfale. C'est bien à cette circonstance qu'on peut appliquer ce que Cicéron dit ailleurs de l'Éloquence : *Flexanima atque omnium regina rerum Oratio.*

II°. Et c'est peut être par où il conviendrait de commencer ; il seroit très-utile de lire avec soin ce qu'Aristote a écrit sur les passions au second livre de sa Rhétorique. L'ouvrage est didactique, & même un peu trop sec, mais il renferme un fonds excellent d'instructions, & comme l'enchaînement des causes de la nature & des effets des principales affections qui remuent le cœur humain. Les préceptes qu'il renferme appliqués avec discernement aux plus beaux morceaux de Cicéron ou de Démosthènes, répandroient beaucoup de lumière sur cette sorte d'étude. J'en proposerai un exemple en passant : le Philosophe Grec par Liv. II. ch. 2.

lant de la colere compte parmi les personnes faciles à irriter, tous ceux qui désirant violemment une chose, trouvent quelque'obstacle à leurs desseins; & dans ce nombre, il range les amans pour tout ce qui touche leur passion. C'est là le caractère qu'Homere donne à Achille pour Briséis, que lui conserve Horace, *iracundus Achilles*, & que M. Racine a si bien soutenu dans son Iphigénie. Quel noble courroux dans ce discours qu'il tient à Agamemnon!

Iphig. Act.
IV. Sc. vi.

Rendez grace au seul nœud qui retient ma colere &

D'Iphigénie encor je respecte le Pere.

Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de Rois

M'auroit osé braver pour la dernière fois.

Je ne dis plus qu'un mot, c'est à vous de m'entendre;

J'ai votre fille ensemble, & ma gloire à défendre.

Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,

Voilà par quels chemins vos coups doivent passer.

On trouve ici réunis la vérité du sentiment à celle du caractère, & à la vivacité de la passion. Racine n'a fait que remplir le dessein tracé par Aristote.

III°. Il ne faudroit pas se rendre moins attentif à observer les images, les tours d'expression tantôt énergiques & tantôt simples, qu'emploient les Orateurs & les Poètes pour prêter aux passions leur langage naturel. On sent que des mouvemens forts & pathétiques seroient mal rendus par un discours brillant & fleuri. Il ne doit s'agir de rien moins que d'amuser l'esprit, quand on veut triompher du cœur : c'est ce qu'on remarquera aisément dans mille endroits de Cicéron, où quoiqu'il interesse par des images très-vives, il est cependant moins occupé des paroles que des choses. Ses expressions, à la vérité, sont propres au sujet; il peint les objets, mais il ne peint que pour toucher, & parce qu'il est touché lui-même. C'est ainsi que dans le dernier de ses plaidoyers contre Verrès, cet Orateur représente si admirablement la cruelle avarice d'un géolier qui mettoit à prix

Cicero in
Verrem act. 7.

la douleur & les larmes des peres & des
 meres : *Aderat janitor carceris , carnifex
 Pratoris , mors terrorque sociorum & ci-
 vium , Lic̄tor Sextius , cui ex omni ge-
 mitu doloreque certa merces compara-
 batur.* Quel début ! mais si l'Orateur se
 fût ensuite borné à raconter froidement
 que ce bourreau marchandoit avec les
 parens de ces malheureux pour leur per-
 mettre de les voir , pour leur trancher la
 tête d'un seul coup , il n'eût peut-être
 produit qu'une émotion legere : mais il
 personifie cet infâme ministre des cruau-
 tés de Verrès , il le fait s'exprimer d'une
 maniere conforme à sa barbarie : *Ut a-
 deas , tantum dabis ; ut tibi cibum intro-
 ferre liceat , tantum : nemo recusabat.*
*Quid , ut uno ic̄tu securis afferam mortem
 filio tuo quid dabis ? ne diu crucietur ?
 ne sæpius feriatur ? ne cum sensu doloris
 aliquo aut cruciatu spiritus auferatur ?*
 Tout fait ici tableau ; on croit voir , en

tendre ce monstre. L'Orateur termine son récit par cette réflexion également simple, courte & touchante : *Non vitam liberum, sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.* En approfondissant des beautés de cette nature, on parviendroit aisément à démêler dans les grands Orateurs le caractère & les ressorts des principales passions qu'ils se proposoient d'exciter dans leurs Auditeurs.

IV^o Enfin, quoiqu'on se plaigne que l'éloquence dégénère de jour en jour parmi nous, il est encore, soit pour la Chaire, soit dans le Barreau des Orateurs qui jouissent d'une grande réputation. Or, en supposant la théorie dont je viens de parler, il seroit très-utile de les suivre dans leurs actions publiques; & au sortir d'un plaidoyer & d'un sermon, de se rendre compte à soi-même des impressions qu'on a ressenties; de celles que l'Avocat ou le Prédicateur ont le plus

généralement excitées dans leur Auditoire; de se rappeler les tours d'expression, & s'il est possible, jusqu'aux expressions mêmes qu'ils ont employées. J'appellerois cette méthode une Rhétorique expérimentale; & par elle on feroit peut-être autant de progrès dans la véritable éloquence, qu'on en a fait depuis un siècle dans la Physique. La connoissance, & si j'ose m'exprimer ainsi, l'Anatomie du cœur humain, de ses penchans, de ses goûts, de ses affections, & le secret de les réveiller ou de les assoupir, de les animer ou de les calmer, toujours cependant en faveur de la vérité & de la vertu, seroient-ils moins dignes de l'attention de l'homme, que la notion exacte de la structure & des fonctions des nerfs, des muscles, & des autres parties du corps? C'est par de semblables expériences rapprochées des principes, que l'on concevrait clairement pourquoi tel Orateur

ne fait que plaire, & pourquoi tel autre interresse; comment l'un a persuadé réellement, tandis que l'autre n'a excité que l'admiration, & par quel art d'autres sont parvenus à maîtriser les cœurs par des voies différentes, mais non pas contraires. Les regles sont, pour ainsi dire, mortes, & de nulle utilité, si l'on ne les anime par une forte d'exercice & d'application sur les discours qu'on doit supposer faits d'après elles. Toute production d'esprit où l'on n'en retrouve pas des traces, peut ébloüir; mais il est de toute impossibilité qu'elle se soutienne à l'examen, & mérite les suffrages des connoisseurs. Une oreille délicate faisit une dissonance dans une composition de musique; & un esprit exercé à penser, remarquera du premier coup d'œil qu'une passion n'est qu'effleurée, qu'elle est même totalement manquée dans un discours qui aura enchanté le vulgaire: car il n'est



Non est
Tota

pas moins défectueux dans l'Éloquence que dans la Peinture, d'affoiblir ou d'outrer une passion : on sent bientôt ce qu'elle a de trop ou de trop peu ; & le pathétique si admirable quand il est vrai, devient ridicule sous le masque.

De l'unité
du discours.

En général, on ne peut trop insister sur l'unité qui doit regner dans un discours, en sorte que toutes les parties aient entre elles une juste proportion, tendent à un seul & même but, forment un tout régulier : unité qui doit dominer non-seulement dans le dessein général de la pièce, mais encore dans les mœurs, les passions, les sentimens, le style, le tour, l'expression, l'harmonie, & qui dans les ouvrages d'esprit est la source du vrai beau ;

Horat. Art.
Poët.

Denique sit quodvis simplex dumtaxat & unum.

Or cette unité regne dans les écrits des grands Orateurs anciens & modernes,

mais d'une maniere différente. On trouve à la vérité dans les oraisons de Cicéron un ordre & des divisions, moins marquées toutefois que dans nos Auteurs, où la méthode se fait sentir à chaque pas. Les Anciens ont un but fixe vers lequel ils s'avancent par cette gradation de raisons & de preuves dont Cicéron a fait un précepte, *Semper augeatur & crescat oratio*. Les Modernes au contraire divisent & subdivisent leurs sujets en plusieurs propositions, s'attachent à prouver chacune séparément, en sorte néanmoins que toutes concourent à établir la même vérité. C'est peut-être de part & d'autre le même ordre; mais il se montre plus à découvert dans les Modernes; il est plus caché dans les Anciens qui regardoient comme une partie de l'art, de soutenir l'attention de leurs Auditeurs, en ne leur dévoilant pas d'abord toute l'œconomie de leur discours, & qui pensoient d'ail-

Cicero, de
Orat.

leurs mieux copier la nature , en paroissant s'abandonner au sujet qu'ils traitoient , & proposant leurs moyens de suite , mais avec subordination.

Au reste , ce qui prouve la difficulté de prononcer sur la prééminence d'une de ces méthodes sur l'autre , c'est qu'elles sont également éloignées de la confusion qu'on a vû regner dans notre éloquence avant l'établissement de l'Académie Française. Les Oraisons funébres composées par Renaud de Beaune , Archevêque de Bourges , & par le Cardinal du Perron , les hommes de leur siècle estimés les plus éloquens ; les Plaidoyers des plus célèbres Avocats ; les Harangues des premiers Magistrats de ce tems-là hérissées d'érudition , semblent ne tendre précisément à rien : nulle méthode , nulle justesse , rien qui ne soit amené de bien loin & comme par force au sujet , qu'on démêle difficilement au travers de

tout cet amas de sçavoir & d'autorités. D'ailleurs parmi nos grands Orateurs, le Pere Bourdalouë & M. Maffillon se font attachés à la méthode nouvelle ; M. de Fenelon s'est déclaré pour l'ancienne, & M. Bossuet n'a pas fait difficulté de la suivre. Mais ce partage d'opinions détruit moins la nécessité indispensable de l'unité dans un discours, qu'il ne l'établit.

Il faut néanmoins se donner de garde de confondre cette unité dont nous parlons avec l'uniformité : celle-ci n'aboutiroit qu'à rendre un discours plat & languissant ; celle-là en soutient toutes les parties, & n'est point incompatible avec la variété. A peu près comme dans un tableau, les figures, les attitudes, les passions de plusieurs personnages sont diversifiées, mais réductibles à un seul & même but ; ainsi dans l'Athalie de Coypel, cette Princesse saisie par les Lévités

armés, porte la surprise & la fureur peintes dans ses regards; Joas paroît plein d'une confiance modeste; Joad animé d'une sainte fermeté; Jofabeth partagée entre la crainte & l'espérance; les anciens du peuple transportés d'admiration & versant des larmes de joie. On sent que le rétablissement miraculeux & inespéré de Joas sur le trône de ses peres, dut exciter ces sentimens dans ceux qui en furent témoins; & c'est le mérite du Peintre de les avoir tous exprimés & rapportés à son sujet. L'application est aisée à faire à l'Éloquence.

Des preuves.

Je voudrois encore qu'en prenant connoissance des regles, on insistât sur la nécessité de prouver, & de plaire pour mieux prouver: sur les bienséances & les précautions qu'il faut observer selon les tems & les lieux où l'on parle, le caractere des personnes à qui l'on parle, & la nature des sujets que l'on traite, partie
de

Des bienséances.

de l'Art la plus délicate, selon Cicéron, la plus essentielle, & qu'on n'a point encore assez approfondie. Car il ne s'agit pas toujours de prétendre arracher d'emblée les hommes à leurs préventions, ni de penser qu'un effort brusque & véhément doive triompher de leurs résistances. C'est souvent tout gâter que de s'y prendre de la forte : il est un art de dissiper les préjugés sans les heurter de front, de s'insinuer dans les esprits, de gagner la confiance, d'adoucir des propositions dures, de faire éclore dans les cœurs des dispositions & des sentimens favorables. Ce sont comme autant de routes secrètes qui amènent l'auditeur à la persuasion, sans qu'il se défie de l'empire qu'on veut prendre sur lui, puisqu'au contraire il ne peut être que flatté de ces précautions. On se formeroit par là une idée juste des égards qu'on doit aux autres & à soi-même, & qui ont lieu

dans mille circonstances de la vie.

Enfin il faudroit s'attacher à bien sentir la vérité de l'expression & la convenance du nombre & de l'harmonie qui doivent s'affortir, autant qu'il est possible avec le fonds des choses. Ce n'est point à la première lecture d'un orateur que l'on en discerne toutes les beautés ou les défauts, surtout lorsqu'on n'a point exercé long-tems son jugement sur les ouvrages d'esprit. Il faut revenir souvent sur les mêmes choses; un second examen développe ce qu'on n'avoit senti que légèrement dans le premier, & l'on s'accoutume enfin par l'usage à apercevoir du premier coup d'œil ce caractère de vrai & de naturel qui produit le beau dans un style simple ou sublime, grave ou badin, ce que ces divers styles ont de propre ou de commun, la force ou la finesse des expressions, le choix des mots & l'harmonie qui résulte de leur arrangement, les graces & la naï-

veté des images & des autres ornemens qui naissent, soit du fonds même des choses, soit du tour des expressions qui les énoncent. Lorsqu'à cet égard on s'est formé des idées exactes par des lectures réfléchies, on voit, pour ainsi dire d'un même coup d'œil les défauts qui produisent un effet contraire; on sçait en quoi ils consistent, jusqu'où ils s'écartent des regles: on connoît ce qui caractérise l'enflure, l'affectation, le faux brillant, les ornemens déplacés, en un mot tout ce qui s'éloigne du bon goût & de la belle nature. Avec le même Téléscope Galilée découvroit des taches sur le disque du soleil, tandis qu'il observoit l'admirable régularité des mouvemens de cet astre. Ainsi dans l'éloquence c'est à la faveur de ce coup d'œil judicieux qu'on démêle un défaut à côté d'une beauté; qu'on distingue ce que les auteurs ont tiré de leur fonds, d'avec

ce qu'ils ont puisé dans les autres & qu'on juge sagement du prix des richesses qui leur appartiennent en propre & de celles qu'ils ont empruntées. Il est incroyable quelle finesse de goût on acquerroit, même en peu de tems, avec de pareilles attentions.

Orateurs
Grecs & La-
tins.
Demosthe-
nes.

De cette théorie ou de la connoissance des regles, il faut passer à la pratique des grands maîtres. Demosthenes & Cicéron, de l'aveu même des ennemis de l'Antiquité, ayant marché dans la carrière de l'Éloquence avec tant de gloire, que si on les a quelquefois atteints, au moins ne les a-t-on jamais devancés; on ne fauroit avoir une juste idée de l'Éloquence sans lire au moins quelques harangues de l'un & de l'autre. Mais il est nécessaire de commencer par la comparaison que le P. Rapin a donnée de ces deux grands Orateurs. Il convient ensuite de voir la belle Préface que M. l'Abbé Massieu a mise à

la tête de la Traduction des Philippiques de Démosthenes, par M. de Tournel, dont elle facilite extrêmement l'intelligence. Ensuite on passeroit aux Philippiques mêmes & aux deux harangues de Démosthenes & d'Eschines pour la couronne, observant de saisir cette manière impétueuse & foudroyante qui caractérise l'Orateur Athénien. Et comme rien ne perfectionne & n'épure tant le goût que la comparaison des pièces du même genre; à ces morceaux d'Éloquence Politique de l'Antiquité, il seroit à propos d'opposer ou des Traités sur les prétentions des Princes, ou des déclarations de Guerre, ou des Mémoires de Négociations composés par les Modernes. J'avoue qu'on n'y trouveroit peut-être pas tout le feu, toute la véhémence des Grecs, mais on y rencontreroit plus d'ordre, de justesse & d'attention à observer les bienséances. Car quel seroit

aujourd'hui l'homme d'État qui dans la composition d'un Manifeste se permît les invectives & les expressions indécentes que Démosthenes prodigue contre le Roi de Macédoine dans ses Olynthiennes & dans ses Philippiques? on ne peut justifier ces excès qu'en les attribuant à la haine que les Grecs nés républicains conservoient pour le pouvoir Monarchique.

J'en dis autant de certains détails bas auxquels Cicéron se livre dans ses harangues contre Antoine, & qui décèlent assez que ses ressentimens particuliers entroient pour quelque chose dans ces déclamations qu'il attribuoit uniquement à l'amour de la Patrie. Ce n'est donc pas tant aux Philippiques de Cicéron que je voudrois qu'on s'attachât, qu'à ses Catilinaires & à quelques-uns de ses plaidoyers contre Verrès. On ne fauroit se dispenser de lire l'oraison pour le Poète

Archias, non qu'elle soit la plus belle, car c'est une des plus courtes, mais parce que c'est moins un plaidoyer qu'un éloge des Lettres; éloge capable d'en donner à ceux qui les cultivent l'idée la plus noble, & d'inspirer à ceux qui les aiment un goût encore plus vif pour elles. C'est-là que l'on trouve ce morceau si heureux, si vrai, tant de fois répété, mais toujours nouveau: *Hec studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis solatium præbent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.* Le discours pour Célius est un modèle de défense judiciaire, & au fonds de la matière qui est extrêmement intéressant, il joint l'exemple des plus grandes & des plus belles figures de Rhétorique. Dans toutes les autres Pièces de cet Orateur on rencontre des principes, des sentimens nobles, élevés,

qu'un esprit intelligent ne laissera pas passer sans réflexion. Tel est ce bel endroit de l'oraison pour Rabirius Posthumus que je transcris ici, quoiqu'un peu long, parce qu'outre les beautés de sentiment, il contient un portrait des vertus militaires de César, dont on peut faire exactement l'application à un des plus grands Généraux qu'ait jamais eût la France *. *Castris locum capere, exercitum instruere, expugnare urbes, aciem hostium profligare, hanc vim frigorum, hiememque, quam nos vix hujus urbis tectis sustinemus, excipere: his ipsis diebus hostem persequi, tum, cum etiam feræ latibulis se tegant, atque omnia bella jure gentium conquiescant: sunt ea quidem magna, quis negat? . . . hæc mira laus est, quæ non Poëtarum carminibus, non annalium monumentis celebratur, sed prudentium judicio extenditur. Equi-*

Cicer. Orat.
pro Rabir.
Posthum.

* M. le Comte de Saxe,

tem Romanum, veterem amicum suum, studiosum, amantem, observantem sui... labentem exceptit, corruere non sivit, fulsit, & sustinuit re, fortunâ; fide, hodieque sustinet.... sint sane illa magna que reverâ magna sunt... Ego hanc in tantis opibus, tantâ fortunâ, liberalitatem in suos, memoriam amicitie, reliquis omnibus virtutibus antepono. De pareils endroits choisis avec goût contribueroient également à embellir l'esprit & à former le cœur, & deviendroient des maximes de conduite. On pourroit encore lire en entier les oraisons pour Marcellus & pour Ligarius, qui sont des modèles achevés dans le genre de Panégyrique, & finir par celui de Pline que M. de Saci a rendu si parfaitement en notre langue, en se gardant toutefois de prendre le Panégyriste de Trajan pour modèle: sa manière d'écrire est affectée, & l'on sent bien à son style

que l'Éloquence Romaine n'étoit déjà plus la même qu'au siècle d'Auguste.

Elle avoit commencé à dégénérer en même tems que l'austérité des mœurs antiques s'étoit affoiblie sous les successeurs de ce Prince, & Sénèque avoit contribué plus que tout autre à la corruption de l'Éloquence. C'est pourquoi il ne fera pas inutile de connoître en général ses écrits, & les précautions avec lesquelles il faut les lire. Quoiqu'on ne puisse sensément le ranger dans la classe des Philosophes dont il n'a pas la gravité, & moins encore dans celle des grands Orateurs, au nombre & à l'harmonie desquels rien n'est plus opposé que son style concis & sautillant; il surprit l'admiration de son siècle, & donna le ton aux Orateurs qui à son exemple se livrerent au goût des pensées ingénieuses, plus brillantes que solides, plus propres à flatter l'imagination qu'à satisfaire

Sénèque.

la raison ; si différentes , en un mot , de l'Éloquence noble & mâle des Anciens. On a souvent réclamé , même de nos jours , contre l'estime excessive qu'ont accordé à Sénèque des Orateurs modernes qui semblent l'avoir choisi pour modèle , & qui à la faveur de quelques déguifemens font passer dans leurs discours des lambeaux de ses écrits. C'est pourquoi je voudrois qu'on ne fît connoissance avec cet Auteur qu'après s'être suffisamment prémuni de principes pour ne pas se laisser séduire par ses défauts. On pourroit alors , sans danger , lire quelques-uns de ses livres , tels que celui de la clémence , où l'on rencontre de grands principes & de fort belles sentences , parcourir quelques-unes de ses épîtres , non pour en imiter le style , mais pour se convaincre que ses expressions si fleuries n'ont souvent , comme il l'a dit lui-même , que du son & rien de

44. ESSAI SUR L'ÉTUDE

plus : *nihil ampliùs quàm sonant.*

Revenons à Demosthenes & à Cicéron, & disons qu'afin de tirer plus de fruit de la lecture des chefs-d'œuvres de ces grands Maîtres, il seroit à propos & même essentiel, en la faisant, de se rendre sur-tout attentif à l'objet que se propose l'Orateur, aux principes qu'il établit, aux preuves qu'il employe, à l'art avec lequel il les varie, il les enchaîne, il les soutient les unes par les autres ; en sorte qu'on en puisse rendre raison avec précision : & le vrai, peut-être l'unique moyen de parvenir à ce but, ce seroit de lire la plume à la main, & de réduire les raisonnemens étendus & les principaux moyens à des syllogismes simples. Par-là on réuniroit comme sous un même point de vûe toute la suite d'un discours, on en distingueroit d'un coup d'œil tout le fonds & toute l'œconomie. Or rien, à mon sens, n'est plus propre

à donner de la justesse à l'esprit que ces fortes d'extraits, auxquels on peut ensuite & sans beaucoup de peine faire prendre l'air & le tour d'une analyse exacte & raisonnée. C'est par de semblables exercices commencés de bonne heure & continués dans le cours des études, qu'un Avocat saisira le point fixe & le nœud d'une cause; & que dans des affaires de discussion un Avocat Général, un Rapporteur, un Intendant démèleront parmi les Pièces ou les Mémoires que leur place les oblige d'examiner, celles qui vont à l'éclaircissement de la vérité & qui peuvent procurer une prompte expédition. Enfin il n'est gueres de compagnies dont les membres ne soient obligés par état de rendre compte des différentes commissions dont on les charge, & dans lesquelles par conséquent on ne doit se piquer de s'en acquitter avec ordre, exactitude & jus-

46 ESSAI SUR L'ÉTUDE

tesse ; on en contracteroit l'habitude parce que je viens de prescrire.

Orateurs
François.

Au reste pour se former à la belle Éloquence il ne suffit pas d'avoir connu les grands Orateurs de l'Antiquité, il faut encore lier commerce avec les hommes les plus célèbres que notre Patrie a produits en ce genre, tels que le P. Bourdalouë, M. Bossuet, M. Fléchier, M. Massillon, le P. de la Rue, &c. Je ne parle ici que de ceux dont les ouvrages sont imprimés. Car combien d'autres encore vivans, dont on admire les discours animés par les graces & le feu du débit, & dont l'impression probablement ne diminuera pas le mérite. Ce seroit assez de lire quelques Sermons du premier pour connoître sa méthode exacte & lumineuse, sa façon de penser & son style auquel on doit cependant moins s'attacher, qu'à cette force de raisonnement qu'il pousse presque par tout jus-

Le P. Bour-
dalouë.

qu'à l'évidence. Il ne seroit pas non plus inutile de lire & de comparer ensemble les éloges qu'il fait si fréquemment du feu Roi : on y apprendroit comment on peut donner de nouvelles faces & de nouveaux tours à une matière qui, quoique féconde, ramenoit toujours nécessairement des idées égales ou semblables. Enfin il faudroit remarquer avec quelle grandeur, avec quelle noblesse il annonce & prépare presque tous ses sujets : je n'en citerai qu'un exemple qui m'a toujours paru vraiment beau. C'est la paraphrase de ce texte, *Surrexit, non est hic*, sur la résurrection de Jesus-Christ. « Ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissans qu'ils ayent été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne & que nous lisons sur ces superbes mau-

Tom. I. des
Mysteres.

» folées que leur érige la vanité humaine ? à cette inscription : *Hic jacet* ; ce
» Grand, ce Conquérant, cet homme
» tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre & enseveli dans
» la poussière, sans que tout son pouvoir
» & toute sa grandeur l'en puissent tirer.
» Mais il en va bien autrement à l'égard
» de Jesus-Christ. A peine a-t-il été ren-
» fermé dans le sein de la terre, qu'il en
» sort dès le troisième jour, victorieux
» & tout brillant de lumière.... Au lieu
» donc que la gloire des Grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans
» le tombeau que commence la gloire
» de ce Dieu-Homme. C'est-là, c'est
» pour ainsi parler, dans le centre même
» de la foiblesse qu'il fait éclater toute sa
» force, & jusqu'entre les bras de la
» mort, qu'il reprend par sa propre vertu
» une vie bienheureuse & immortelle. »
Si de semblables traits n'inspiroient pas
le

le désir de connoître plus particulièrement Bourdalouë, on ne pourroit que plaindre ceux qui seroient insensibles à leur beauté.

Parmi les Oraisons funébres de M. Boffuet, il faudroit s'attacher à celles de la Reine d'Angleterre, de la Duchesse d'Orléans & du grand Condé. C'est là qu'on trouve ces principes si vrais & si nobles sur la bienfaisance qui devrait être le caractere non-seulement des Princes & des Grands, mais encore de toutes les personnes en place. « Loin de nous les Héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, & ravir l'admiration comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur & les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractere de la Nature divine, & pour être comme la marque de cette

M. Boffuet

Oraison funé-
bre du Grand
Condé.

» main bienfaisante dont nous sortons.
 » La bonté doit donc faire comme le
 » fonds de notre cœur, & doit être
 » en même tems le premier attrait que
 » nous aurions en nous-mêmes pour ga-
 » gner les autres hommes. La grandeur
 » qui vient par-dessus, loin d'affoiblir
 » la bonté, n'est faite que pour l'aider à
 » se communiquer davantage, comme
 » une fontaine publique qu'on élève pour
 » la répandre. Les cœurs sont à ce prix,
 » & les Grands dont la bonté n'est pas
 » le partage, par une juste punition de
 » leur dédaigneuse insensibilité, demeu-
 » reront éternellement privés du plus
 » grand bien de la vie humaine, c'est-
 » à-dire, des douceurs de la société.
 Quel homme plus capable de donner de
 l'éducation au Fils de Louis XIV. qu'un
 homme qui connoissoit si bien les de-
 voirs des Rois, & qui les leur remontoit
 si solidement !

Quant aux Oraisons funébres de M. M. Fléchier
 Fléchier, quoique celle de M. de Tu-
 renne passe avec raison pour son chef-
 d'œuvre, toutes les autres sont égale-
 lement pleines d'endroits admirables. Je
 ne rapporterai qu'un trait de celle de
 M. de Montausier, pour faire connoî-
 tre le génie de cet Orateur. On sçait que
 M. Fléchier devoit sa fortune à ce Duc,
 & par conséquent l'éloge funébre qu'il
 en entreprenoit pouvoit paroître suspect
 de flatterie. Voici comment dès son
 exorde il écarte ce soupçon. « Ne crai-
 » gnez pas, Messieurs, que l'amitié ou la
 » reconnoissance me préviennent. Nous
 » parlons devant Dieu en Jesus-Christ,
 » dit l'Apôtre; & je puis dire comme
 » lui : Vous sçavez, mes freres, que la
 » flatterie jusqu'ici n'a pas regné dans
 » les discours que je vous ai faits.
 » Oserois-je dans celui-ci, où la franchise
 » & la candeur sont le sujet de nos éloges,

Oraif. funébr.
 de M. de
 Montausier,

» employer la fiction & le mensonge ?
 » Ce tombeau s'ouvriroit, ces offemens
 » se rejoindroient, & se ranimeroient
 » pour me dire : Pourquoi viens-tu
 » mentir pour moi qui ne mentis pour
 » personne ? Ne me rends pas un hon-
 » neur que je n'ai pas mérité, à moi,
 » qui n'en voulus jamais rendre qu'au
 » vrai mérite. Laisse-moi reposer dans le
 » sein de la vérité, & ne viens pas trou-
 » bler ma paix par la flatterie que j'ai
 » haïe. Ne dissimule pas mes défauts, ne
 » m'attribue pas mes vertus : loue seu-
 » lement la miséricorde de Dieu, qui a
 » voulu m'humilier par les uns & me
 » sanctifier par les autres ». Tout le reste
 du discours justifie que la gratitude de
 l'Orateur se borna à être véridique, &
 ne dégénéra point en adulation.

En comparant ces deux derniers Ora-
 teurs on se formeroit un goût sûr, &
 l'on sentiroit quelle différence il y a en-

tre le genre sublime & le genre fleuri. En effet l'un répand les ornemens sur tous les fujets qu'il traite, quelquefois avec une sorte de profusion, toujours noble, mais concerté: l'autre négligeant souvent le soin des paroles pour ne s'occuper que des choses, sçait néanmoins quand il lui plaît, réunir la grandeur de l'expression & la convenance de l'harmonie, ce qui, pour le dire en passant, prouve que notre langue est susceptible de ces deux beautés. Un exemple le prouvera encore mieux. Il est connu, mais les choses admirables ne sçauroient être trop souvent répétées, on les revoit sans cesse avec un nouveau plaisir. Dans l'oraison funébre de la Reine d'Angleterre, après avoir dit que cette Princesse partit des ports de son Royaume à la vûe des vaisseaux de ses fujets rebelles, M. Bossuet s'écrie: « O voyage
« bien différent de celui qu'elle avoit

Orais. funeb.
de la Reine
d'Angleterre.

» fait sur la même mer , lorsque venant
» prendre possession du sceptre de la
» Grande Bretagne , elle voyoit pour
» ainsi dire les ondes se courber sous el-
» le , & soumettre toutes leurs vagues à
» la Dominatrice des mers : maintenant,
» chassée , poursuivie par ses ennemis im-
» placables , qui avoient eû l'audace de
» lui faire son procès , tantôt sauvée &
» tantôt presque prise , n'ayant pour elle
» que son courage inébranlable , elle n'a-
» voit ni assez de vents , ni assez de voi-
» les pour favoriser sa fuite précipitée. »

Le P. de la
Rue.

Le caractere d'Éloquence du P. de la Rue ne dénote pas un génie si original , & , (qu'on me permette cette expression) si créateur que celui des grands hommes dont nous venons de donner une idée. Cependant on ne laisse pas que de rencontrer dans ses panégyriques & dans ses oraisons funébres des morceaux fort brillans. Telle est cette pensée par

laquelle il termine l'éloge de M. Bossuet, & qui, quoiqu'empruntée en partie d'un Pere de l'Eglise, exprime noblement les services que ce grand homme a rendus à la Religion : « Contem-
 » plons en esprit ce zélé serviteur, tel
 » que S. Grégoire le Grand nous re-
 » présente les Apôtres au jour de la der-
 » nière décision, conduisant au Juge
 » éternel les nations soumises à l'Évan-
 » gile : Pierre & la Judée sur ses pas,
 » André & l'Achaïe, Jean & l'Asie,
 » Thomas & l'Inde, Paul & le monde
 » presque entier. Voyons Bénigne à la
 » suite des Apôtres, offrant à Dieu non
 » pas des Barbares, des ignorans, mais
 » le choix des plus polies & des plus sça-
 » vantes nations rappellées par ses soins
 » à l'unité de la Foi. Tant d'ames, tant
 » de familles, à qui sa voix a ouvert le
 » chemin du Ciel, n'attendent pas le
 » dernier Jugement pour implorer sur

Oraif. funeb.
 de M. Bos-
 suet

« lui la miséricorde divine , elles élé-
 « vent dès ce moment, de toutes les par-
 « ties du monde , leurs voix au ciel ;
 « &c. »

M. Massillon.

Massillon est un des premiers Orateurs
 que nous ayons. Il pense & s'exprime
 par-tout noblement. S'il raisonne moins
 que Bourdalouë, en revanche il est plus
 affectueux ; il est plus soutenu que Bos-
 fuet , s'il a moins d'élévation. Je le trou-
 ve comparable à Fléchier , soit pour le
 tour , soit pour les pensées , soit pour les
 images , soit pour la diction ; & il n'est
 point maniéré comme lui. Je ne veux
 que le morceau suivant qui est beau sans
 doute , mais qui n'est peut-être pas le
 plus beau de Massillon , pour justifier le
 cas que je fais de cet Orateur. Il est tiré
 d'un discours prononcé à une bénédi-
 ction de Drapeaux. « Ce n'est pas pour
 « vous rappeler ici des idées de feu & de
 « sang, & par le souvenir de vos victoires

vous animer à de nouvelles, que je viens
dans le Sanctuaire de la paix mêler un
discours évangélique à une cérémonie
sainte. La parole dont j'ai l'honneur
d'être le ministre, est une parole de ré-
conciliation & de vie, destinée à réu-
nir les Grecs & les Barbares; à faire
habiter ensemble, selon l'expression du
Prophète, les lions, les aigles, les co-
lombes & les agneaux; à rassembler
sous un même chef toute langue, tou-
te tribu & toute nation; à calmer les
passions des Princes & des peuples;
confondre leurs intérêts, anéantir leurs
jalousies, borner leur ambition, inspi-
rer les mêmes désirs à ceux qui doivent
avoir la même espérance; & si elle pro-
pose quelquefois des guerres & des
combats, ce sont des guerres qui se ter-
minent toutes dans le cœur, & des com-
bats de la grace.

D'ailleurs je me souviens que je par-

» le sous l'autel même de l'Agneau qui
 » est venu pacifier le ciel & la terre : dans
 » un temple consacré au Chef d'une lé-
 » gion sainte qui sçut préférer le culte
 » de Jesus-Christ à celui des statues de
 » l'Empereur, & laisser fièrement les ai-
 » gles de l'Empire pour suivre l'étendart
 » de la Croix ; & enfin, que je parle à une
 » troupe illustre, qui ne connoît les pé-
 » rils que pour les affronter ; que mille
 » actions distinguent plus encore que le
 » nom du fameux Général qu'elle a l'hon-
 » neur d'avoir à sa tête & le mérite de
 » celui qui la commande, & qui attend
 » plutôt de moi des leçons de piété que
 » de valeur, & des avis pour faire la
 » guerre saintement, que des exhorta-
 » tions pour la bien faire ».

Eloquence du
Barreau.

Nous ne pouvons gueres nous former
 par la lecture une juste idée de l'Élo-
 quence de notre Barreau, puisque la mo-
 destie des grands hommes qui brillent

aujourd'hui dans cette carrière, refuse aux désirs du public l'impression de ces Plaidoyers qu'il a entendus avec tant d'admiration, & dans lesquels on trouveroit sans doute tous les genres d'Éloquence réunis avec l'exactitude du raisonnement. Car quoique dans les grandes Causes on imprime & distribue ordinairement des Mémoires intéressans qui contiennent les faits, les moyens, les principales objections & les réponses, ces Mémoires d'ailleurs très-bien écrits ne sont que comme les canevas du discours animé que l'Avocat prononce à l'Audience. On n'y apperçoit souvent que des traces légères des mouvemens & des passions que l'Orateur approfondit & pousse dans la chaleur de son action. Je ne dis rien ici qui ne soit parfaitement connu de tous ceux qui ont entendu MM. Aubry, Normant, Cochin, &c. Au défaut de ces modèles on

pourroit lire quelque Plaidoyers de M. Patru qui s'étoit formé sur les Anciens. Tous ceux qui l'ont précédé dans notre Barreau, ont plutôt été des dissertateurs que des orateurs, se fouchant plus de paroître sçavans que d'être éloquens, & affectant de montrer l'art, au lieu de le cacher. Aussi leurs plaidoyers étoient-ils des rapsodies barbares & souvent burlesques, des citations grecques & latines bizarrement mêlées avec notre langue, effet de cette érudition pédantesque qui fut si fort à la mode sous le regne des Valois. Mais comme on retireroit peu de fruit en entendant les grandes Causes, ou en lisant les Mémoires qu'elles occasionnent, si l'on n'avoit quelques principes au moins généraux de Jurisprudence; il seroit très-utile de lire les Instituts de Justinien pour les Loix Romaines, & pour les nôtres, l'Institution au Droit François par M. Argou, &

celle qu'a donné M. Fleuri pour le Droit Ecclésiastique. On y puiseroit des notions claires & exactes sur des matières que tout le monde n'est pas obligé par état d'approfondir.

Enfin l'usage établi dans l'Académie ^{Recueils de l'Académie.} Françoisise de prononcer des discours à la réception des sujets qui la composent, & de faire imprimer tous les ans le discours auquel elle a adjugé le prix, nous fournissent encore des ressources en fait d'Éloquence. Ses recueils sont entre les mains de tout le monde. Parmi les discours de réception, quoiqu'ils roulent tous sur les mêmes sujets, il en est plusieurs excellens, & presque tous renferment de grandes beautés. Quant à ceux qui ont remporté les prix (s'il m'est permis de dire ce que j'en pense) je les regarde plutôt comme des modèles d'exactitude & d'élégance, que comme de véritables pièces d'Éloquence. Accor-

dons leur de réunir la clarté de l'ordre,
 le choix & la force des preuves, aux
 grâces de l'expression, mais reconnois-
 sons aussi qu'on n'y rencontre point les
 passions, les grands mouvemens, en un
 mot, le pathétique qui entre nécessaire-
 ment dans l'idée de la véritable Élo-
 quence. La comparaison de quelques-
 unes de ces Pièces avec les écrits d'un
 Bourdaloue & d'un Bossuet, mettront
 les jeunes gens à portée de sentir au
 vrai la différence qu'il y a entre un hom-
 me disert & un grand orateur. Le pre-
 mier éclaire l'esprit & plaît à l'imagina-
 tion, l'autre n'en demeure pas là, il é-
 branle le cœur, il l'échauffe, il le trans-
 porte. Quiconque n'atteint pas ce dé-
 gré, est au-dessous de la perfection.

Il ne fera pas inutile d'ajouter ici quel-
 ques mots sur le Dialogue, & sur le gen-
 re épistolaire, qui ont aussi leur éloquen-
 ce propre.

Les principales règles du Dialogue Du Dialogue.
 en général font de bien établir le lieu
 de la scene , d'observer exactement la
 vraisemblance , & de tendre à un but que
 le lecteur ne puisse pas méconnoître.
 Pour le Dialogue que l'on nomme *amé-*
bé, il est nécessaire que ce qu'un des in-
 terlocuteurs avance , soit détruit ou sur-
 passé par l'autre. Le Discours de M. Ré-
 mond de S. Mard sur cette matiere pour-
 ra donner de plus grands éclaircissemens.
 Le Traité de l'Orateur dont j'ai déjà
 conseillé la lecture , est un modèle par-
 fait en ce genre , il réunit le double avan-
 tage d'instruire & pour le fonds & pour
 la forme. On peut lire encore les Dia-
 logues de Lucien & ceux de M. de Fon-
 tenelle , dont je voudrois que la lecture
 fût immédiatement suivie de celle du
 Jugement de Pluton sur les nouveaux
 Dialogues des Morts , ouvrage où la
 critique se produit toujours sous les traits

des graces & de l'aménité

Du genre
épistolaire.

Cicéron.

Quant au genre épistolaire, les Lettres de Cicéron suffisent pour nous en donner une juste idée. Il y en a de pur compliment, de remerciement, de louanges, de recommandation. On en trouve d'enjouées dans lesquelles il badine avec beaucoup d'aisance & de liberté; d'autres graves & sérieuses, dans lesquelles il examine des affaires importantes. Celles qu'il adresse à Caton & à son frere Quintus sont pleines de graces & de finesse, quoi qu'elles roulent sur des affaires d'État & des matieres politiques. Celles qu'il écrit à Atticus ne leur cèdent en rien. La traduction qu'en a donné M. l'Abbé Mongault, en a mis les beautés à portée de tout le monde. Celles de Pline, dont nous sommes redevables à M. de Saci, ne réunissent pas moins d'agrémens & de solidité. Dans notre Langue nous n'avons gueres de

Lettres

DÈS BELLES LETTRES. 65

Lettres politiques que celles du Cardinal ^{Le Cardinal} d'Offat, qui sous un style un peu suranné contiennent des maximes profondes & des détails intéressans, pour le commerce ordinaire de la vie; celles de Madame de Sévigné sont généralement le ^{Madame de Sévigné,} plus admirées. Mais comme elle les a toutes adressées à sa fille, & que sous un certain vernis de variété elles conservent toujours un fonds de monotonie & d'uniformité, elles ne peuvent être d'aucune utilité que pour un commerce semblable, si l'on en excepte la facilité & la légèreté qui les caractérisent, & que l'on peut se proposer d'imiter, en se gardant toutefois de sortir du naturel, & de tomber dans l'affectation ou le précieux; car delà au ridicule il n'y a qu'une nuance presque imperceptible & facile à franchir. Il n'est rien aujourd'hui dans la société dont on se pique tant que de bien écrire une lettre, & l'on convient géné-

ralement qu'il faut écrire d'une manière simple & naturelle ; cependant on veut mettre dans tout de la finesse , de la vivacité , de l'esprit , & par-là l'on tombe dans les défauts dont je viens de parler. Aussi ne voudrois-je pas qu'on se laissât saisir d'une fausse admiration pour certaines productions en ce genre , où l'esprit pétille sans cesse ; le soin qu'on a pris de les embellir à l'excès est précisément ce qui les masque & les défigure. En retranchant la moitié de l'estime qu'on leur prodigue , il leur resteroit la portion qu'elles méritent justement.

Balzac & Voiture, Je ne parle point des Lettres de Balzac , même de ses Lettres choisies , elles sont trop guindées & sentent trop le travail. Le tour nombreux & périodique de ses phrases est diamétralement opposé à l'aisance & à la naïveté de la conversation, que le genre épistolaire se propose de copier. Pour celles de Voiture,

quelqu'ingénieuses qu'elles soient, le ton en est trop singulier, & le style trop peu exact, pour que personne ambitionnât aujourd'hui d'écrire comme cet Auteur. Il est bon de se rappeler que Balzac & Voiture écrivoient dans un siècle où le bon goût ne commençoit qu'à se produire, & que malgré les applaudissemens de leurs contemporains, ils n'ont ni atteint, ni épuisé toutes les finesse de l'Art dont ils n'ont que débrouillé les principes. Si leurs efforts méritent des éloges, il faut reconnoître aussi de bonne foi que leurs travaux ne sont pas toujours dignes d'être imités.

Il est tems de parler de la Poësie. Si je ne parois quelquefois qu'en effleurer les principes, on me permettra de renvoyer les Lecteurs à ceux que j'ai donnés sous le titre de *Principes pour la lecture des Poëtes*. L'indulgence que le Public a eue pour cet ouvrage m'autorisant à l'indi-

quer comme un livre, où les matieres font développées avec quelque netteté, & dont on trouvera nécessairement ici quelques nuances.

Parallele de
la Poësie &
de la Pein-
ture.

L'Art de la Poësie & celui de la Peinture ayant entre eux une si grande affinité, qu'ils ne sont presque différenciés que par la maniere, j'ai cru les devoir d'autant moins séparer, que les mêmes principes généraux leur sont communs. Toutes deux sont des arts d'imitation, l'une par le moyen des couleurs artistement disposées & mêlées, l'autre par le secours des expressions employées avec harmonie. L'une frappe & charme les yeux, & par leur organe intéresse l'ame, l'autre affecte & enchante l'oreille pour parler à l'imagination, amuser l'esprit & toucher le cœur. Celle-ci représente plusieurs objets successivement, ou les mêmes objets en différentes positions. Celle-là les offre ensemble & dans une mê-

me position. La Poësie rend non-seulement l'action, mais encore toutes ses parties & toute sa durée. La Peinture saisit seulement une partie & un moment de l'action, à moins qu'on ne dise pour les éгалer en quelque sorte à cet égard, que ce que le Poëte peint successivement, le Peintre le représente dans divers tableaux, comme Coypel a fait les principaux événemens de l'Énéide dans une Gallerie du Palais Royal, encore faudroit-il convenir que le pinceau est forcé de se fixer au moment précis de l'action, & qu'il ne décrit pas comme la plume du Poëte toutes les circonstances antérieures ou postérieures à l'événement, & qui servent à l'éclaircir. D'où il arrive souvent que le sujet d'un tableau n'est pas toujours démêlé du premier coup d'œil par tous les spectateurs, à moins qu'il ne soit extrêmement connu. Au lieu que le fonds d'un Poëme se

développe comme de lui-même par le fil des idées qui le composent. Au reste le Peintre a les mêmes règles à observer que le Poète, l'unité d'action, la subordination de tous les personnages introduits, à un personnage principal, & par conséquent l'unité d'intérêt. Le Peintre & le Poète ne doivent prendre pour sujets de leur imitation que des sujets connus, s'ils veulent l'un & l'autre instruire, plaire, intéresser. Le premier doit contraster ses figures, & le second ses caractères. Un Peintre habile n'a garde de négliger ce qu'on appelle le costumé. Il ne représentera pas, par exemple, Alexandre au passage du Granique avec une thiare à la Persienne, ni Henri IV. avec une armure à la Romaine, ni du canon dans la bataille de Constantin contre Maxence, ni des boucliers, des arcs & des flèches, dans les combats des Modernes. Le Poète de son côté, gardera les mœurs,

les usages des tems & des lieux où l'action qu'il a choisie est arrivée, sans transporter à l'antiquité les mœurs de son siècle, ou prêter à ses contemporains le caractère des Anciens. Enfin pour abrégé & terminer ce parallele, le Peintre & le Poète doivent également s'attacher à la nature, au vrai réel ou au vrai idéal, & se conformer avec le même scrupule, avec la même exactitude, à la vraisemblance. Tous deux doivent connoître l'art, & ne le pas négliger; mais (ce qui est encore plus essentiel) tous deux doivent également le confondre, & comme l'incorporer avec les traits de la belle nature.

Pour la Poétique en général on ne scauroit se dispenser de lire avec attention l'Art Poétique d'Horace, celui de Boileau, & ensuite les réflexions du P. Rapin sur cette matiere, non que tout y soit approfondi & suffisamment expli-

Poësie en gé-
néral.

Mœurs.

qué, mais parce qu'on y trouve comme les germes de tous les fondemens de l'art. On s'attachera sur-tout à ce qu'enfeigne le Poëte Latin sur les mœurs, ce qui est infiniment simple, quoiqu'il y ait sur cet article d'immenses commentaires & des dissertations sans fin. On peut voir aussi ce qu'en a dit Aristote au second Livre de sa Rhétorique. Des préceptes & des observations judicieuses de ces deux grands Maîtres, il résulte que les mœurs doivent être convenables à l'âge, au sexe, au pays, à la condition des personnes que le Poëte fait agir ou parler : conformes à celles que l'on a trouvées, soit dans la Fable, soit dans l'Histoire : égales, ou se soutenant dans tout le cours de l'ouvrage, sans varier ni se démentir : enfin bonnes, non d'une bonté morale sans doute, autrement le caractère de Mezence dans Virgile & celui d'Athalie dans Racine, seroient très-défectueux,

mais d'une bonté poétique, c'est-à-dire, telles que par les caractères donnés, on juge certainement quel parti prendront les personnages introduits. De cet art si nécessaire de soutenir les caractères, on sent que naît l'unité d'intérêt qui doit s'allier avec celle d'action & de dessein. Je ne fais qu'indiquer ici ces préceptes, que je crois avoir suffisamment éclaircis & développés ailleurs par des exemples tirés des meilleurs Poètes, tant anciens que modernes.

Il y a long-tems qu'on dispute sur la ^{But de la} fin ou le vrai but que se propose la Poë- ^{Poësie.} sie : cette question a produit beaucoup d'ouvrages polémiques, & cependant elle est facile à résoudre. La Poësie doit-elle plaire ? doit-elle instruire ? Horace a décidé par ce seul vers :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Art Poët.

C'est cet heureux accord de l'agréable



& de l'utile qui assure au Poëte les suffrages de son siècle & l'admiration de la postérité. D'ailleurs en le supposant sensible pourra-t-il ne songer qu'à plaire ? Il en est des graces dans les ouvrages d'esprit comme de celles du corps ; quand elles ne sont soutenues d'aucun autre mérite, elles éblouissent sans faire des impressions durables. L'utilité sera donc toujours le principal but d'un Écrivain sage, & l'agrément un véhicule pour y parvenir plus sûrement. Que si la Poësie s'est quelquefois écartée de cette fin, ce n'est point la faute de l'art, mais uniquement celle des personnes qui en ont abusé pour faire servir leur esprit d'interprète à la corruption de leur cœur. L'abeille tire du suc des fleurs pour en composer son miel, & le vil frelon les flétrit par son attouchement : la chose est pourtant la même, la différence n'est que dans l'usage. Il y auroit de l'injusti-

ce à condamner la Poësie , parce que quelques hommes pervers l'ont dénaturée en l'employant à farder le crime , à pallier les horreurs du libertinage & de l'impiété. Le véritable but de la Poësie est de rendre l'homme meilleur par des leçons enveloppées sous des fictions ingénieuses , d'embellir & de parer la vertu pour la lui faire aimer. Elle mérite donc d'être cultivée pour l'avantage & l'amusement de la société.

Quant à la Peinture , je souhaiterois qu'on en eût une théorie générale, d'ailleurs fine & exacte, quoique moins approfondie que celle qui convient aux Praticiens en ce genre, afin de mieux goûter les beautés de la Poësie & d'en juger avec plus de précision. Car ces deux Arts s'éclairent merveilleusement l'un l'autre. La Poësie est une peinture harmonieuse , & la Peinture à son tour est une poësie vivante. Le Peintre comme le

Peinture en
général.

Poëte doit agir d'imagination, & se livrer à l'enthousiasme. Nous en avons vû il y a quelques années au Salon du Louvre un exemple ingénieux, dans un petit modèle en terre cuite de Bouchardon. C'est un Amour qui charpente la massue d'Hercule pour s'en faire un arc, & qui a déjà à moitié transformé en ses armes celles du héros. Ce qui rappelle aisément l'idée de ses foibleffes pour Omphale.

Théorie, où
il faut la puis-
ser.

Or pour acquérir cette théorie on pourroit se borner au cours de Peinture, dont on est redevable à M. de Piles, & à ses Vies abrégées des Peintres, deux petits ouvrages qui renferment tout ce qu'il y a de bon dans les prolixes entretiens de Félibien. Les Amateurs lettrés y pourront joindre le Poëme Latin de Dufresnoi sur cette matiere. Mais un ouvrage supérieur à tout ce qu'on a jamais écrit en ce genre, c'est le Livre de M. l'Abbé du Bos, qui a pour titre, Réfle-

xions sur la Poësie & sur la Peinture ; on ne sçauroit trop le méditer , si l'on veut par des connoissances aussi claires qu'amusantes se former un goût sûr & délicat , qui n'admire ou ne critique qu'en rendant des raisons solides de ses jugemens. Le goût naturel (car tous les hommes en portent en eux les semences pour les arts d'imitation) le goût naturel une fois développé & fortifié par le secours des principes, ne demanderoit plus qu'à être exercé sur les productions des beaux Arts. A la première vûe d'un tableau de le Brun les yeux seroient émerveillés , & l'esprit confusément étonné par la noblesse & l'entente du dessein , par la force ou la grace des attitudes, par la multitude & la variété des personnages , par l'expression des sentimens & des passions. Mais on n'en sçauroit pas encore bien juger , il faudroit revoir ce tableau peut-être dix fois, pour y découvrir de nou-

velles beautés, & lorsque l'admiration seroit un peu refroidie, que sçait-on si l'on n'y démêleroit pas, sinon des défauts, du moins des imperfections. Il y a plus, il faudroit comparer le Brun avec le Titien, avec Rubens, avec nos grands Peintres, pour décider en quoi il leur cède, en quoi il l'emporte sur eux, & comparer entre eux ses divers ouvrages, pour voir comment il est toujours le même & toujours différent. La Sculpture & l'Architecture étant analogues à l'art de peindre, ce que nous venons de dire de celui-ci leur peut être appliqué, ou du moins en faciliter les notions.

Poësie en
particulier.

En voilà assez sur la Peinture & sur la Poësie en général, il est tems de considérer cette dernière en particulier. On y distingue communément de grands & de petits Poëmes. L'Épopée, la Tragédie & la Comédie font de la première espèce. L'Ode, l'Églogue, l'Élégie, la

Satyre, &c. font de la seconde. Comme on ne sçauroit s'instruire sur tous ces genres si différens entre eux par une seule & même lecture, nous ne pouvons nous dispenser de faire sur chacun quelques réflexions particulières.

L'Épopée, ou le Poëme épique, à ^{Poëme épique.} n'en fixer l'origine qu'à Homere, (car à en juger par la perfection que lui donna ce Poëte, on feroit tenté de la faire encore remonter plus haut) est le plus ancien, le plus noble & le plus majestueux de tous les Poëmes. Il conuiendra donc de commencer par en étudier les règles qu'on trouvera rassemblées dans les réflexions du P. Rapin sur la Poëtique; en particulier, dans l'ouvrage du P. le Bossu & dans le Discours qu'on a mis à la tête des dernières éditions de Thélemaque. J'observerai néanmoins que ces trois ouvrages ne sont pas absolument exempts d'erreurs ou de préventions, soit

dans le fonds des principes, soit dans leur application. Le Saint Louis du P. le Moine n'est rien moins qu'un Poëme épique, quoi qu'en dise le P. Rapin entraîné à le louer par des préjugés dont il est quelquefois difficile de se défendre. L'opinion du P. le Bossu sur l'invention & la disposition de la Fable, c'est-à-dire, sur le sujet du Poëme épique, est une pure chimere : & le raisonnement de M. de Ramsai, pour prouver que la rime est inutile à ce genre de Poësie, n'est qu'un sophisme dont je crois avoir démontré ailleurs l'absurdité.

Homere. De cette théorie si l'on veut passer à la pratique, on lira d'abord l'Iliade & l'Odyssée d'Homere ; mais d'une part avec cet esprit d'équité qui veut que l'on se transporte dans les tems & dans les lieux où le Poëte écrivoit, qu'on se rappelle même les siècles antérieurs où il a puisé son sujet, pour n'être pas ridiculement

diculement blessé des mœurs, des usages & des cérémonies qu'il décrit. Toute Poësie doit être une peinture, une imitation. Le Poëte ne doit donc ni peindre, ni imiter des mœurs étrangères à son siècle & à son sujet. Railler Homere d'avoir peint Achille faisant lui-même sa cuisine, c'est faire le procès à le Brun de ce qu'il n'a pas habillé Alexandre & Porus à la Françoisise, c'est blâmer le Pouffin de ce qu'il n'a pas donné à Agrippine des ajustemens tels qu'en portent nos Dames de Cour. D'un autre côté on lira les Poëmes d'Homere avec cette impartialité qui laisse au jugement toute la liberté, je veux dire sans cette prévention qui a excité tant de guerres littéraires entre les adoreurs des Anciens & les partisans des Modernes; ceux-ci rabaisant ce Poëte avec autant d'affectation que d'injustice, ceux-là l'idolâtrant jusqu'à ne vouloir pas souffrir

qu'on lui trouve le plus léger défaut.

Fruit de la
lecture d'Ho-
mere.

Cependant cette lecture bien faite ne doit pas se borner à embellir l'esprit, elle peut encore servir à former les mœurs. L'homme est fait pour penser, mais ses connoissances sont bornées, & la brièveté de la vie l'empêche de tout pénétrer par lui-même, & de tout embrasser dans ses réflexions. D'ailleurs, soit foiblesse, soit nonchalance, la plûpart n'osent, pour ainsi dire, se donner la peine de penser eux-mêmes, tout capables qu'ils soient de sentir, de goûter & d'aimer, dès qu'on la leur montrera, une vérité qu'ils n'eussent jamais cherchée ni découverte par leurs propres efforts; semblables à ces enfans qui ne portent leurs pieds qu'en chancelant, mais qui marcheront hardiment pour peu qu'une main officieuse les soutienne & les encourage. Or c'est ce que fait la lecture des bons Auteurs en général, & c'est à quoi celle

d'Homere en particulier peut contribuer singulièrement. Sous le voile enchanteur des fictions dont ses poèmes sont remplis, il a enveloppé des vérités frappantes, & qui deviennent aimables par la maniere dont elles sont annoncées. Ce n'est point la morgue austere & sombre de la Philosophie qui dogmatise séchement, & qui accable l'esprit de raisons, sans persuader le cœur, c'est la vertu même qui en amusant l'esprit y grave des vérités importantes, & qui intéressant l'imagination conspire, pour ainsi parler, avec toutes les facultés de l'ame, afin de s'ouvrir d'une maniere insinuante le chemin des cœurs & de les former. Dans l'Iliade, le but général que se proposoit le Poëte, c'étoit de montrer aux Grecs que rien n'est plus funeste aux Etats & aux Républiques que la discorde des Chefs, en leur peignant les maux qu'entraîna celle d'Achille &

84 ESSAI SUR L'ÉTUDE

d'Agamemnon devant Troye. La fin de l'Odyssée est de faire voir que la vertu persévérante triomphe à la fin des obstacles & des dangers, & sur-tout qu'elle ne succombe pas aux attraites de la volupté. Mais pour remplir ce double objet, quel enchaînement, quelle foule d'autres vérités subsidiaires qui partent d'un fonds de morale exacte & épurée. Car sans parler des connoissances qu'on en peut tirer pour s'orner l'esprit, & s'instruire des mœurs & des coutumes des Anciens, combien d'instructions vives, efficaces, pour régler la conduite de la vie; respect pour les Dieux & pour les Rois, tendresse pour les parens, fidélité pour les amis, amour de la patrie, de la piété, de la justice, hospitalité & compassion envers les malheureux, sincérité, bonne foi dans le commerce de la vie, candeur & simplicité dans les discours & dans les mœurs, si

différentes du raffinement & de la mollesse qui regnent aujourd'hui : douceur, humanité dans les Princes, attachement & soumission dans les sujets, frugalité, désintéressement, tempérance, voilà ce qu'Homere cherche à rendre aimable aux hommes. Ajoutez à cela que malgré les ténèbres de l'Idolâtrie, il a des sentimens élevés de la Divinité, & que s'il en donne quelquefois une étrange idée en transportant aux Dieux les défauts des hommes, comme Cicéron le lui a reproché, il établit souvent des maximes fondamentales de Religion, qui sont des étincelles de cette lumière primitive répandue par Dieu même dans le cœur de l'homme, & que les passions ou les préjugés peuvent bien obscurcir, mais non pas éteindre entièrement. Telle est l'idée d'un Etre suprême, unique, tout-puissant, dont les décrets fixent la destinée des hommes, &

celle d'une Providence qui régle tout ; qui préside à tout , qui partage à son gré les biens , les succès , les talens. Voilà ce qu'on trouve presqu'à chaque page dans l'Iliade & dans l'Odyssée , où en cherchant toujours le vrai même sous l'écorce de la Fable , on préférera le solide au brillant , l'utile à l'agréable , & la vertu au bel esprit.

N'est-il pas étonnant qu'après des avantages si réels , reconnus par toute l'antiquité & par les meilleurs Écrivains modernes , une secte de gens de Lettres se soit élevée parmi nous , & ait fait cabale pour les contester à Homere ? Qu'ils prétendissent mettre des bornes à la vénération excessive que lui portoient certains visionnaires de la République des Lettres , (car elle a ses enthousiastes comme bien d'autres sociétés) le dessein en lui-même n'étoit point blâmable. Mais qu'ils ayent affecté de rendre ce

Poëte ridicule , en n'en jugeant souvent que par des traductions fort inférieures à l'original , non seulement en relevant ses défauts réels , mais en lui en supposant d'imaginaires , en lui prodiguant le nom de *Monstre Grec* , ou d'autres semblables épithètes ; enfin que sous prétexte de modérer son culte , ils ayent voulu renverser ses autels jusqu'aux fondemens , ne devoient-ils pas craindre d'être les premiers écrasés sous leurs ruines ? L'*Enéide* a-t-elle rien perdu de son prix , parce que Scarron l'a mise en vers burlesques , & un de nos beaux esprits n'a-t-il pas souvent défavoué une pareille entreprise qu'on l'accusoit d'avoir tentée sur Homere ? Les Perraults & leurs partisans ont attiré sur leurs propres ouvrages le mépris qu'ils s'efforçoient d'inspirer au public pour ces Poëmes immortels. Mais ce n'est pas ici proprement le lieu de disputer contre les détracteurs

d'Homere & de la belle antiquité. Revenons à notre sujet.

Virgile.

Comme en traitant de l'Éloquence nous avons prescrit la lecture de Cicéron immédiatement après celle de Demosthene, parce que l'Orateur Latin avoit pris le Grec pour modèle, la même raison nous fait penser qu'à la lecture d'Homere il faut d'abord faire succéder celle de Virgile : observant de lire dans le P. le Bossu le plan & le but de l'Énéide, & dans le P. Rapin la comparaison du Poète Grec avec le Poète Latin. Je voudrois que l'on insistât sur le second, le quatrième & le sixième Livre, comme sur les plus achevés, les plus connus, les plus universellement admirés, & par conséquent ceux qu'il est moins permis de ne pas connoître à quiconque se pique d'avoir quelque teinture des Belles Lettres.

Ce qui frappe sur-tout en lisant ce

DES BELLES LETTRES. 89

Poëte , c'est la douceur , la noblesse & l'harmonie de la versification. On pense généralement que les six derniers Livres de l'Enéide sont fort inférieurs aux premiers , tant pour l'ordonnance du dessein que le Poëte auroit pû rendre plus intéressant , que pour les détails qui roulent presque tous sur les combats d'Enée dans le Latium. Il faut pourtant convenir qu'il y a inféré quelques épisodes qu'il n'a point imités d'Homere , ou qui l'emportent en délicatesse sur ceux du Poëte Grec. Telle est l'aventure de Nifus & d'Euryale , le voyage d'Enée chez Evandre , & la description des armes que Venus apporte à Enée. Celle du bouclier que Thetis donne à Achille dans l'Iliade n'est qu'ingénieuse & riante. Il seroit bon de comparer ces deux morceaux pour se convaincre que Virgile ne songeoit pas seulement comme Homere à faire des tableaux , mais bien

davantage à intéresser Auguste & les Romains , même dans les morceaux de son ouvrage qui ne nous paroissent que de pur ornement.

Dans toutes les productions d'esprit il faut de l'art fans doute , mais les plus grands Maîtres ont soin de le cacher , & c'est une des principales règles de l'Art même. Or c'est cet art qu'on doit chercher & démêler en lisant les Poètes. Virgile , par exemple , a renfermé la durée de sa narration dans l'espace d'un an , & c'est de quelques vers semés dans différens endroits , comme sans dessein , que l'on infere cette durée de l'action de l'Enéïde. Il en est de ces attentions comme de celles qu'ont les connoisseurs en Peinture & qui échappent au vulgaire. L'habitude de voir d'excellens tableaux donnera bien un goût de comparaison , & cependant elle ne mettra jamais toute seule en état d'apprécier le

DES BELLES LETTRES. 91

mérite d'un tableau. De même si l'on n'étudie pas, si l'on ne sçait pas faisir la maniere d'un Poëte, observer & discerner sa marche, on jugera sans pouvoir rendre compte de sa décision : on sentira, j'en conviens, les beautés d'un ouvrage, parce que c'est de la nature que dépend le sentiment ; mais faute de connoître les régles & les finesses de l'Art, on tombera souvent dans des absurdités, parce que les jugemens qu'on portera ne seront pas fondés sur les lumieres de cette critique sensée, qui naît de la réflexion, & qu'il dépend uniquement de nous d'acquérir.

Comme on dispute beaucoup sur le mérite de Virgile & d'Homere, & qu'on est partagé sur la préférence, je terminerai cet article par le jugement qu'en porte Quintilien. La décision d'un critique si sage peut bien nous servir de règle. « Homere, dit-il, a été le pere & ^{Liv. x. chap.} 2.

» le modèle de toutes les fortes d'Élo-
 » quence. Jamais personne ne le surpas-
 » sera en élévation dans les grands fu-
 » jets , & en propriété de termes dans
 » les petits. Il est tout-à-la-fois fleuri &
 » ferré , plein de force & de douceur ,
 » admirable par son abondance & par sa
 » briéveté , & possède en un degré émi-
 » nent toutes les perfections non seule-
 » ment du Poëte , mais encore de l'O-
 » rateur ». Quant à Virgile , après en
 avoir rapporté le mot de Domitius A-
 fer , célèbre Orateur , qui donnoit au
 Poëte Latin le second rang après Ho-
 mere , en forte pourtant qu'il approchât
 fort du premier , Quintilien en fait ainsi
^{ibid.} le parallele : « Comme le céleste & im-
 » mortel génie de l'un (Homere) l'em-
 » porte sur nous , aussi y a-t-il en l'autre
 » plus d'exactitude & de soin . . . & ce
 » que nous perdons du côté de l'émi-
 » nence des qualités , peut-être nous le

» regagnons du côté de la justesse & de
 » l'égalité ». C'est attribuer clairement
 à Homere le mérite de créer, à Virgile
 celui de finir & de perfectionner. On
 s'accorde à les regarder tous deux com-
 me les plus grands Peintres qui ayent
 jamais existé, gloire que les critiques des
 Modernes ne leur enlèveront pas.

Le Telemaque étant une imitation Telemaque
 des Poëmes d'Homere & de Virgile,
 quoiqu'il soit écrit en prose, & que par
 cela même il manque d'une qualité essen-
 tielle au Poëme épique, il ne seroit pas
 moins utile qu'agréable de le relire après
 ces originaux, & de remarquer les traits
 de différence & de conformité qu'il a
 avec eux. Le Discours qui le précède
 dans les dernieres éditions, en déve-
 loppe assez bien les vûes & les beautés.
 C'est dommage qu'on y ait comme pris
 à tâche d'élever M. de Fénelon à tous
 égards au-dessus des sources dans lesquel-

les il les a puisées. Des Critiques jaloux de la gloire de notre nation , & plus encore de celle d'un Poète qui l'a illustrée par des écrits presque en tout genre de

La Henriade. Littérature, contestent à la Henriade le titre de Poème épique. Malheureusement pour eux les suffrages du public ne s'accordent point avec leurs idées. Cet ouvrage informe à sa naissance, retouché depuis par son Auteur, est en possession de nous plaire & de charmer les étrangers. La meilleure partie de la nation se seroit-elle donc trompée en fait de sentimens, & nos voisins plus portés à nous rabaisser qu'à nous admirer, se seroient-ils sans raison prévenus d'estime pour cet ouvrage ? Mais sans décider par ces préjugés extérieurs, qu'on le lise avec réflexion : outre une imitation sensée d'Homere & de Virgile, n'y trouvera-t-on pas des détails bien peints, des caractères bien dessinés & finis, une

élocution noble & harmonieuse, beaucoup de génie, d'imagination & d'enthousiasme, sinon dans le fonds, du moins dans la distribution des parties ? Les Romains ne penserent pas ainsi de Virgile, quoiqu'il eût copié visiblement Homere : étoient-ils moins éclairés que nous, ou serions-nous moins équitables qu'eux ?

On pourroit encore, si le tems le permettoit, acquérir des idées plus justes de la Poësie épique en lisant la Jérusalem délivrée du Tasse, le Paradis perdu de Milton & la Lusiade du Camouëns, dont nous avons des traductions accompagnées d'éclaircissemens propres à en faire discerner les beautés & les défauts. On verroit par-là dans un seul point de vûe, & d'un coup d'œil, comment les Anciens & les Modernes, Italiens, Anglois, Portugais, François ont conçu & traité l'Épopée : sur-tout si on faisoit

Autres Poëmes épiques.

précéder ces lectures par celle de l'Essai de M. de Voltaire sur le Poëme épique. Il contient des remarques neuves , des détails curieux , & de ces réflexions justes & vives qui sont propres à en faire éclore beaucoup d'autres. Un homme qui voudroit juger de la Peinture sur la simple connoissance de notre Ecole Francoise , n'iroit pas fort loin : il faut encore avoir pratiqué les grands Maîtres des Ecoles Romaine , Vénitienne & Flamande , pour juger de leur maniere & pour en décider.

Je ne dis rien de plusieurs autres ouvrages auxquels on a donné le nom de Poëmes épiques , tels que la Pharsale de Lucain , la Thébaïde de Stace , le Roland furieux de l'Arioste , la Pucelle de Chapelain , & quelques autres , parce qu'ils ont tous des défauts , ou si visibles , ou si monstrueux , que la lecture en seroit au moins inutile , & peut-être plus

plus propre à gâter le goût qu'à le former. Non qu'on ne trouve dans la plupart des morceaux estimables, mais l'ensemble n'en est pas régulier. Or c'est dans cet ensemble, & non dans quelques parcelles éclatantes de loin à loin, que consiste la beauté du Poëme épique; dont jusqu'ici le plus parfait n'est pas entièrement exempt de taches & d'inégalités.

Après l'Épopée vient le Poëme dramatique, dont on pourra rechercher l'origine dans l'Art Poëtique d'Horace & dans celui de Despréaux. Son but est d'inspirer de l'amour pour la vertu & de l'horreur pour le vice, par l'imitation des événemens mis en action. Mais pour arriver à cette fin le Dramatique doit être épuré. Je ne parle point ici de la Comédie Grecque & Latine, qui étoient moins l'école des bonnes mœurs que celle du libertinage & de l'impiété, comme les Pièces d'Aristophane, & ce qu'on

Poëme Dramatique.

sçait de celles d'Afranius en font foi : je parle de l'ancienne Tragédie , qui quoique fondée sur la Religion payenne alors dominante , n'admettoit rien de contraire aux principes de probité & de vertu morale dont se piquoient les Grecs & les Romains. On sçait à cet égard qu'un vers équivoque d'Euripide qui sembloit autoriser le parjure , excita un soulèvement général dans le Théâtre d'Athènes , & que ce Poète fut obligé de se justifier publiquement. D'où il s'ensuit que les Payens de ce tems étoient très-déliçats sur l'article des mœurs , & que tout spectacle où elles peuvent être blessées en est la peste. A ces connoissances préliminaires il faudroit ajouter celle du Théâtre François , dont M. de Fontenelle nous a donné une histoire intéressante , quoique très-abrégée.

Le Poème dramatique se divise en tragique , comique & satyrique , mais

cette dernière espèce n'a été proprement en usage que chez les Grecs, un peu imitée par les Latins, puis interdite parmi eux comme chez les autres peuples. Genre dangereux & contraire au bon ordre, qui ne doit jamais autoriser que la censure générale des vices, & proscrire tout ce qui tend à noter personnellement ou à diffamer les particuliers. On puisera les règles de la Tragédie dans la Poétique d'Aristote & dans les Discours de P. Corneille, sur-tout dans celui où il traite des trois unités. Après s'être mis au fait des principales règles, il faudroit lire les Discours préliminaires du Théâtre des Grecs par le P. Brumoy, & quelques Pièces de ces anciens Dramatiques, mais sur-tout l'Œdipe de Sophocle & l'Iphigénie d'Euripide, avec les réflexions également polies & sensées dont ce sçavant Jésuite les a accompagnées : on y apprendroit à ne pas adorer aveuglément

Tragédie.

les Anciens , à ne pas les mépriser non plus précisément parce que leurs idées ne s'accordent pas toujours avec nos mœurs & nos usages. On verroit ensuite l'Hippolyte de Sénèque , le seul Tragique Latin dont les ouvrages se soient conservés , & la Phedre de Racine , parce que Racine dans cette Tragédie a fait un grand usage de celle de Sénèque. Mais pour avoir de notre Théâtre moderne une juste idée , on ne pourroit se dispenser de lire Iphigénie , Britannicus , Athalie & les meilleures Pièces du grand Corneille , telles que Polieucte , Rodogune & Cinna ; & de remarquer les conformités de Britannicus , par exemple , avec plusieurs beaux endroits de l'Historien Tacite , & celle de la conversation d'Auguste & de Cinna au dernier acte avec ce qu'on en lit dans Sénèque au Traité de la Clémence , liv. 1. chap. 9. Ce que j'en dis ici n'est pas sans doute pour

traiter de plagiaire les deux héros de la Scène Françoisé ; je suis bien éloigné d'une telle pensée : mais pour faire voir que ces grands hommes ont regardé les Anciens comme d'excellentes sources, & que leur génie n'a pas cru s'avilir en y puisant.

La Comédie quoique moins sérieuse Comédie.
n'est pas moins instructive : les réflexions du P. Rapin & les observations de M. Riccoboni donneront une notion suffisante de ses regles. Les Guêpes d'Aristophane qui semblent avoir fourni l'idée des Plaideurs de Racine, en donneroient une du goût des Grecs en ce genre. L'Amphitruon de Plaute, malgré le jugement défavorable qu'Horace a porté de ce Poëte, a des beautés dont Moliere a fait un heureux usage sur notre Théâtre, quoiqu'à d'autres égards il ait traité le même sujet avec plus de finesse & d'intelligence. On pourroit encore

comparer l'Andrienne de Térence avec celle qu'on attribue communément à Baron. Mais pour connoître encore mieux le bon, le vrai Comique, il faudroit lire le Misantrope, l'Avare & les Femmes sçavantes. J'avoue que dans toutes ces Pièces on ne trouvera pas la moindre trace de ces Comédies tristes qu'on a mises à la mode parmi nous depuis quelques années. Il ne seroit pas inutile d'en lire quelques-unes, ne fut-ce que pour juger combien elles sont éloignées du goût de Moliere, de l'Antiquité & de la bonne Comédie. Quant à nos Operas, genre qui tient tantôt du Comique & tantôt du Tragique, on pourroit en parcourir quelques-uns de Quinault. Si ses Pièces ne sont pas régulières à bien des égards, la Poësie au moins en est harmonieuse & coulante. Elles sont imaginées & conduites avec art, susceptibles des plus grandes beautés de la Musique,

à laquelle ces fortes de Poëmes sont destinés , & ingénieusement variées , tant par le fonds & les épisodes qui contribuent à l'intérêt de chaque sujet ; que par les différences essentielles qui se trouvent entre les caractères & les fables que cet Auteur a employés. Si le tems permettoit de consulter le Théâtre Anglois qu'on nous a donné depuis peu , on y verroit parmi quelques beautés une foule de singularités dramatiques , auxquelles le goût François heureusement n'a pû se faire , malgré la Préface séduisante qu'on a mise à la tête de cet Ouvrage. Le divin Shakespear n'a pas rencontré beaucoup d'adorateurs à Paris , quoique sa gloire soit très-bien établie en Angleterre ; & cette différence de succès fait l'éloge des mœurs Françaises.

Touchons maintenant quelque chose de ce qu'on nomme communément petits Poëmes. L'Art Poétique de Boileau

Petits Poëmes.

trace en peu de vers, & sous des images aussi justes que riantes, les caractères de la Poësie pastorale. Le Discours de M. de Fontenelle peut donner aussi de grands éclaircissèmens sur ce genre de Poësie.

Idille, Eglogue, &c.

On lira ensuite quelques Idilles de Théocrite & de Bion traduites en vers, mais durs & secs, par Longepierre : les Eglogues de Virgile qui a surpassé Théocrite son modèle, & celles de Segrais qui a marché glorieusement sur les traces de Virgile. J'oubliais Racan qui s'est extrêmement distingué parmi nous en ce genre. Cette sorte de Poësie plaît par ses graces naïves & par sa simplicité ; cependant elle intéresse peu & cesse insensiblement d'être à la mode. J'en ai dit ailleurs les raisons, & j'ajoute ici que le ton faux & doux sur lequel on l'a montée dans ces derniers tems, a peut-être plus contribué à nous en dégoûter, que la rusticité des Anciens.

Pour la Satyre nous avons une disser-^{Satyre.} tation de M. Dacier qu'il seroit bon de consulter avant que de lire les Satyres d'Horace, quelques morceaux choisis de Juvénal, & celles de Boileau qui a imité ces deux Auteurs & dans les sujets & dans beaucoup de détails.

L'Ode est un des genres de Poësie qui demandent le plus de génie & de feu. Le Discours qui est à la tête de celles de M. de la Mothe, renferme des principes excellens, mais ce qu'il y dit de l'enthousiasme prouve qu'il ne connoissoit pas parfaitement le véritable. Autrement il faudroit conclure qu'Horace & Pindare, Malherbe & Rousseau ne sont rien moins que des Poëtes Lyriques, puisqu'ils se sont souvent livrés à cette verve impétueuse, si opposée à la méthode exacte & composée de M. de la Mothe. Mais ils avoient, du moins les deux derniers, un oracle célèbre qui avoit

prononcé en parlant de l'Ode, que

Son style impétueux souvent marche au hazard,
Qu'en elle un beau désordre est un effet de l'Art.

On lira ensuite les odes d'Anacréon traduites par Gacon, celles d'Horace en original, quelques odes choisies de Malherbe, quelques-unes de la Mothe, & les plus belles de Rousseau. La comparaison de ces différens ouvrages mettra à portée d'en mieux apprécier le mérite, car rien n'est plus rare qu'une ode exempte de tout défaut, & parce que tout le feu de la Poësie doit s'y déployer, du moins dans les héroïques, ces petits ouvrages ne se soutiennent pas toujours avec la même égalité. La noblesse de Pindare est souvent accompagnée d'obscurité : Anacréon est léger & badin, Horace enjoué & véhément tout ensemble; Malherbe grand & quelquefois foible, la Mothe ingénieux & délicat, mais méthodique & froid; Rousseau, si l'on en

excepte quelques odes qu'il a composées depuis sa sortie de France, vif, harmonieux & sublime.

Je ne dirai qu'un mot de l'Élégie. On trouve dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres deux Discours de M. l'Abbé Souchay, dans l'un desquels il éclaircit l'origine & trace les caractères de l'Élégie, dans l'autre il établit des regles sur lesquelles il compare entre eux les Élégiques Latins. Parmi nous les Élégies qui ont passé jusqu'à présent pour les moins imparfaites, sont celles de Madame de la Suze.

L'Antiquité nous fournit deux modèles différens de l'Épigramme. Les Grecs imités par Catulle ont choisi une manière simple & délicate qui répond assez à celle de nos Madrigaux. Martial l'a conçue autrement, il y a presque toujours renfermé un trait piquant, ou ce que nous appellons une pointe, & nos François

l'ont suivi ; Marot, Maynard & Rouffeu font ce que nous avons de mieueux en ce genre.

Sonner, Rondeau, &c.

Le Sonnet, le Rondeau, la Ballade & la Cantate ont leurs regles particulieres. Le Vaudeville & la Chanfon n'en ont point de fixes, à proprement parler. Dans les premiers, la forme dépend d'un certain mécanisme, dans les autres un beau naturel supplée aux imperfections de l'Art. La simple lecture de quelques Pièces choisies dans tous ces genres en apprendra plus du premier coup d'œil que des principes multipliés sans nécessité.

Fable. La Fable ou l'Apologue présente quelque chose de si instructif & de si amusant tout-à-la-fois, que je me crois obligé d'en toucher ici quelque chose. Elle a deux parties essentielles, la vérité qui lui sert de base, & la fiction qui sert d'enveloppe à la vérité. Il faut que dans

la Fable tout soit action & peinture, que les caracteres y soient soutenus, la vraisemblance exactement observée, le dialogue court, vif & direct, l'expression aisée, simple & naïve. De la lecture des Fables de Phedre qui sont un peu froides, quoiqu'écrites élégamment, on passera à celles de la Fontaine, dont on sentira encore mieux toutes les graces, en les comparant avec celles de M. de la Mothe qui renferment beaucoup d'esprit, mais peu de naturel dans l'expression. Je conseillerois volontiers la lecture de deux petits ouvrages de M. Pesselier, intitulés l'un, *Etrennes d'une jeune Muse au Public*, l'autre, *Esopé au Parnasse*, où l'on trouve des Fables de très-bon goût, quoiqu'un peu plus ornées que celles de la Fontaine; si je ne craignois d'être suspect de partialité pour un ami à qui ces deux productions ont fait beaucoup d'honneur en dépit de la Satyre.

Mythologie. Je suppose qu'en lisant les Poètes tant anciens que modernes on aura puisé dans leurs propres ouvrages, ou dans d'autres spécialement destinés à cette fin, des notions suffisantes de la Mythologie qui comprend l'histoire des Dieux du Paganisme, & celle des Héros de l'Antiquité fabuleuse, & qu'on se sera instruit par rapport aux Dieux, de ce qui concerne leurs différens noms, leur puissance, leurs fonctions, leur culte, leurs symboles, ou les attributs avec lesquels on les représente en Peinture ou en Sculpture; & par rapport aux Héros, de leurs aventures, de leurs exploits, & des honneurs qui leur ont été rendus. Ces connoissances sont si absolument nécessaires pour l'Iconologie ou l'intelligence des tableaux & des statues, que sans elle on tombe souvent dans des méprises & des ridicules déshonorans.

Après les Métamorphoses d'Ovide

DES BELLES LETTRES. III

qui feront connoître tout-à-la-fois & la Théologie Payenne, & le génie brillant, mais trop fécond de ce Poëte, la meilleure source qu'on puisse consulter sur la matiere dont nous parlons, c'est l'explication des Fables de M. l'Abbé Bannier, livre estimé & qui mérite de l'être, mais peut-être répréhensible en ce point que tout y est rappelé à l'Histoire, comme en d'autres ouvrages sur le même sujet tout est ramené ou à l'Histoire Sainte seulement, ou à la Morale, ou à la Physique, ou même à la Chymie. Systèmes qui, à mon avis, sont tous insoutenables, parce qu'il y a une infinité de fictions, de faits & de circonstances qu'il est visiblement impossible de réduire à un seul & même principe. De-là tant de conjectures plus ingénieuses que solides, qu'on entreprend sérieusement d'établir, de prouver : ce qu'on pourroit appeller avec un Ancien *Difficiles ha-*

bere nugas. De-là les explications forcées, peu naturelles, & souvent peu raisonnables. Enfin l'on n'ignore pas que dans le système de la Théologie Payenne il y a mille choses créées par la seule imagination des Poetes, & que prétendre les rendre plus intéressantes en y supposant des mysteres & du merveilleux, c'est subtiliser sur des riens, & souvent vouloir expliquer des choses très-simples par des obscurités. Il vaut mieux s'en tenir tout uniment à ce qu'en ont dit les Anciens, lorsqu'on n'a pas des raisons évidentes de ces sortes d'éclaircissements qui, selon le mot d'Horace, répandent plus de fumée que de lumière.

On pourroit enfin terminer cette partie des Belles-Lettres par l'histoire de

Dispute des
Anciens &
des Modernes.

la Querelle des Anciens & des Modernes au sujet de la préférence, querelle commencée dès le tems d'Horace, renouvelée avec beaucoup de chaleur sous

le

le dernier regne, & dont on voit renaître encore de tems en tems quelques étincelles. Comme au jugement des meilleurs esprits elle est restée indécidée à beaucoup d'égards, je proposerai quelques réflexions, où sans prétendre concilier parfaitement les deux partis, j'indiquerai les moyens de les rapprocher.

Cette dispute, comme je viens de le dire, n'a pas été moins vive à Rome du tems d'Auguste qu'à Paris sous le regne de Louis le Grand, mais Horace qui défendit ses contemporains avec tant de justesse & de feu, & qui devoit avoir un jour besoin lui-même de défenseurs dans une cause toute pareille, établit une règle de jugement aussi lumineuse qu'équitable. « Quoi de plus injuste, dit-il dans
 » une de ses Epîtres, que de réprocher
 » un ouvrage par la seule raison qu'il part
 » d'une plume moderne, & non parce
 » qu'il est écrit pesamment, sans graces &

Epist. lib. II.
 Ep. ad Aug.

» fans légéreté, & de réserver pour les
» Anciens les couronnes & les lauriers ,
» non parce que leurs ouvrages sont ex-
» cellens, mais parce qu'ils ont le mérite
» de l'Antiquité ». Rien en effet n'est plus
insensé ni plus aveugle que cette préven-
tion. Les beautés solides ou les défauts
réels doivent être la véritable mesure du
prix des ouvrages. Ainsi Livius, Accius,
Pacuvius, Lucile & les autres anciens
Poètes Latins, à quelques beautés fe-
mées de loin à loin, joignoient un grand
nombre de morceaux foibles, négligés,
durs & sans art. C'eût donc été dépri-
mer sa raison, que d'encenser sans distin-
ction tout ce qu'ils avoient écrit. Mais
il n'eût pas suffi non plus de les accuser
d'une maniere vague, aussi Horace les ca-
ractérise-t-il tous par des traits courts &
sûrs, (& il étoit bon juge). Il décide en
peu de mots de leur véritable mérite, &
met par-là les Lecteurs en état de déci-

der eux-mêmes sur le fonds de la Question. Si M. Perrault qui s'étoit proposé le même plan , qui , à l'entendre, devoit tirer la République des Lettres de l'erreur où elle étoit plongée sur le compte des Anciens , & la faire rougir d'une admiration sottement prodiguée pendant dix-sept siècles à tout ce qu'Athenes & Rome ont produit d'excellent : si M. Perrault avoit eû les mêmes ressources & suivi le même dessein , la chute des Anciens eût été presqu'infailible. Mais d'un côté c'étoit Homere , Virgile , Horace , &c. qu'il prétendoit faire passer pour des Ecrivains insipides , à cause de quelques légères taches, sans penser qu'elles étoient rachetées par un nombre infiniment supérieur d'endroits merveilleux , & d'un autre la médiocrité de ses connoissances dans la Langue Grecque mettoit M. Despréaux en droit de lui dire : « Si vous ne voyez point les beautés de leurs

Réflex. sur
Longin.

116 ESSAI SUR L'ÉTUDE

« écrits, il ne faut pas conclurre qu'elles
 « n'y font point, mais que vous êtes
 « aveugle, & que vous n'avez point de
 « goût ». Ce qui n'étoit après tout qu'une
 application, un peu dure à la vérité,
 de cette belle maxime de Quintilien sur

Lib. X. cap. 1. le même sujet: *Modeste tamen & circumspicito judicio de tantis viris judicandum est, ne quod plerisque accidit, damnent que non intelligunt.*

Tous les Anciens ne font ni généralement ni également dignes d'admiration. Ce sont des astres lumineux, mais les astres les plus brillans ont des taches, ou souffrent des éclipses. En leur rendant cette justice qu'ils ont excellé dans quelque partie des Beaux-Arts, reconnoissons qu'ils en ont ignoré ou traité d'autres assez grossièrement, qu'il est des genres dans lesquels nos contemporains les ont égalés, & même quelquefois surpassés. Phedre, par exemple, est froid en

comparaifon de notre la Fontaine, Moliere l'emporte fur Térence par la force du Comique & par l'agrément de la bonne plaifanterie. L'Antiquité n'a rien d'égal pour la méthode & la précifion à l'Hiftoire univerfelle de M. Boffuet. Mais auffi la France n'a rien en fait de Poëme épique qu'elle puiffe oppofer à la Grece & à Rome. Notre Théâtre, plus exact que celui des Grecs, n'est-il pas auffi plus froid? & la Lyre de Malherbe & de Rouffeau a-t-elle rendu des fons auffi nobles que celle d'Horace? Notre Éloquence ne s'est perfectionnée que depuis qu'elle s'est formée fur le goût antique.

Si donc les louanges exceffives que donnent aux Anciens des perfonnes comme enyvrees par l'admiration qu'elles leur ont vouée, font outrées & ridicules; que les jugemens injuftes qu'en portent des perfonnes, d'ailleurs eftimables par

leurs talens , ne nous fassent point prendre parti contre des Ecrivains respectés comme à l'envi par tous les siècles. Dans ces sortes de matieres qui sont purement du ressort de la raison , ce ne sont ni les préjugés , ni l'autorité qui doivent nous entraîner , ni diriger nos jugemens , c'est l'étude , l'examen & la réflexion qui peuvent nous mettre à portée de voir , de choisir , & de nous décider en connoissance de cause. Avant que d'assurer que certains morceaux d'Euripide ou de Demosthene sont merveilleux , il faudroit se convaincre par ses propres lumieres qu'ils sont tels en effet , & au lieu de condamner dans Homere quelques expressions qui auront blessé la délicatesse d'un Critique mal intentionné , il seroit bon d'examiner si le génie de la Langue Grecque ou les mœurs du siècle ne les autorisoient pas. C'est à l'insensé , au présomptueux à juger , d'un ton de maître ,

des choses qu'il n'entend point, ou à en décider souverainement sur la foi suspecte d'un guide prévenu. Le sage, le vrai sçavant ne prononce jamais qu'avec retenue sur le mérite des grands hommes. L'amour de l'Antiquité ne doit donc pas fasciner nos yeux jusqu'à nous inspirer du mépris pour tout ce qui n'est pas ancien; & l'estime que nous avons pour notre siècle & pour les Écrivains qui l'illustrent, si elle a pour base la raison & le vrai, ne doit nullement nous prévenir contre tout ce qui n'est pas moderne. Ne se passionner pour personne, admirer & critiquer tout avec le même désintéressement, voilà, je crois, le milieu qu'il faudroit tenir pour éviter les excès où tombe nécessairement l'esprit de parti qui déshonore la Littérature.

Avant que de finir cet article j'avertirai que, pour avoir une notion précise de l'origine, des progrès & des varia-

tions de la Poësie parmi nous , il faudroit lire l'Histoire de la Poësie Françoisé de l'Abbé Maffieu. Cet ouvrage , quoiqu'il n'aïlle que jusqu'à Marot , & qu'on l'ait imprimé très-peu correctement , est écrit avec élégance & rempli de détails intéressans.

De l'Histoire.
re.

Le magnifique & court éloge que Cicéron a fait de l'Histoire , montre assez clairement combien l'étude en est intéressante & digne de l'homme. *Historia*,

Cic. de Orat.
Lib. II.

dit-il, *testis temporum, rerum gestarum memoria, conscia vetustatis, lux veritatis, magistra vite.* Également propre à embellir l'esprit & à former le cœur ; si elle retrace à nos yeux les grands événemens des siècles passés , si elle nous instruit des actions de nos contemporains , ce n'est pas seulement pour nous donner la connoissance de ces faits , autant en feroit une simple Gazette : par les tableaux qu'elle trace des vertus & des

vices , elle cherche à nous inspirer de l'horreur pour le crime , du goût & de l'amour pour le bon & le vrai. Plus simple que la Poësie elle bannit toute fiction , parce que sa premiere base est la vérité ; & plus sage à certains égards que la Philosophie même , qui ne nous apprend souvent que le nom des vertus , leur nombre & leurs divisions , sans nous en montrer la pratique , elle met tout en action. Entre ses mains les exemples de valeur , de clémence , de générosité , de modération , de désintéressement , d'amour de la patrie , sont comme autant de traits qui ne manquent gueres de faire impression sur les cœurs , & d'y réveiller le désir général que tous les hommes sentent pour la gloire ; en un mot , de leur tracer les voies pour l'acquérir. Veut-elle rendre le vice odieux , elle n'emploie point des déclamations vagues ; un récit vif & dégagé d'ornemens inu-

tiles, la simple exposition des malheurs, des guerres, des cruautés dont la passion d'un seul homme a été le principe, lui suffit pour faire sentir vivement toutes les horreurs du crime. Mais aux maximes sages pour la conduite de la vie, elle ajoute encore une utilité très-marquée, tant pour la composition des ouvrages d'esprit en tout genre, qu'elle anime & qu'elle soutient, que pour la conversation qui ne devient solide & sensée qu'à proportion de ce qu'on connoît son siècle & ceux qui l'ont précédé : car toute conversation, au moins en fait d'événemens publics, se réduit à appuyer des raisonnemens par des faits, ou à éclaircir les faits par des raisonnemens. Sans le secours de l'Histoire on pourra peut-être conjecturer, imaginer des systèmes, c'est-à-dire, des Romans politiques ; mais on se trouvera arrêté, renversé à chaque pas par la disconvenance des événemens dont

on n'aura pas pris la peine de s'instruire. Enfin comme rien n'est si naturel à l'homme que la curiosité, la connoissance des tems qui nous ont précédé n'est, je crois, pas moins propre à la piquer, que les relations des Voyageurs qu'on lit avec tant d'avidité.

On me passera ce petit préambule que j'ai cru nécessaire pour faire voir aux jeunes gens combien la lecture des Historiens est préférable à celle de tant d'ouvrages futiles, propres à gâter l'esprit & à amollir le cœur, qu'ils lisent avec passion, tandis qu'un ouvrage solide les fait pâlir d'effroi. Je voudrois les exempter du repentir qui ne manque gueres d'en résulter dans un âge plus avancé, où l'on regrette ses plus beaux jours perdus dans l'inutilité. Pour les en préserver plus efficacement, tâchons de leur tracer une route abrégée & sûre dans un pays qui leur est peut-être inconnu, & dans le-

quel aussi peut-être n'ont-ils osé pénétrer, que parce que n'ayant point de guides, ou ayant négligé de consulter ceux qui en ont parlé, ils l'ont conçu sous l'idée d'un désert sauvage où l'on s'égarerait aisément.

Je dis d'abord qu'on ne doit attendre ni fruit, ni plaisir même de l'étude de l'Histoire, si l'on n'a pris d'avance la précaution d'y répandre de la clarté par des notions, au moins générales, de la Chronologie. Chronologie & de la Géographie. En effet sans la première comment se flatter de retenir les faits, qu'on n'auroit pu placer autrement dans un ordre certain; & ce qui est plus important, concevroit-on sans un pareil secours, de quelle manière les événemens qui ont précédé ont influé sur ceux qui ont suivi? Mais il y auroit à cet égard une attention importante à faire, c'est qu'entre une connoissance superficielle & une étude ap-

profondie de la science des tems, il faudroit s'attacher à un certain milieu, se fixer à un calcul suivi, par exemple, à celui d'Ufferius, sans prétendre après cela concilier toutes les difficultés qui exercent les critiques de profession : ce seroit perdre le tems en préparatifs superflus. En distinguant bien les manieres ordinaires & les plus reçues de supputer les tems, par l'année du monde, par les Olympiades, par les années de la fondation de Rome, par celles qui se sont passées avant ou depuis la naissance de Jesus-Christ; on parviendra aisément à fixer les époques, & à voir d'un même coup d'œil tous les rapports de ces différens computs, sur-tout pour l'Histoire ancienne; quant à la moderne nous indiquerons bientôt une méthode particulière.

La Géographie, c'est-à-dire, la con-^{Géographie,}noissance des lieux où sont arrivés les

événemens, & de la situation respective des pays voisins, n'est pas d'un moindre secours pour retenir ces mêmes événemens, & pour comprendre l'importance des effets qu'ils ont produits. Sans cela, comment lire l'Histoire avec intelligence, comment prendre part aux conversations journalieres & parler sensément nouvelles. Je ne dis rien ici de la nécessité où sont le Prince, le Guerrier, le Négociateur & l'homme d'État d'approfondir cette science, on sçait assez combien elle influe dans l'Art militaire & dans le Gouvernement, je n'en touche que ce qu'il n'est pas permis aux simples particuliers d'ignorer, même pour le commerce de la société. Le ridicule seul que les bévues en ce genre jettent sur un homme qui est censé avoir reçu quelque éducation, doit être un plus puissant aiguillon que toutes les exhortations des maîtres pour engager les jeu-

nes gens à ne s'exposer pas à la honte de paroître étrangers dans leur siècle & dans leur propre patrie : car plus l'ignorance est facile à vaincre , & plus elle est inexcusable. Au reste on ne doit point s'embarasser ici des préceptes & des détails dont les méthodes , nommées fausement de la sorte , sont remplies. Nous n'en avons absolument aucune qui soit sans défaut : les unes sont trop vastes , les autres trop abrégées. Les nouvelles en prétendant corriger les erreurs des anciennes , en copient souvent bon nombre & y en ajoutent d'autres. Il seroit à souhaiter qu'on traduisît en notre langue celle qui a paru en Anglois sous le titre de *Grammaire Géographique de Gordon* *.

J'en ai entendu parler avec éloge à des Sçavans , & c'est d'eux que je tiens qu'elle est simple , & que dans sa briéveté elle contient tout ce qu'il est nécessaire de sçavoir sur chaque pays ; étendue :

* On y travaille actuellement.

divisions, Gouvernemens, Religion ; Mœurs, Langue, &c. Au défaut de ce Livre on peut s'en tenir à la petite Méthode connue sous le nom de Crozat. Je dirai encore d'après l'expérience que les Éléments du P. Buffier avec les Vers artificiels peuvent être d'un très-grand secours, pourvû qu'un maître intelligent sçache suppléer à propos à certains détails que ce Livre exige nécessairement.

Quant à la position, soit générale, soit particulière, des lieux, me seroit-il permis de proposer un moyen qui peut en faciliter extrêmement l'intelligence, & que je sçais avoir été pratiqué avec succès par de jeunes Seigneurs qu'on destinoit à la profession des armes, dans laquelle, comme on sçait, ces notions ne sçauroient être trop exactes par l'importance des suites qu'elles peuvent avoir ? On leur faisoit copier, le compas à la main, des Cartes de Géographie, d'abord

d'abord simples & qui ne contenoient que les limites des provinces ou des royaumes, les villes, rivieres, montagnes principales : à mesure qu'ils avancoient on leur en propofoit de plus composées, & ainfi de fuite. Cela joint à des explications sur ce qui pouvoit se rencontrer de plus remarquable dans chaque Carte, les leur rendoit presque toujours présentes à l'esprit, & les leur remettoit devant les yeux. Dans les enfans qui ont du goût pour le deffein (& presque tous en ont) il ne s'agiroit que de déterminer ce penchant à l'utile. Or l'on y réussiroit d'autant mieux à cet égard, que l'imitation d'une Carte de Géographie paroîtra plus facile à un enfant qui sçait écrire, que la copie d'un paysage, d'une fleur, ou d'un animal. A ceux qui auroient commencé de la sorte, je proposerois une maniere encore plus détaillée, ce seroit de ne pas faire un voyage, pas

la moindre promenade, sans se former un coup d'œil juste des lieux qu'ils auroient parcourus, & sans juger ce qu'un village, un bois, une riviere, un ravin; &c. peuvent donner d'avantage, ou de défavantage à une armée, un détachement, un parti, &c. Enfin on pourroit s'attacher, par rapport à chaque province ou chaque ville, à quelque particularité historique ou physique, qui en rappelleroit plus aisément la mémoire; & par rapport aux Empires & autres États, à quelques événemens principaux, au nom & aux caractères de quelques Princes fameux qui les ont gouvernés, & pour ceux qui sont, ou extrêmement éloignés, ou peu connus, à ce qu'en ont dit de plus remarquable les principaux Voyageurs.

Mais même sans suivre ces différentes voies, on fera bientôt plus habile en Géographie que les maîtres ordinaires

si l'on s'affujettit à ne lire aucune histoire, aucun voyage, pas même les gazettes, sans avoir sous les yeux des Cartes Géographiques, & sans y chercher les pays & les villes dont il est question, quand même on croiroit n'avoir aucun besoin de les connoître. Cette fausse idée qu'on fait tout assez bien, est une de celles qui contribuent le plus à faire des ignorans présomptueux. Cette dernière méthode seroit très-simple, & à mon sens, la plus utile pour les jeunes personnes du sexe : à la faveur des événemens intéressans qui font presque toujours la matière des conversations ordinaires, elles apprendroient à connoître mille choses, qu'on regarde d'abord comme de peu de conséquence, & qu'une mauvaise honte renvoye, dans un âge plus avancé, à la jeunesse, parce que des soins, peut-être moins importans, mais qui ont plus d'attraits, ne permettent pas de réparer

le tems perdu. Cependant l'enfance & la jeunesse sont si remplies de momens qu'on ne consacre à rien, que si l'on en sçavoit tirer parti, on se trouveroit de bonne heure l'esprit extrêmement orné en plus d'un genre; & pour peu qu'on fit des lectures variées, on seroit Géographe sans avoir étudié la Géographie, ou au moins sans avoir, pour ainsi dire, pensé à en faire une étude particulière.

Les meilleures Cartes que l'on puisse consulter, & qui suffisent presque pour l'Histoire générale & pour les voyages, sont celles de Guillaume de Lisle, qui réunissent le mérite de l'exactitude & l'agrément d'une disposition commode. Celles dont M. Danville a enrichi l'édition in-4°. de l'Histoire Ancienne de M. Rollin, sont aussi très-estimées.

Pour la Chronologie, on ne peut rien consulter de meilleur que le Discours

sur l'Histoire universelle, qui passe avec raison pour le chef-d'œuvre de M. Bosuet. Si l'on y joint les deux premiers volumes de l'Introduction donnée par Puffendorf, on ne se trouvera certainement point embarrassé en lisant les histoires particulieres. Cependant avant que d'en venir à celles-ci, & à mesure qu'on les commencera, il sera utile de jeter les yeux sur l'abrégé du P. Petau, pour voir l'arrangement des faits entre eux, & connoître ce qui se passoit au même tems dans les autres pays. Les Tables chronologiques que M. Rollin a mises à la fin de son Histoire, peuvent être aussi d'un grand secours pour tout ce qui concerne l'Antiquité profane.

Il est encore bon en lisant l'Histoire *Généalogie.* de donner quelque attention aux Généalogies. Outre qu'elles servent à distinguer les personnages historiques, elles montrent les liaisons de parenté, les

successions , les droits , les prétentions : quoiqu'il faille être en garde contre les absurdités de certains Historiens qui par adulation font remonter jusqu'aux tems héroïques l'origine des Maisons , ou des Princes , en faveur de qui ils écrivent. Avant que M. le Gendre de S. Aubin eût fait l'Histoire Généalogique de la Maison de France en particulier , nous n'avions que deux ouvrages écrits en François dont on pût s'aider sur ces matières : sçavoir , les Généalogies anciennes de Claude de Lisle , & les Souverains de l'Europe par le P. Buffier.

Politique. Je ne dirai qu'un mot de la connoissance des intérêts des Princes. Je crois qu'elle doit résulter de la lecture de l'Histoire , & non la précéder. Ni les livres de Politique de Machiavel , ni tant d'autres Traités particuliers qu'on a publiés sous le nom de Testamens des plus grands Ministres , ne peuvent nous

donner une idée juste des vraies maximes de gouvernement. Les écrits des Sçavans sur le droit public, le droit des gens, &c. où l'on remonte aux premiers principes, sont peut-être aussi peu applicables à certains événemens dont nous sommes témoins, que les idées de la République de Platon aux mœurs de notre siècle. Presque tous contiennent bien des rêveries, des suppositions chimériques, & la face du monde qui change si souvent doit nécessairement faire varier les intérêts des Princes, & déranger les systèmes des Politiques oisifs. Ce qu'on pourroit faire de mieux, si le tems le permettoit, ce seroit de se mettre au fait des principaux Traités, soit de paix, soit d'alliance ou de commerce qui unissent les nations de l'Europe, (car voilà maintenant la première base du droit des gens) & de juger dans les circonstances de ce qu'elles doivent faire ou ne pas

faire, conformément à leurs engagements respectifs. Mais ces notions ne paroissent nécessaires qu'aux personnes destinées par leur naissance aux grands emplois; le commun des Lecteurs n'a besoin que de l'Histoire même pour être suffisamment au fait des divers intérêts des Souverains.

Fondement
& certitude
de l'Histoire.

Je désirerois encore quelques notions préliminaires qui ont pour objet les fondemens de l'Histoire, sa certitude, ses loix & son usage. On prendra une connoissance suffisante des fondemens & de la certitude de l'Histoire dans une Dissertation de M. Freret sur cette matiere insérée dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres. On y trouvera des règles de critique applicables à tous les faits, & qui montrent par là-même quelle créance on doit leur accorder, suivant le degré de leur certitude. Car, pour en donner ici quelques exemples tirés des

histoires les plus connues ; plus l'origine d'un peuple remonte avant dans l'Antiquité, & plus on a lieu de soupçonner que son histoire est mêlée de fictions. Ainsi Hérodote a-t-il avancé bien des contes merveilleux, & quelquefois puériles, dans ce qu'il dit des Egyptiens & des premiers tems de la Grece. On n'est point encore parfaitement d'accord sur les premiers siècles de Rome, du moins jusqu'à sa prise par les Gaulois : puisque si d'un côté on en soutient la certitude par les annales des Pontifes & les tables des Censeurs, on convient que la plupart de ces monumens périrent dans l'incendie de cette ville ; & que de l'autre, Tite-Live lui-même tombe d'accord sur un fait important, (c'est le combat des Horaces contre les Curiaces) qu'on ne sçavoit parmi les Romains pour quel parti les Horaces combattoient ; si c'étoit Albe ou Rome qui leur eût don-

né la naissance, & que les Auteurs étoient partagés : il se détermine à suivre le plus grand nombre, comme si une foule d'Écrivains qui en ont copié un premier peu certain lui-même de l'événement, fondeoit un témoignage sans réplique, & que la vérité fût toujours du côté de la multitude. Dans notre histoire, sans parler des rêveries des Écrivains qui ont voulu faire descendre nos premiers Rois de ceux de Troye, on sçait que le P. Daniel n'a fait commencer notre Monarchie qu'à Clovis, & qu'il a privé les Pharamonds & les Mérovées d'un rang que tous nos anciens Historiens ne leur avoient pas contesté. Or il n'est presque point d'histoire particuliere qui n'offre de semblables difficultés, & l'on sent que pour les résoudre il faut avoir des principes par lesquels on puisse juger des différens degrés de certitude qu'ont les événemens.

A l'égard des loix de l'Histoire, outre ^{Ses loix.} Lucien qui nous a tracé la maniere de l'écrire, nous avons sur cet article les réflexions du P. Rapin qui sont très-sensées, & qui mettent en état d'apprécier le mérite des Historiens, excepté qu'il semble un peu partial lorsqu'il parle de Mariana, de Strada, &c. les hommes les plus éclairés sacrifiant quelquefois leur discernement à des préjugés d'état. Les véritables qualités d'un bon Historien se réduisent à un petit nombre, & néanmoins il est rare de les trouver réunies dans un même homme. La première est d'être bien instruit de ce qu'il entreprend de raconter, & la seconde d'être assez courageux & assez impartial pour rapporter sans déguisement ce qu'il croit être véritable. Ce qui a fait dire quelque part au Boccalini qu'en fait d'histoire on ne doit écrire que ce que l'on a vu, & ne le rendre public qu'après sa

mort. Ce n'est pas tout, il faut encore un style afforti aux événemens, comme l'a dit Salluste : *Facta dictis exequanda sunt*. Et enfin il s'agit de bien juger & des faits que l'on rapporte, & des personnages qui ont contribué à leur exécution. Sagacité pour démêler le vrai d'avec le faux, courage & sincérité pour ne rien dissimuler, style simple & noble tout-à-la fois, connoissance profonde des principes de la morale & de la politique pour juger sainement des actions : voilà les principaux devoirs de l'Historien. Tous ceux qui se sont mêlés d'écrire l'Histoire les ont-ils observés ? En quoi, jusqu'où, & par quels motifs s'en sont-ils écartés ? c'est ce qu'on découvrira si l'on examine tant soit peu leur profession, leur patrie, leur religion, trois sources de préjugés qui croisent le plus ordinairement l'éclaircissement & l'intérêt de la vérité.

Pour ce qui regarde l'usage de l'Histoire on peut lire avec quelques endroits choisis de l'Abbé de S. Réal sur ce sujet, le morceau de M. Rollin sur le goût de la solide gloire & de la véritable grandeur, pour apprendre à juger des choses non par l'opinion, mais par la vérité, à ne louer, à n'admirer que ce qui mérite en effet ces sentimens. Or rien ne les mérite que ce qui rend l'homme véritablement grand, comme de ne faire cas de la naissance & des dignités que pour servir utilement sa patrie; de la science & des talens que pour éclairer les autres; des richesses & du credit que pour soulager les malheureux: de pardonner à ses ennemis, de préférer le bien public à tout, de lui sacrifier son repos, sa fortune, sa vie, sa réputation même s'il le faut; d'être fidèle à son Prince, actif, intègre, désintéressé, incorruptible dans les emplois qu'il nous confie. C'est pour s'affer-

mir dans ces sentimens généreux, ou pour s'efforcer de les acquérir, & non par une simple curiosité, qu'on doit lire l'Histoire.

Méthode.

J'en reviens à la méthode qu'il faut suivre. On fatiguerait sa mémoire sans aucun fruit, si l'on pensoit à la charger de toutes les dates des événemens particuliers, & de s'enfoncer dans les détails indifféremment sur chacun d'eux. Il suffit donc de s'attacher aux époques marquées par les événemens qui ont produit ou suivi les grandes révolutions. Mais il faut s'accoutumer en même tems à prendre l'idée la plus nette & la plus étendue qu'il se pourra, de l'état où se trouvoient au tems de ces époques les diverses nations connues, & principalement celles qui ont eû des intérêts communs, ou des affaires à démêler. Ainsi l'Histoire des Peres se trouve-t-elle souvent mêlée avec celle des Grecs, & celle d'Angleterre a des

liaisons très-intimes avec une partie de l'Histoire de la Monarchie Françoisé.

Voici une idée de la méthode que je propose : on prendra , par exemple , pour autant d'époques de l'Histoire Romaine Application de la Méthode. la fondation de Rome , l'expulsion des Rois & l'établissement des Consuls , le partage de la Magistrature entre le Peuple & le Sénat , la prise de Rome par les Gaulois : les premières guerres avec les étrangers , contre Pyrrhus , contre les Carthaginois , contre les Rois de Macédoine & de Syrie ; les différentes conquêtes hors de l'Italie , celles de la Sicile , de l'Espagne , de la partie méridionale des Gaules , de la Macédoine , de l'Asie mineure , de la Syrie & de l'Égypte : la guerre contre Mithridate & l'introduction du luxe ; les premières guerres civiles , celles de Marius & de Sylla , de César & de Pompée , le dernier Triumvirat , la bataille d'Actium ,

la ruine entière de la République ou le commencement des Empereurs. On conçoit sans peine qu'on ne pourroit s'attacher à ces grands événemens sans contracter des idées justes de la puissance ou de la foiblesse, de l'élévation ou de la décadence, en un mot, des principaux intérêts des nations qui peuploient alors l'Europe, l'Asie & l'Afrique; & qu'ainsi sous couleur d'apprendre l'Histoire Romaine on apprendroit en quelque sorte l'Histoire universelle.

Depuis Auguste jusqu'à la division que Dioclétien & Constantin firent de l'Empire entre plusieurs Collègues, nul événement qui puisse tenir lieu d'époque. A quoi donc se fixer? C'est-là principalement qu'on doit observer le tems où commencerent à paroître les Francs, les Allemands, les Sueves, les Bourguignons, les Goths, les Vandales & autres Barbares, parce que ces peuples ont détruit

truit dans l'Occident l'Empire des Romains, & qu'il est essentiel de remarquer ce qui a pû causer la diminution de puissance dans ces derniers, & l'accroissement de force dans les premiers.

Depuis Constantin l'Empire fut toujours partagé & par-là très-affoibli d'abord, puis entièrement éteint dans l'Occident. La destruction de cet Empire & le commencement des Royaumes qui subsistent encore dans l'Europe, donnent lieu à une seule & même époque, sous laquelle l'Orient & l'Occident forment deux puissances qui ont leurs histoires séparées.

La domination des Huns ne dura pas plus long-tems que la vie d'Attila, qui parut comme un torrent qui renverse tout ce qu'il rencontre sur son passage, & disparut avec la même rapidité. Mais les nations Esclavones qui avoient composé son empire, telles que les Slaves, les

Bulgares, les Avars, &c. furent pres- que continuellement en guerre avec les Empereurs de Constantinople, & firent plus d'une fois trembler la capitale de l'Empire.

La frontiere Occidentale étant expo- sée à leurs invasions, l'Italie & les Gau- les en proye aux Francs & aux Lom- bards, celle de l'Orient ne l'étoit pas moins aux irruptions des Perses. La ré- volution qui donna à ces derniers l'em- pire que possédoient les Parthes, forme une époque à laquelle on doit s'arrêter : les Parthes originaires de la Scythie, ou de cette partie de la Tartarie qu'habi- tent maintenant les Usbecs, avoient en- levé toute la Perse depuis l'Euphrate jus- qu'au fleuve Indus aux rois de Syrie des- cendus de Seleucus un des Capitaines d'Alexandre. L'Empire des Parthes, après avoir duré un peu moins de cinq cens ans, avoit fini sous Alexandre fils de

Mammée, & celui des Perfes subit le même fort, après avoir inquiété les Romains pendant plus de quatre cens ans; car peu de tems après que les Barbares eurent envahi l'Occident, la puissance des Perfes fut détruite par une nation qui devint formidable à l'univers. Les Arabes, presque inconnus jusqu'alors, joignant à la valeur qui leur étoit naturelle, le fanatisme que Mahomet leur avoit inspiré, foumirent en moins de cinquante ans tous les pays qui s'étendent depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate, une partie de l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine & l'Egypte: peu de tems après, ils inonderent l'Afrique, conquirent sur les Visigoths l'Espagne entiere avec la plus grande partie du Languedoc, & sans la victoire que remporta sur eux Charles Martel, les Caliphes auroient joint à leur domination la France, l'Allemagne & l'Italie.

L'histoire de ces Caliphes forme une classe séparée, ne se liant avec l'histoire d'Occident qu'au tems des Croisades. Mais elle est mêlée perpétuellement avec celle des Empereurs de Constantinople. Tandis que ceux-ci affoiblis par leurs divisions intestines voyoient décroître leur puissance par les invasions des Sarrasins, auxquels succéderent les premiers Empereurs Turcs, la Monarchie Françoisise s'avançoit par degrés à former un nouvel empire en Occident, dont Charlemagne devint le fondateur, mais que les dissensions ou la foiblesse de ses successeurs ne retint pas long-tems dans sa maison. Cependant l'Empire d'Orient secouru de tems en tems par les Latins, & même conquis & possédé par eux l'espace de 70 ans, retomba dans les mains des Grecs, toujours chancelant & tendant à sa ruine qui arriva par la prise de Constantinople sous Mahomet II. Et

comme ce Prince réunit bien-tôt à sa domination le reste de ce que les Empereurs Grecs possédoient en Europe, cette révolution laisse lieu à l'histoire des Sultans ou des Empereurs Turcs, dont l'Empire est le plus étendu de tous les Etats ou Royaumes qui se sont formés successivement en Asie & en Afrique, de la division du domaine des Caliphes, & qu'on peut en quelque sorte appeller maintenant l'Empire d'Orient.

A quoi bon tout ce détail, dira peut-être quelqu'un? A montrer comment on peut tirer les diverses époques entre elles, & quelle facilité naît de cette méthode pour retenir les faits généraux. Car on a pû voir dans le petit morceau qu'on vient de lire, comment depuis la fondation de Rome jusqu'à Auguste on s'est attaché aux événemens qui ont causé la grandeur des Romains; comment depuis Auguste jusqu'à Constantin on

n'a fait que marquer l'origine des peuples qui ont été les premiers instrumens de la décadence de l'Empire ; & enfin depuis Constantin jusqu'à Mahomet II. quelles révolutions en ont causé l'entiere destruction. Je pourrai encore par la suite faire une nouvelle application de cette méthode.

Histoires particulières.

Je ne ferai presque maintenant qu'indiquer les Auteurs que l'on peut lire pour apprendre les histoires particulières. La plus ancienne de toutes, & la plus certaine sans comparaison, est celle du

Histoire des Juifs.

Peuple Juif. Outre ses antiquités écrites par Joseph, on doit voir les mœurs des Israélites de M. Fleury, & l'Histoire de l'Ancien Testament composée des paroles même de l'Écriture, ou celle de Dom Calmet. L'Abbé de Vallemont a proposé une maniere simple & facile de se fixer à cet égard l'ordre des événemens depuis la création du monde jusqu'à la

DES BELLES LETTRES. 151

naissance de Jesus-Christ, & cela par le nombre de quatrevingt-huit personnes, qu'il divise en quatre parties égales, 22 Patriarches, ou chefs de famille, 22 Juges, 22 Rois, 22 Pontifes. Pour les jeunes enfans on ne pourroit rien prendre de meilleur que l'Abrégé de l'Histoire Sainte par demandes & par réponses, imprimé chez la veuve Etienne. Je ne dis rien de l'importance de cette étude de la Religion par les faits; on sent de reste combien il est aujourd'hui nécessaire de prémunir de bonne heure l'esprit des enfans contre les ravages de l'incrédulité.

Pour les anciens Empires il seroit peut-être trop long d'en étudier l'histoire dans les sources. On ne pourroit donc mieux faire que de s'en tenir à l'ouvrage de M. Rollin par rapport aux Egyptiens, aux Assyriens, aux Médes, aux Perses, aux Macédoniens, & aux divers Etats qui ont

Histoire ancienne.

partagé la Grece. La lecture de cette histoire tiendra en quelque sorte lieu des originaux traduits, parce que l'on y trouve tout ce que les originaux Grecs & Latins renferment de plus beau & de plus intéressant, soit pour les faits, soit pour les réflexions, ou la morale de l'Histoire. On lui a reproché ces longues réflexions qui coupent le fil de la narration, mais en reconnoissant d'un côté la justice de cette critique, il en a fait voir le foible en ramenant toujours son histoire à sa véritable destination, qui est de former l'esprit & le cœur de la jeunesse. Il n'en est pas de même d'une autre censure, ou de quelques traits incertains & suspects de l'Histoire ancienne, on a conclu que l'étude n'en étoit pas plus nécessaire que celle de la Fable. La différence est si palpable, quant à la certitude & quant à l'utilité, qu'il est étonnant qu'un Auteur célèbre ait pû pren-

dre sur lui d'hazarder un pareil sophisme. Enfin dès que l'Histoire ancienne parut, on affecta de lui en opposer une sous le titre d'Histoire des Empires & Républiques jusqu'à Jesus-Christ, qui n'a pourtant rien diminué de l'estime que le public a cru devoir à M. Rollin.

La meilleure maniere de lire avec fruit l'ouvrage de cet Auteur, c'est d'en faire des extraits & des analyses, en réduisant ses narrations à des récits où l'on ne conserve que les circonstances principales; & ses longues réflexions, à une maxime courte ou à un raisonnement simple, qui renferme le précis & comme le point fixe de sa morale. Je connois des jeunes gens de la premiere noblesse, à qui l'on a fait pratiquer cette méthode avec succès, & des Dames très-respectables qui y ayant consacré quelques années de leur jeunesse, outre qu'elles ont par-là extrêmement cultivé leur esprit, ont contracté le goût

des lectures solides, & se trouveront en état de procurer à leurs enfans une excellente éducation. Ce n'est pas des critiques, mais une reconnoissance éternelle qu'on doit aux Écrivains qui servent si utilement leur patrie.

Histoire Ro-
maine.

Pour l'Histoire Romaine, celle que cet Auteur avoit commencée, & dont M. Crevier nous a donné la continuation, étant dans le même goût que l'Histoire ancienne, elle exemptera de consulter les originaux qu'elle a mis à la portée de tout le monde, & dont elle concilie les variations. On pourroit encore étudier les tems de la République dans les Révolutions Romaines de l'Abbé de Vertot, & y joindre pour ces tems-là même, & pour celui des Empereurs jusqu'à Constantin, l'histoire traduite de l'Anglois de Laurent Echard. La suite qui contient les Empereurs de Constantinople n'est pas attrayante pour le style,

mais au défaut d'une meilleure, on peut la consulter pour l'histoire Byzantine ; mais afin de connoître plus à fonds le caractère & le vrai génie des Romains, il seroit à propos de voir les divers morceaux qu'ont donné à cet égard l'Abbé de S. Real & M. de S. Evremont, en observant néanmoins dans ce que ce dernier en a écrit, qu'il semble quelquefois avoir ajusté les événemens à ses propres réflexions, au lieu de tirer ses réflexions des événemens. Nous avons encore sur cette matiere deux ouvrages modernes écrits avec autant d'agrément que de solidité. L'un a pour titre, Considérations sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains. L'autre est un parallèle très-étendu & très-bien soutenu des Romains & des François par rapport au Gouvernement.

Avant que de passer à ce qui concerne l'Histoire moderne, je dirai encore un

mot de l'ancienne. Les personnes qui trouveroient celle de M. Rollin trop vaste pour la Grece , n'auront qu'à lire celle de Temple Stanyan nouvellement traduite de l'Anglois , qui renferme en trois petits volumes, non-seulement tous les événemens intéressans , mais encore l'état & le progrès des Sciences & des Arts, les caractères des Législateurs , des Héros , des Philosophes , des Guerriers célèbres depuis l'origine des Grecs jusqu'au regne d'Alexandre le Grand. Il seroit à souhaiter que nous eussions un pareil abrégé de l'Histoire Romaine , & nous avons jusqu'à présent assez d'excellens matériaux pour qu'il fût aisé de les disposer dans un ordre qui n'effrayât point le commun des Lecteurs. On nous a donné encore deux Traités des mœurs & usages des Grecs & des Romains , très-propres à faciliter l'intelligence de tout ce qui concerne la religion, le gou-

vernement civil & militaire de ces anciens peuples à deux mille ans d'intervalles. Ces sortes d'observations sont nécessaires à bien des personnes pour une infinité de traits qui sont enveloppés & comme perdus dans les ténèbres de l'Antiquité.

Si j'entrois dans le détail des Royaumes qui se sont établis sur les ruines de l'Empire Romain, je ferois un livre & un livre inutile, parce que les Auteurs qu'il faut lire pour en apprendre les histoires sont connus, & que par la méthode que j'ai proposée l'on peut voir comment on parvient à se fixer certaines époques, & à en lier les faits avec les histoires des autres peuples. Une attention à faire, c'est de n'en pas toujours croire les Historiens modernes sur leur parole dans ce qu'ils racontent de l'origine, des fondateurs & des premiers héros de ces Monarchies; presque toujours cela

Histoires modernes.

tient du merveilleux & de la fiction, comme ce que disent les chroniqueurs Anglois, qui reconnoissent un Brutus venu de Troye pour le premier chef des anciens Bretons, & parmi nous ceux qui ont fait descendre nos Rois d'un fils de Priam, qui après la destruction de l'empire de son pere vint avec une troupe de fugitifs s'établir sur les bords de la Seine. Cette manie a presque été commune à toutes les nations, enforte qu'il en est peu dont il ne fût vrai de dire ce que Buchanan a dit quelque part de l'antiquité prétendue des Ecoffois :

*Quodcumque vetustum
Gentibus in reliquis vel narrat fama, vel audeat
Fabula, longævis vel credunt sæcula fastis.
Huc compone novum est.*

C'est bien pis pour les nations Orientales, & sur-tout pour les Chinois, qu'on pourroit assez bien comparer aux anciens Egyptiens, & pour la réputation de sa-

geffe, & pour celle de folie fur l'antiquité de leur nation.

Il n'en est pas de même de l'Histoire de France : elle doit trop nous intéresser pour n'y donner pas une attention particuliere. On se plaint toujours que nous la négligeons, & ce reproche n'est pas sans fondement ; combien de François étrangers dans leur propre patrie ? D'un autre côté qui lire, qui consulter ? Froissard, Monstrelet, Joinville, Villehardouin, & nos autres vieilles chroniques qu'on ne peut entendre qu'à l'aide d'un glossaire ? Entre les modernes, comment choisir ? Mezerai passe pour véridique, mais son style est dur & son ordre confus. Le P. Daniel a évité ces deux défauts à la vérité, mais l'élégance & l'exactitude dans la Chronologie ne font pas tous les devoirs d'un Historien ; il en est de plus importans encore qu'on l'accuse d'avoir négligé. Pour moi je

Histoire de
France.

crois que l'Abrégé qu'on attribue à M. le Président Henault suffiroit pour les commençans , & qu'ensuite , après avoir lû ce que l'Abbé Dubos a écrit sur l'origine de notre Monarchie , on pourroit s'en tenir , faute de mieux , à l'Abrégé chronologique de Mezerai pour connoître les principaux événemens qui ont précédé l'an 1500. & parce que ceux qui sont arrivés alors , ou immédiatement après , ont beaucoup influé sur l'état de la France en particulier , & sur la face de l'Europe en général , & qu'il est avantageux de les connoître plus distinctement , on se mettroit à la lecture de M. de Thou , qui donne une histoire générale depuis ce tems , ou environ , jusqu'à la mort d'Henri IV. & l'on prendroit les meilleurs Mémoires pour les tems qui ont suivi. Car il ne faut jamais espérer d'avoir une histoire exacte du siècle où l'on vit par les raisons que tout le monde sçait.

Nous

DES BELLES LETTRES. 161

Nous avons deux manieres d'établir Méthode.
une suite chronologique dans notre Histoire. La premiere est l'ordre de succession de nos Rois, soit qu'on prenne pour premiere époque de la Monarchie Françoisse le regne de Clovis qui commença l'an de Jesus-Christ 481. soit qu'on le fasse remonter à celui de Pharamond en 418. la division des trois races en Mérovingienne, Carlovingienne & Capétienne, & celle des branches de cette derniere tige font également connues, ainsi que le tems qu'elles ont chacune occupé le trône, & la durée du regne de chaque Roi. Mais comme cette methode ne fixe pas l'époque des grands événemens, & ne représente pas l'état de la nation, ni les rapports qu'elle a eus avec les autres peuples. Voici la seconde maniere qu'on pourroit suivre en lisant notre Histoire.

Les premiers Rois Merovingiens ayant

L

Application
de la Méthode
de.

été, à proprement parler, des chefs militaires plutôt que des monarques, il faudroit regarder le grand Clovis comme le premier qui donna à l'Empire François plus de consistance & d'étendue, & remarquer, soit sous ce Prince, soit sous ses successeurs, le tems & la durée de nos diverses guerres avec les Romains, les Visigoths, les Turinges & autres peuples de Germanie, les Lombards, les Sarrasins, la destruction du Royaume de Bourgogne, la division des états de Clovis entre ses enfans, la distinction des royaumes de Neuftrie & d'Auftrafie, l'établissement & la puissance des Maires du Palais; comment par la foiblesse des Princes, Pepin s'empara de l'autorité souveraine, & donna lieu à la seconde race.

Le regne de Charlemagne forme une époque mémorable, & pour la France, & pour tout l'Occident dont l'empire lui est déferé par les Romains, il est cé-

lèbre par ses victoires réitérées sur les Saxons , par la ruine du Royaume des Lombards. Sa vaste puissance se soutient encore sous Louis le Débonnaire, mais elle chancelle sous les fils de ce Prince : leurs divisions coutent la vie à cent mille François à la bataille de Fontenai , & le royaume est en proie aux ravages des Danois ou Normands. L'autorité des Rois s'affoiblit de plus en plus par l'audace de leurs vassaux , & cette seconde race, après avoir commencé avec tant de splendeur, finit à peu-près comme la première.

Depuis Hugues Capet il faut commencer à distinguer l'érection des grands fiefs , tels que les Duchés de Normandie & de Guyenne, les Comtés de Flandre , de Toulouse , de Champagne , & les guerres causées par la rébellion des Princes qui les tenoient en mouvance de la Couronne ; les Croisades ou guerres de

religion, celles que nous avons eues avec les Anglois, les regnes malheureux de Philippe de Valois, de Jean, de Charles VI. les batailles de Creci, de Poitiers & d'Azincourt. La France qui avoit respiré pendant le regne du sage Charles V. se vit replongée sous celui de son fils dans les plus affreuses calamités par les factions des Maisons d'Orléans & de Bourgogne. Les Anglois qui l'occupoient presque toute entiere, en sont chassés par Charles VII. la politique de son fils abaisse les Grands, dissipe leurs ligues, & suscite tant d'ennemis à la maison de Bourgogne, qu'il en éteint la ligne masculine : l'héritiere des grandes possessions de cette maison, les fait passer à la maison d'Autriche, avant cela peu redoutable, devenue depuis la rivale de la maison de France. Sous Charles VIII. & Louis XII. Genes, Milan, Naples, toute l'Italie nous est soumise.

le Duché de Bretagne est uni à la Couronne, comme celui de Bourgogne l'avoit été peu auparavant. François Premier monte sur le trône, & commence son regne par des victoires en Italie. La fuite n'en est pas également fortunée. La journée de Pavie & celle de S. Quentin sous Henri II. sembloient devoir écraser la France. Sa politique & ses armes firent néanmoins échouer les projets de Charles V. pour la monarchie universelle. Vers ce tems-là parurent les nouveaux Réformés; réprimés d'abord en France, ils s'établirent dans le Nord: une grande partie de l'Allemagne, le Dannemarck & la Suède devenu un nouveau royaume par la séparation du Dannemarck, l'Angleterre déjà séparée de l'Eglise Romaine par le schisme d'Henri VIII. embrassent la nouvelle doctrine. En France elle sert de prétexte à l'ambition des Grands, & plonge le

royaume dans le malheur des guerres civiles fomentées par les secours des Princes d'Allemagne, & par les intrigues de la Cour d'Espagne. La révolte des Pays-Bas contre celle-ci est en revanche appuyée par la France & par l'Angleterre, & donne naissance à une nouvelle République. Le sceptre teint de sang sous Charles IX. tombe des foibles mains d'Henri III. & passe en celles d'Henri IV. qui par ses victoires & par sa clémence dissipe la Ligue masquée sous le voile de la religion, & réprime les entreprises de l'Espagne, quoiqu'accrûe par la conquête du Portugal. Sa mort funeste & prématurée laisse le royaume agité sous une minorité par les cabales des Grands & les mouvemens des Protestans; mais tandis que la politique du Cardinal de Richelieu & les armes de Louis XIII. abaissent en France les uns & les autres, elles soutiennent en Alle-

magne les Réformés appuyés par Gustave , & font trembler l'Aigle d'Autriche, triomphent des Espagnols & des Anglois , & frayent le chemin aux merveilles du siècle de Louis le Grand.

Son regne commença par des victoires , & néanmoins sa minorité eut des tems orageux ; vers le même tems que l'Angleterre par une révolution inouïe abolissoit chez elle la royauté pour y substituer la tyrannie. Les Traités de Munster & des Pyrenées assurerent nos conquêtes , & les droits de la Reine fondèrent celles des Pays-Bas & de la Franche-Comté. La Hollande humiliée en 1672. intéressa en vain dans sa querelle l'Empire & l'Espagne. La paix de Nimégue ne nous fut pas moins avantageuse que les précédentes. Dans l'intervalle qui suivit jusqu'à la guerre de 1688. & à la dernière révolution d'Angleterre sous Jacques II. le Roi régloit l'inté-

rieur du royaume par l'extinction du Calvinisme , en protégeant le commerce, les arts, les sciences, &c. On connoît les grands événemens de cette guerre terminée glorieusement par la paix de Rífwik. Au commencement de ce siècle l'Europe de nouveau conjurée contre nous en suscita une nouvelle, où les prospérités & les adversités n'altérèrent jamais cette égalité d'ame qui fit le caractère de Louis le Grand : vainqueur des obstacles & de ses ennemis, il assûra à son petit-fils la possession de la Monarchie Espagnole, & termina par ce grand événement le regne le plus long & le plus glorieux qu'eût encore eû la France. Celui de son auguste Successeur prépare à nos descendans de nouveaux fujets d'admiration.

On voit par cette courte exposition de la suite de notre Histoire, combien, surtout depuis deux cens ans, elle est liée

avec celle de nos voisins, & par conséquent qu'il faut avoir au moins quelque teinture de ce qui s'est passé chez eux, pour mieux connoître l'état de notre Monarchie.

L'Histoire Ecclésiastique n'étant pas d'une égale nécessité pour toutes les conditions, les personnes qui ne se trouveroient point obligées par état d'en acquérir une connoissance profonde, pourroient se borner à l'Histoire du Nouveau Testament, aux Mœurs des Chrétiens, à l'Abrégé de M. Dupin, & aux Discours de M. Fleuri sur l'Histoire Ecclésiastique, se réservant à consulter sa grande histoire sur les faits que l'on voudra approfondir. Par-là on apprendroit d'un côté l'ordre & l'enchaînement des événemens, & de l'autre on auroit des notions exactes des principaux points du Dogme, de la Morale & de la Discipline. Les critiques & les discussions Théo-

Histoire Ecclésiastique.

logiques font du ressort des gens du métier, mais l'esprit de la Religion est de tous les états, & rien n'est plus important que d'être convaincu par les monumens de l'Histoire qu'il s'est toujours conservé sans variation dans l'Eglise Romaine, & que les sociétés qui s'en font séparées ne peuvent montrer les mêmes caracteres de vérité & d'autorité visible. Les cinq derniers chapitres de la seconde Partie de l'Histoire universelle par M. Bossuet en portent les preuves jusqu'à la démonstration, pour tout esprit qu'une fausse Philosophie, & plus encore, la corruption du cœur n'a point aveuglé.

Paralleles.

Enfin pour n'omettre rien de ce qui peut contribuer à rendre utile l'étude de l'Histoire, tant ancienne que moderne, lorsqu'on rencontre dans la premiere des morceaux interessans, & des événemens qui ont une grande conformité avec les faits plus récents, on pourroit s'exercer

à en faire la comparaison. Celle du siècle d'Auguste, par exemple, avec le siècle de Louis le Grand. L'Histoire de Charles XII. que nous a donné M. de Voltaire, avec celle d'Alexandre par Quinte-Curce, on apprendroit par ces paralleles à juger sainement & du mérite du Héros, & de celui des Historiens. Comme j'écris principalement en faveur des jeunes gens, ils ne feront peut-être pas fâchés que je leur en propose un essai : c'est le parallele de la conjuration de Catilina contre Rome, écrite par Saluste, avec la conjuration des Espagnols contre Venise en 1618. dont l'Abbé de S. Réal nous a donné l'histoire.

Les entreprises formées par un petit Exemple.
nombre de personnes pour renverser un
État établi sur de solides fondemens, affermi par une longue suite de prospérités, & pour changer la forme d'un gouvernement qui a subsisté pendant plu-

siècles, sont si rares, que lorsque deux d'entr'elles présentent des traits d'une conformité marquée, il est avantageux de les saisir & de les comparer ensemble, si l'on veut étudier l'Histoire avec fruit. La différence des tems, des lieux, du caractère des hommes qui les ont imaginées ou conduites, celle du génie & des mœurs des peuples chez qui elles sont arrivées, peuvent apporter de la variété dans les moyens, sans en répandre que très-peu sur l'objet principal. Ce sont toujours les mêmes passions qui animent & qui remuent les chefs de parti, la vengeance ou l'ambition : la dissimulation, l'audace, la cruauté ne marchent qu'avec subordination & au gré de ces deux motifs principaux.

Quoiqu'on ne puisse pas dire à tous égards qu'un conspirateur choisisse pour modèle un autre chef de parti qui l'a précédé, il arrive néanmoins que les

événemens se ressemblent, & que les circonstances ont concouru à faire du moderne une copie de l'ancien. C'est ce que nous allons tâcher de faire remarquer & de développer dans les deux entreprises tentées sur Rome & sur Venise, & dont toutes deux furent préservées presqu'au moment fixé pour l'exécution.

Deux Républiques florissantes vont nous offrir à peu près le même spectacle. L'une maîtresse de la plus grande partie du monde connu jusqu'alors, formidable à tous les peuples par la supériorité de ses armes. L'autre à la vérité déchue de sa première puissance, mais devenue le boulevard de la Chréienté, & balançant encore sur mer la puissance Ottomane. La première jouissant de sa liberté depuis quatre siècles, & parvenue par degrés au plus haut point de puissance; l'autre fondée depuis douze cens ans, & maîtresse de la navigation dans la Mé-

diterranée. Rome l'arbitre & l'ennemie des Rois, cherchant à s'agrandir sur leurs ruines ; Venise l'amie & l'alliée des Souverains, préférant les avantages solides de la paix à l'éclat incertain des conquêtes. Celle-là gouvernée par des Grands ambitieux & par un peuple inconstant, celle-ci régie par les Nobles seuls, à l'exclusion de la multitude. Toutes deux fameuses par leurs politiques & par la faiblesse de leur Sénat, toutes deux jalouses d'une liberté à laquelle attenterent souvent ou leurs voisins, ou leurs propres enfans. Une faction puissante de citoyens scélérats met Rome à deux doigts de sa perte, & Venise se voit réduite à la même extrémité par les intrigues de quelques étrangers. C'est dans le sein de l'une & de l'autre République, dans les murs même de leur capitale, que l'on trame le dessein de les détruire, & qu'on forge les fers sous lesquels on veut les asservir.

Les premiers moteurs de chaque entreprise, Catilina & le Marquis de Bedmar, ont les talens propres à causer une grande révolution. Le premier, sous prétexte de secourir les malheureux, s'attache les mécontents & tous ceux qui croient n'avoir rien à risquer dans un changement d'état, parce qu'ils n'ont rien à perdre, il n'omet aucun moyen pour corrompre la jeunesse Romaine & pour susciter des ennemis à sa patrie, tant au-dedans qu'au dehors. Le second songe moins à soulever les naturels du pays, qu'à endormir leur sécurité & à gagner tant la flotte que l'armée de terre composée d'étrangers, dont ses intrigues l'ont tellement rendu maître qu'il se propose d'en disposer à son gré, sans qu'elles pénètrent son dessein, ni même qu'elles le soupçonnent. L'un animé par le désir de se venger & de dominer, marche vers la tyrannie tête levée, & tâche d'épou-

vanter par ses fureurs tout ce qu'il n'a pas séduit par ses careffes. L'autre à l'abri d'une profonde diffimulation conduit ses complots, fans qu'on s'en défie, fçachant même y fusciter des obstacles apparens, mais dont le jeu entre dans son plan. Le Romain oubliant ce qu'il doit à fa patrie, a recours à la force ouverte pour foutenir ses premières démarches, & tente de réparer, par la voie des armes, le tort que les caprices de la fortune ou la vigilance des premiers Magistrats ont apporté à ses desseins. L'Espagnol abuse d'un caractere sacré en violant le droit des gens, & met son projet en état de réussir par les seuls ressorts de la politique; il ébranle tout fans paroître se donner aucun mouvement. Catilina est entreprenant, téméraire, terrible jusques dans ses malheurs. Bedmard est prévoyant, fécond en ressources, audacieux quand il ne peut plus faire usage que

que de la fierté. La hardiesse & l'éloquence leur sont communes, un bon usage de leurs talens les eût rendus l'objet de l'admiration de la postérité, & l'abus qu'ils en ont fait les en fait au contraire regarder l'un avec horreur, & l'autre avec une surprise mêlée de mépris: mais l'Ambassadeur d'Espagne l'emporte sur le Patricien de Rome par la profondeur & la finesse des vûes, par le secret, par l'étendue du génie, par le choix & le discernement des sujets propres à l'exécution.

Et quel homme en effet le Marquis de Bedmar pouvoit-il mieux s'associer que le Duc d'Osborne? Que d'artifices dans toutes les démarches de ce dernier, il tend à son but par les voies qui sembloient devoir l'en écarter. Toute sa conduite n'est qu'une énigme pour surprendre les Vénitiens, & lorsqu'il éclate c'est pour les tromper sur ses véritables

desseins. Ses vûes paroissent quelquefois opposées à celles du Marquis, jusques-là que celui-ci n'en démêle pas toute la subtilité. L'événement néanmoins les justifie, & fait voir qu'il sert très-utilement son parti dans le tems qu'il semble lui nuire. Quel jeu, quelle intrigue pour faire donner la confiance des Vénitiens à un espion fidèle, à un homme d'exécution tel que le Capitaine Jacques Pierre. Ce corsaire & Renault peuvent être regardés comme de ces aventuriers du premier ordre, capables des entreprises les plus incroyables. Il faut plusieurs siècles pour former quatre hommes aussi prudents pour le conseil, aussi hardis pour l'exécution, & le dix-septieme les réunissoit alors. Si Lentulus, Cethegus & les autres associés de Catilina l'eussent aussi bien secondé que Renault & le Capitaine servirent le Marquis de Bedmar, je doute que la prudence de Cicéron &

la fermeté de Caton eussent préservé Rome de ses fureurs. La politique du Sénat Romain n'eût peut-être jamais entrevû des complots aussi bien filés que ceux qui échappèrent à la pénétration du Conseil de Venise.

Il n'y a pas jusqu'aux femmes qui jouent un grand rôle dans l'une & l'autre conspiration. La fameuse Sempronia & la Courtisane Grecque ont une conformité de dérèglement qui feroit soupçonner une ressemblance égale dans le caractère, si l'Abbé de S. Réal nous eût représenté la Grecque avec autant de détails que Salluste en a mis dans le portrait de Sempronia. Celle-ci par sa naissance, son crédit & ses intrigues pouvoit attirer d'illustres partisans à Catilina, celle-là par l'infamie de ses mœurs paroît plus propre à gagner à Bedmar des hommes déterminés de toute condition. L'une & l'autre servent la conjuration de tout leur

pouvoir, & toutes deux échappent au supplice dû à leur crime; la Grecque par sa fuite, la Romaine par l'éclat de son rang. Néanmoins Sempronia est encore supérieure à la Courtifane, & dans l'art de séduire, & dans l'habitude aux grands crimes, habitude que Salluste ne craint point de comparer à celle des plus infignes scélérats.

La différence la plus marquée qui se rencontre entre la conjuration de Catilina & celle du Marquis de Bedmar, c'est que dans la première l'audace éclate davantage, & que la politique a plus de part dans la seconde. L'histoire de Salluste est plus remplie d'événemens & d'actions décisives, celle de l'Abbé de S. Réal contient un détail plus circonstancié des projets formés & des mesures concertées pour les amener à leur fin. L'un nous expose le jeu d'une machine composée; l'autre nous en étale les ressorts;

d'un côté ce sont différens effets qui partent tous d'un même principe, de l'autre ce sont diverses causes qui concourent toutes à produire le même effet.

Les deux entreprises manquent également par une trahison. Rome est sauvée par l'indiscrétion d'un débauché, Venise par les remords qu'excite dans l'ame d'un des conjurés le forfait qui étoit prêt d'éclorre. Un jour de plus, & Venise étoit dans les fers, au lieu qu'à Rome les conjurés furent trahis à plusieurs reprises & par différentes personnes. Ici les Magistrats eurent le tems de prévenir le mal, là il étoit pressant, il fallut l'extirper dès le moment de la découverte. A la vérité la circonstance étoit plus critique & plus délicate à Rome. Il ne s'y agissoit de rien moins que d'arrêter prisonniers un assez grand nombre d'hommes considérables par leur naissance & par leur crédit, soutenus par un parti

nombreux, dans une ville remplie de leurs cliens, & de faire autoriser cette action de vigueur par les suffrages du Sénat, où ils avoient des parens & des amis. Au contraire le Sénat de Venise pouvoit s'affûrer plus aisément de la personne des conjurés, gens obscurs & sans nom pour la plûpart, sans espoir de trouver de l'appui ni dans l'Ambassadeur d'Espagne qui craignoit pour sa propre personne, ni dans la populace accoutumée à suivre les impressions que lui donnent ceux qui sont à la tête des affaires, & toujours disposée, dès qu'un complot est éventé, à punir comme des traîtres ceux dont elle auroit peut-être favorisé les projets, s'ils eussent prévalu.

Il fut encore moins difficile à Venise qu'à Rome de punir les factieux. La déposition de Jaffier, l'un des conjurés, suffit pour faire périr les autres dans les tourmens, personne ne se déclara en leur

faveur ni n'embrassa leur défense; ce qui échappa aux supplices ne fut jamais capable de tirer la moindre vengeance de la République. Il n'en fut pas de même des complices de Catilina; malgré des indices certains, & des dépositions précises de témoins non suspects, malgré le propre aveu des accusés, on balança long-tems si l'on s'en délivreroit par des voies violentes, ou si on les condamneroit simplement à une prison perpétuelle; & déjà César par son éloquence faisoit incliner les Sénateurs pour le parti de la clémence qui leur seroit devenue bien funeste, si Caton ne leur eût ouvert les yeux sur le danger qu'ils se préparoient par une pitié si déplacée. Leur mort résolue & exécutée fut un acheminement à la tranquillité publique, mais elle ne pouvoit être entièrement rétablie, ni la frayeur dissipée, tant que Catilina subsisteroit: aussi Rome ne se crut-elle absolument li-

bre que lorsque la mort de ce Rebelle l'eût mis hors d'état de nuire à sa Patrie, & de s'en venger. Le Marquis de Bedmar eut peut-être éprouvé le même traitement que ses coopérateurs, si le Sénat de Venise n'avoit pas respecté un caractère dont ce Ministre avoit fait un abus si manifeste : mais cette illustre & sage Compagnie aima mieux laisser soupçonner au public le véritable auteur de la conspiration, que de le punir, au risque de s'attirer sur les bras d'aussi puissans ennemis que les Espagnols. Rome soutint par les armes la conduite vigoureuse qu'elle avoit commencé à tenir contre ceux de ses citoyens qui avoient attenté à sa liberté : Venise au contraire après avoir employé la force, acheva par la dissimulation à se délivrer d'un parti d'étrangers qui ne se propoisoient rien moins que de renverser son gouvernement. Catilina eut, même dans sa patrie, des imi-

tateurs qui réussirent mieux que lui , & jusqu'à présent personne dans un État étranger n'a tenté la même action que le Marquis de Bedmar.

Voilà les principaux caractères de ces deux grands événemens , & les traits de conformité qui ont sans doute déterminé l'Abbé de S. Réal à écrire l'histoire du second , pour approcher de Salluste qui a décrit l'autre. Il ne m'appartient pas de décider qui de ces deux Auteurs l'emporte. L'Écrivain François offre une narration aisée & coulante , un style vif & majestueux , des portraits dessinés avec beaucoup d'art , une grande justesse dans ses réflexions , & autant d'éloquence dans le discours qu'il fait tenir à Renault que dans les harangues de Salluste. Il a été heureux dans le choix de son sujet , & sa manière de le traiter fait voir que la nature ne s'est pas tellement épuisée en faveur des Anciens , qu'elle n'ait laissé aux

Modernes assez de talens , sinon pour surpasser , du moins pour suivre de près les plus grands Maîtres.

Que si par hazard on demandoit à quel propos j'ai inféré ici ce morceau , je répondrai que je ne l'y crois pas plus déplacé , que ne le font dans le Traité des études de M. Rollin des lambeaux fort étendus & fort connus, tirés de l'Histoire sainte & profane , qui remplissent un volume, toujours en faveur des jeunes gens. J'ai les mêmes intentions , & de plus le mérite , (si c'en est un) de donner au public une chose nouvelle , c'est à lui à décider de ce qu'elle peut valoir. Mais il est tems de revenir à l'Histoire , & de dire un mot de ses dépendances.

Dépendances
de l'Histoire.

Par les dépendances de l'Histoire j'entends les Médailles qui en font un des principaux monumens, & les Antiquités. Je ne demande pas qu'on soit Antiquaire décidé , qu'on fasse son unique occupa-

tion de déchiffrer des inscriptions , mais aussi je ne crois pas qu'il soit permis d'ignorer entièrement ce qui concerne ces deux objets , ne fût-ce que pour pouvoir prendre part aux conversations des Sçavans en ces deux genres , & lire leurs écrits avec quelque satisfaction.

Le petit Ouvrage de Charles Patin Médailles.
intitulé l'Histoire des Médailles, & celui du P. Joubert réimprimé depuis quelques années, & rendu plus complet, sous le titre de Science des Médailles, suffiroient pour le premier objet , en donnant assez de lumieres pour ne pas mépriser les antiques , ce qui est le propre des ignorans , mais en même tems trop peu pour les idolâtrer, vice qu'on reproche à quelques Sçavans.

Quant au second, son immense étendue Antiquités. ne permettant pas de l'embrasser dans toutes ses parties , on pourroit choisir ce qui est d'un intérêt plus général, ou

ce qui a un rapport plus marqué aux emplois auxquels on se sent appelé. Un jeune Seigneur que l'on destineroit à la profession des armes, s'attacheroit à ce qui regarde la discipline militaire des Anciens, leur tactique, leurs stratagèmes, leur armure, la structure & la force de leurs machines de guerre, de leur marine, &c. Outre *Ælien*, *Frontin* & *Végece* qui en ont écrit parmi les Anciens, nous avons le *Traité de la Milice Françoisé* du *P. Daniel*, & l'excellent commentaire du *Chevalier Folard* sur *Polybe*, où grand nombre d'actions militaires du regne de *Louis XIV.* sont mises en parallele avec celles des Anciens. Le *Traité de l'attaque & de la défense des Places* renferme mille détails curieux. Celui que l'on songeroit à placer dans les grandes dignités de la Magistrature, liroit ce que divers Écrivains nous apprennent du *Sanhedrin* des *Egyptiens*,

& de la sagesse de leurs loix, de celles de Minos & de Lycurgue, de l'Aréopage, de l'assemblée des Amphyctions, des loix de Dracon & de Solon, du Sénat de Rome & des loix de cette République, principalement de la loi des douze tables. Celui qui embrasseroit l'état Ecclésiastique s'instrueroit de la discipline de l'Eglise, de son origine, de ses variations, des usages remarquables attachés à certains tems, à certains lieux. Outre les PP. Thomassin & le Brun, & M. Fleuri, nous avons sur ces matieres tant d'Ecrivains célèbres, qu'il n'est pas besoin de les indiquer. Par-là chacun feroit des études propres & nécessaires à son état, sans y mêler des connoissances étrangères, qui ne font quelquefois d'un Sçavant qu'un homme rempli de mille choses qu'il devroit ignorer. La véritable & sage érudition est celle qui nous rend utiles à notre patrie, en nous éclairant sur les de-

voirs de l'état où la Providence nous a placés.

Philosophie. La Philosophie dont il nous reste à traiter est la partie des Lettres, sur laquelle il est le plus difficile de tracer un plan fixe, parce que de tous les systêmes qui ont paru jusqu'ici, il n'y en a pas un seul, à dire la vérité, qui se soutienne dans toutes ses parties, d'où il s'ensuit, du moins à beaucoup d'égards, que la Philosophie est plutôt l'histoire des opinions humaines qu'une science véritable. Car c'est en cette matiere plus qu'en aucune autre que chacun croit qu'il lui est permis d'abonder en son sens, de ne déférer à nulle autorité, en un mot de n'admettre rien qui ne soit marqué au sceau de l'évidence : que l'on examine en effet depuis Thales le pere de la Philosophie chez les Grecs, jusqu'à Descartes qui l'a ressuscitée parmi nous, que verra-t-on ? des systêmes successivement établis & dé-

truits par de nouveaux sentimens , qui à leur tour ont fait place à d'autres. Le plus grand avantage qui en ait résulté sans doute , n'a pas tant été de découvrir la vérité , que de la chercher & de nous mettre en état de la trouver. L'esprit philosophique a fait de grands progrès depuis un siècle , grace à la méthode de Descartes ; cependant depuis cette époque combien d'incertitudes n'a-t-on pas tâché de répandre , & sur ce qui est du ressort de la raison , & sur les choses qu'on a voulu soumettre à ses efforts , quoiqu'elles les surpassent visiblement ; en quoi l'on a fait un abus manifeste des principes de ce Philosophe , qui étoit venu nous apprendre à douter utilement , mais non pas de tout ni toujours , comme semblent l'insinuer des esprits dangereux. Le vrai Sage discerne les limites qui séparent la raison & la foi ; il respecte les objets qui sont du ressort de celle-ci ,

& pousse aussi loin qu'il peut ses recherches sur ce que l'esprit humain peut comprendre. L'existence & les opérations de son esprit, celle d'un Être suprême, les principes des mœurs, les merveilles de la nature, voilà en général sur quoi roulent les spéculations & les expériences des Philosophes. Or que sur tous ces points il y ait un système de raison également suivi & soutenu dans toutes ses parties, c'est ce qui est encore à décider. Au contraire il en est peu où les opinions ne soient partagées. On court après l'évidence comme après la Pierre Philosophale, on la décrit en termes magnifiques sans la connaître, c'est le caméléon de la Fable. Plusieurs personnes se vantent de l'avoir vûe, sans pouvoir rendre un témoignage uniforme de sa couleur. Socrate par sa manière simple & naturelle décrédita l'art des Sophistes; Descartes diminua la vénération qu'on portoit

à Aristote, Neuton a presque entièrement supplanté Descartes, & qui sçait si notre siècle se terminera sans enfanter quelque génie qui prouve que Neuton n'est rien moins qu'un grand Physicien. Il semble que la Philosophie soit un pays de conquête dont la possession n'est jamais bien assurée, & où il y a toujours quelque révolution à craindre.

Au reste ce que je viens de dire de son incertitude n'infirmé en rien son utilité. Qu'elle soit propre à donner de la justesse à la raison, à former le cœur par de grands principes, à embellir l'esprit par des connoissances curieuses & variées, ce sont des choses démontrées. J'ai encore moins en vûe d'établir par-là un scepticisme absolu, je voudrois seulement insinuer aux jeunes gens de ne pas s'ahurrer à telle ou telle opinion philosophique, de maniere qu'il ne leur fût plus possible de s'en dépendre, & les mettre dans cette

disposition si sage qu'exigeoit un Ancien, de combattre le sentiment des autres sans aigreur, & de ne point rougir d'abandonner le sien propre, dès qu'on nous en montre un plus vrai, & *refellere sine pertinaciâ*, & *sine iracundiâ refelli parati*. Cet usage de la Philosophie pourroit la faire plus respecter qu'elle ne l'est communément, car le monde rit, & il a raison, des disputes de gens qui prêchent la modération & qui s'entredéchirent pour des miseres.

Ce n'est pas toujours en feuilletant les écrits des Philosophes anciens & modernes qu'on le devient soi-même, mais en exerçant sur divers objets les facultés de son esprit, en réfléchissant sur soi-même & sur ses propres idées, en rappelant à l'examen les sentimens différens. Tel a peut-être une connoissance exacte de toutes les sectes philosophiques, de leurs systêmes, de leurs principes, qui juge

fauffement quand il s'agit de raisonner. Montagne entre autres, dont les Essais si admirés ne sont après tout qu'une compilation de Sénèque, de Lucrece & de tant d'autres, porte sur mille fujets des jugemens qu'un homme sensé n'oseroit adopter, & qu'il a lui-même bien nommés *ses fantaisies*,

Quiconque voudra s'adonner à la vraie Philosophie, doit donc se regarder comme *le premier* objet de cette science, descendre dans son propre fonds, analyser ses pensées, rectifier ses préjugés, fonder & régler les affections de son cœur. Tenir ce langage à bien des jeunes gens, c'est peut-être les effrayer, ils s'imaginent qu'on leur propose l'impossible, ou qu'on veut les sacrifier à l'ennui; au contraire on desire de leur apprendre le grand art de l'éviter, celui d'être toujours bonne compagnie pour soi-même, de se précautionner contre ces travers d'esprit

qui ne conduisent que trop souvent à la dépravation des mœurs. Or rien n'est plus simple ni plus aisé, il ne faut pour cela que penser & réfléchir, & l'être raisonnable ne doit-il pas en contracter l'habitude & s'en faire un plaisir ? Mais on ne sçauroit commencer de trop bonne heure, car il en est des préjugés & des passions comme des maux du corps : une fausse délicatesse, une folle espérance qu'il fera toujours tems de les déraciner, les rend incurables.

Ovid.

*Principiis obsta: sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.*

Avant que de s'attacher à chaque partie de la Philosophie, comme j'en vais tracer l'idée, je pense qu'il seroit indispensable de commencer par une histoire abrégée de cette science, pour y prendre une idée du Portique & du Lycée, de l'Académie, en un mot des différentes sectes

qui ont partagé la Philosophie chez les Grecs, & du Pyrrhonisme même qui semble tous les jours acquérir de nouveaux sectateurs. Mais par rapport au dernier il seroit bon d'observer l'extrême différence qui se rencontre entre les anciens Pyrrhoniens & ceux d'aujourd'hui, les premiers admettant un doute universel, ou plutôt se faisant une espèce de jeu de réduire tout en problème; les seconds par un aveuglement qu'il est difficile de concevoir, tirant de la foiblesse de l'esprit humain qui n'est que trop réelle, des raisons de nier tout, & par là-même donnant à l'esprit humain une force que d'ailleurs ils affectent de lui refuser. Méthode qui, à proprement parler, n'est pas tant une suspension de jugement, qu'une audace à obscurcir les vérités naturelles pour attaquer ensuite celles qui servent de fondement à la Religion; car on n'ignore plus le véritable but de tous ces

nouveaux systêmes. On trouvera l'histoire dont je parle dans le Discours de Regis, dans les réflexions du P. Rapin sur la Philosophie en général, & dans la comparaison de Platon & d'Arifstote, & comme le même Auteur en a donné sur toutes les parties de cette science, à mesure qu'on s'y appliqueroit, on feroit précéder ou suivre ses réflexions; à moins qu'on n'aimât mieux s'en tenir à ce qu'a dit M. Rollin dans le douzieme Tome de son Histoire ancienne, où il a rassemblé ce que Diogene, Laerce & d'autres ont écrit de plus curieux sur les anciens Philosophes. Ce qui concerne leurs opinions n'y est pas aussi développé que ce qui regarde leurs personnes. Aussi dirai-je par la suite un mot des véritables sources d'où il faut tirer des notions exactes de leurs divers systêmes, pour discerner ce que les Modernes ont de commun avec eux, & ce qu'ils ont ado-

pté ou rejeté de leurs sentimens.

De l'histoire de la Philosophie en gé- Logique:
 néral on en viendra à l'étude de la Lo-
 gique ou Dialectique, dont l'usage ne
 s'étend pas seulement aux autres parties
 de la Philosophie, mais encore à toutes
 les autres sciences qu'on peut acquérir
 par la voie du raisonnement, dont celle-
 ci se propose d'enseigner les règles par
 des observations sur les facultés de pen-
 ser, de juger, & de tirer des conséquen-
 ces, plusieurs jugemens. Facultés que
 la nature a mises dans tous les hommes,
 mais qui dans tous ne sont pas également
 développées. La Logique du Port Royal
 jouit parmi nous, & avec raison, d'une
 estime constante, cependant tout n'est
 pas également essentiel dans cet ouvra-
 ge, quoiqu'il ne renferme rien que d'u-
 tile. On se dispensera donc de lire le
 dernier chapitre de la seconde Partie, &
 toute la troisième, excepté le chapitre

dixieme qui donne des régles auffi fimples que lumineufes pour juger de la bonté ou du défaut de tout raifonnement. La quatrième mérite auffi d'être méditée. En faifant dans fes lectures une application des régles excellentes qu'elle renferme, on parviendroit en peu de tems à acquérir, non cette inutile théorie qu'on appelle communément Logique, mais cette Logique fi peu commune, & qui eft proprement la juffeffe d'efprit. Au défaut de cet ouvrage on pourroit s'en tenir à la Logique de le Clerc qui dans moins de cent pages contient & ce qu'on trouve dans toutes les autres, & des observations neuves applicables aux divers degrés de certitude que méritent les matieres fur lefquelles on peut raifonner. Un mois, fouvent une femaine fuffiroient à cette étude, au lieu d'en employer fix à débrouiller des cahiers écrits durement, & remplis de queftions inutiles.

Il en est ici comme de toutes les autres parties des sciences & des arts. La connoissance des règles & l'acquisition des principes n'est que l'affaire de peu de jours , mais leur application est celle de toute la vie : non seulement il n'est point de lectures en quelque genre qu'on les suppose , où l'on n'en puisse faire un usage réfléchi , mais même il n'est point de conversation qui ne fournisse matière à s'en servir d'une manière tacite & rapide , pour y démêler le vrai d'avec le faux. Car d'où vient que dans le commerce de la vie tant de personnes sont dupes des paradoxes & des sophismes hazardés par des esprits audacieux ? Souvent de ce qu'on a laissé passer un principe captieux , une proposition équivoque , & qu'on se trouve entraîné de conséquence en conséquence plus loin qu'on n'auroit voulu. Or il est bien plus difficile de regagner un terrain qu'on a

perdu , que d'empêcher l'ennemi d'y pénétrer.

Il feroit donc important de faire de bonne heure une application juste & sensée des règles. Ce que l'Antiquité nous a conservé de la méthode de Socrate est très-propre à en donner une idée. Des sophistes de son tems embrouilloient la vérité sous le beau prétexte de l'éclaircir , comment parvint-il à les confondre ? en réduisant tous leurs discours à une simplicité merveilleuse qui en démontroit le vuide , ou en les amenant insensiblement de proposition en proposition à des absurdités , qui faisoient sentir au doigt toute l'absurdité de leurs raisonnemens. Si dans un cercle certaines bienséances ne permettent pas aux jeunes gens d'interroger ceux qui parlent , rien ne leur interdit le droit d'en rappeler les propos au tribunal secret de la raison.

C'est par le même moyen que dans un écrit, ou un discours public, on apprendra à dépouiller la vérité des ornemens que lui prête l'imagination, & à juger si cette parure ne l'a point altérée; & qu'on lira les critiques des ouvrages d'esprit sans s'arrêter aux personalities qui ne décident jamais rien sur le fond des questions. Enfin, & c'est une voie plus praticable dans la capitale que par-tout ailleurs, il n'est gueres de grand procès d'affaire importante, qui n'occasionne pour & contre des Mémoires. Il seroit important d'y remarquer quel usage les Avocats font de la Dialectique, comment ils attaquent ou repoussent leur partie adverse, le point précis d'une preuve, d'une objection, d'une réponse, les raisons de disparité qui se rencontrent entre deux espèces presque toutes semblables. On verroit par-là comment il est vrai de dire des plus éloquens Orateurs

ce que Cicéron affûroit de lui-même, qu'ils ne font pas tout-à-fait fortis tels des écoles des Rhéteurs, & qu'ils font en grande partie redevables à la Philosophie de les avoir formés. Ainsi l'oraison pour Milon, malgré les agrémens du style, ne séduisit-elle point autrefois les Magistrats de Rome, parce qu'elle n'est réellement qu'un tissu de sophismes, comme je me souviens de l'avoir entendu démontrer par un habile Professeur d'Éloquence dans l'Université de Paris, qui prétendoit qu'en bonne règle l'étude de la Logique doit précéder celle de la Rhétorique, qui faute de cet ordre n'est pour la plûpart des jeunes gens qu'une étude de mots & de phrases, qu'ils rassemblent & copient au hazard & par imitation, sans analogie à la justesse des idées & à la solidité du raisonnement.

On finiroit par la méthode de Descartes, & l'on s'attacheroit sur-tout à ces

quatre règles si simples, & qui cependant ont répandu parmi nous cet esprit philosophique dont j'ai parlé. I°. En matière philosophique, c'est-à-dire, en fait de connoissances naturelles, de ne rien admettre comme vrai, sans en connoître avec évidence la vérité. Car pour les objets qui sont au-dessus de la raison, tels que les mystères de la Religion, on ne doit pas s'attendre à une certitude intrinsèque qui se tire de la nature même des choses, mais à une certitude *extérieure*, à un motif d'autorité qui nous porte à les croire sans examen, & ce motif c'est la vérité de la révélation fondée sur la véracité de Dieu. II°. De partager les difficultés en autant d'articles qu'il est nécessaire pour les résoudre avec moins de peine. III°. De commencer en étudiant une matière, par les choses les plus simples & les plus faciles; pour s'élever ensuite par degrés à des choses

plus composées & plus difficiles. IV°. Enfin de faire des dénombrements si exacts & des revûes si entières, qu'on se puisse affûrer de ne rien omettre. Mais il ne faut pas penser que l'intelligence & l'observation de ces règles se bornent à la Logique, il n'est point de science à laquelle elles ne puissent s'étendre; morceaux d'éloquence ou de critique, Mémoires de Négociations ou de Jurisprudence, rapports d'affaires contentieuses, états de finances ou de commerce, tout cela exige de l'ordre & de la précision. Et dans toutes les compagnies occupées, soit du soin de faire fleurir les sciences, soit du maintien des loix & des affaires de l'État; ce qu'on estime le plus c'est l'esprit de discussion, de justesse & de méthode qui abrège le travail.

Morale. La Morale apprend à vivre comme la Logique apprend à penser; mais comme par Logique je n'ai point entendu

ces questions futiles qui rendent un jeune homme caustique, loin de perfectionner sa raison, je n'entends pas ici non plus par Morale cette scholastique où l'on examine sérieusement si Epicure, par exemple, a fait consister le bonheur dans les plaisirs des sens, ou dans la satisfaction qui naît de la vertu, & une infinité de recherches semblables dont l'inutilité est frappante. L'examen qu'on en fait ne conduit tout au plus qu'à sçavoir quelle a été l'opinion de quelques Philosophes sur certaines matieres, & non quel sentiment on doit embrasser. Je parle d'une Morale qui tende à former le cœur, & à donner à l'État non des spéculateurs oisifs, mais des citoyens vertueux. Les Anciens avoient donné plus de soins à cette partie de la Philosophie, que n'y en consacrent nos maîtres, & l'exemple de Socrate en fait foi : tâchons donc de suppléer à ce qu'on néglige trop dans les écoles.

Après avoir lû ce que Regis a écrit sur la Morale, (car c'est la partie qu'il a traitée le moins foiblement) & les réflexions du P. Rapin qui en fait l'histoire, on viendroit aux Offices de Cicéron, qui font le chef-d'œuvre & de la raison humaine, & de la tendresse paternelle : livre admirable encore une fois, mais qui péche en ce point que rien n'y est rapporté à la dernière fin, & que l'homme au contraire est le centre où viennent aboutir toutes les vertus & toute sa probité ; & puisque c'est dans le Christianisme seul que l'intérêt d'une éternité qui surpasse tout autre intérêt, peut rendre inébranlables les principes qui soutiennent la probité & les autres vertus, je voudrois que l'on passât au Traité du P. Malbranche de la Nature & de la Grâce, où il ne regne qu'un seul principe aussi simple qu'il est fécond, & qui a du moins ce mérite que tout y est ramené

à l'amour de l'ordre & de la raison. Voilà ce que tout homme, & principalement ceux qui par leur naissance ou leur fortune sont destinés aux grands emplois, ne doivent jamais perdre de vûe, que la fociété dont ils sont membres est une grande famille, à laquelle ils sont comptables de tous leurs momens. Eh quels cuifans remords pour un Magistrat, par exemple, si par une ignorance qu'il pouvoit éviter, il laisse opprimer les malheureux & condamner l'innocent ? Quelle tache pour un Ministre & pour tout homme en place, si l'on commet sous son nom des injustices qu'un peu de vigilance & d'activité auroient empêchées ? Dès qu'on se fera bien pénétré l'esprit & le cœur de ces idées d'ordre & de raison, on en fera la base de sa conduite, & sa règle invariable dans l'accomplissement de ses devoirs, on y puisera ce désintéressement qui fait faire le bien, non

par l'espérance de la récompense, ou par la crainte du châtement de la part des hommes, (motifs bas & serviles), mais parce qu'il est un Etre qui jugera plus faiblement qu'eux du mérite, ou du démerite des actions ; & dès lors leurs louanges, leurs applaudissemens, les honneurs & les distinctions, quoique propres à exciter l'émulation, ne seront jamais regardés comme quelque chose de solide par un homme constamment décidé à faire le bien, malgré les contradictions, les obstacles & l'ingratitude de ses contemporains. De-là encore naissent ces sentimens d'humanité qui ne sont jamais plus estimables que quand ils éclatent dans les conditions les plus distinguées, malgré les préjugés du rang & de la naissance.

Mais parce que la Morale, je dis celle d'usage & de pratique, consiste principalement à nous connoître nous-mêmes,

& à connoître les autres, il conviendrait d'en terminer l'étude par la lecture de l'Art de se connoître, un des meilleurs ouvrages d'Abbadie, écrit avec beaucoup de netteté, de force, d'élévation, & qui roule sur un principe aussi simple que celui du P. Malbranche, puisqu'il montre dans l'immortalité de notre ame la source de tous nos devoirs. Pour étudier, du moins en général, les autres hommes, il faudroit lire avec réflexion les caractères de la Bruyere, on en tireroit des lumieres capables de suppléer jusqu'à un certain point au défaut d'expérience & à un long usage du monde.

Au reste il ne faut pas qu'un jeune homme s'imagine connoître encore bien les autres hommes, quand il ne les a étudiés que dans les livres, & par conséquent il doit être extrêmement réservé dans les jugemens qu'il porte sur les actions d'autrui. Ce n'est pas, sur-tout dans les

Grands, par certaines actions d'éclat qui surprennent l'admiration du vulgaire, qu'il doit décider de leur caractère, mais plutôt par certains traits ordinaires, & pour ainsi parler, domestiques, où l'homme se montre tel qu'il est. Aussi Plutarque, un des plus judicieux Écrivains de l'Antiquité, s'attache-t-il moins à faire connoître ses Héros par leurs exploits & leurs victoires, ou par d'autres actions éblouissantes à l'extérieur, & presque toujours vicieuses, soit dans leur principe, soit dans leur fin, que par la peinture de leurs vertus civiles & morales, & par un détail très-circonstancié de leur conduite familière dans l'intérieur de leurs maisons : car, comme Demosthène l'a remarqué en parlant de Philippe : « On

- » fait mieux le véritable caractère d'un
- » Roi dans sa vie privée, que dans les divers rôles qu'il joue sur le grand théâtre du monde : ici le Monarque se dé-

en guise, & souvent en impose aux specta-
 teurs, là son ame s'abandonne sans
 précaution à elle-même & se dévelop-
 pe toute entière. La Cour est le pays
 de l'admiration, mais elle est aussi celui
 de la censure & de la malignité. Mais
 quoique là, comme ailleurs, la plupart
 des hommes soient des prothées, avec
 un peu de réflexion on en démêle le ca-
 ractere à travers leurs déguifemens.

Je ne sçaurois terminer cette partie
 sans faire une réflexion qui, pour n'être
 pas neuve, ne perdra rien de sa solidité ;
 c'est qu'il est en quelque sorte honteux
 pour notre nation qu'on y néglige, au-
 tant qu'on le fait, l'étude la plus capable
 de nous donner les grands, les solides
 principes de la Morale, les principes qui
 s'étendent à tout, & qui sont de tous les
 tems & de tous les lieux. On sent assez
 que je veux parler du Droit naturel, du
 Droit des gens, & du Droit public dont

l'étude est si utile à la société, si fort en honneur chez nos voisins, & principalement dans le Nord. Tout le monde sçait les plaintes que faisoit à cet égard feu M. l'Abbé de S. Pierre, on connoît ses mémoires & la réponse plaisante qu'un Ministre y fit en deux mots. Cependant je tiens d'un homme de Lettres qu'un de nos plus habiles négociateurs lui ayant demandé si dans nos Colléges on donnoit à la jeune noblesse quelque teinture de ces connoissances, & en ayant appris que dans l'éducation publique à peine effleuroit-on cet important objet: « Cette négligence, répliqua-t-il, devrait exciter ceux qui n'ont point une naissance illustre à l'étudier, ils parviendroient par-là à servir le royaume aussi utilement que peuvent faire les guerriers ». Il eut dû, ce semble, ajouter, si les personnes qui y auroient consacré leur jeunesse trouvoient dans la suite de

l'encouragement, car on ne se livre pas volontiers à des occupations infructueuses. Revenons à notre sujet, & concluons que si l'on n'en veut pas acquérir une théorie parfaite, on ne sçauroit au moins se dispenser de lire les Traités de Puffendorf sur le droit naturel & sur le droit des Gens, & l'excellent ouvrage de Grotius, *De jure belli & pacis*, que M. Barbeyrac a traduit & orné de sçavantes remarques. C'est dans ces sources que l'on puiseroit des principes vrais sur des matieres dont on raisonne tous les jours dans le monde avec sùffisance & sans jugement.

La Métaphysique passe avec raison pour la partie de toute la Philosophie la moins facile, quoiqu'à bien des égards elle puisse être la plus évidente, puisqu'outre l'être en général, abstraction faite des propriétés de la matiere, elle considère tout ce qui concerne l'esprit

Métaphysique.

humain, & s'éleve même jusqu'à contempler la nature divine par les seules lumieres de la raison. Il ne s'agit plus là des sens, ni des objets des sens, mais des choses purement intellectuelles. Les Anciens n'avoient pas négligé cette partie. De tout tems les hommes ont été avides d'approfondir ce que c'étoit que cette moitié d'eux-mêmes qui pense, qui réfléchit, qui raisonne, & de développer ce que le sentiment intérieur lui dicte de la Divinité. Car l'ame en considérant ses propres facultés & leurs bornes, sent bien par ce qui lui manque, qu'il peut exister des substances dans le même genre plus parfaites. Ainsi les Platoniciens, & plusieurs autres anciens Philosophes, ont-ils eû à cet égard des sentimens fort raisonnables, tandis que les Sceptiques, les Épicuriens, &c. ont affecté de contester à l'ame sa spiritualité en la confondant avec la matiere, & même de nier

l'existence de la Divinité. Ces matieres abstraites , comme on voit , sont tout-à-fait au-dessus de la portée des enfans , cependant à peine ont-ils reçu les premiers principes de la Grammaire Latine , que dans certaines classes on leur fait expliquer les Livres Philosophiques de Cicéron , ses Questions académiques , ses Tusculanes , son Traité de la nature des Dieux ; ne seroit-il donc pas plus prudent de réserver la lecture de ces ouvrages au tems de la Philosophie ; & plus utile que les Professeurs consacraissent chaque jour à l'explication de quelques-uns de ces Traités une partie du tems qu'on perd à disputer sur des questions futiles ? Car souvent on sort des écoles sans avoir connu les Anciens que par des analyses séches , & par-là l'on prend quelquefois pour nouveaux leurs systêmes déguisés ou regratés par les Modernes.

Dans tout ce qu'ont donné ceux-ci sur la Métaphysique, nul Traité qui n'ait ses défauts, & qui ne péche par quelque endroit important. Le systême de Descartes, & de Malbranche son disciple, sur la vérité & la fausseté des idées, n'a plus de partisans aujourd'hui. L'étendue intelligible du dernier, & sa prétention de voir tout en Dieu, ne sont plus regardées que comme des fictions soutenues avec esprit. Regis assez médiocre par-tout l'est incomparablement plus ici que dans toutes ses autres parties. Locke est heureux dans quelques articles, mais tantôt diffus, tantôt obscur, & quelquefois extrêmement dangereux, ne fût-ce que dans ce qu'il a osé avancer que nous ne connoissons pas assez les propriétés de la matiere pour assurer qu'elle soit incapable de penser. Mais heureusement sans s'engager plus avant dans la dispute, il est aisé de lui

répondre qu'on connoît assez les propriétés de l'ame pour assurer qu'elle n'est point matiere , & que dans toute la matiere on ne conçoit rien qui approche des facultés & des opérations de la substance spirituelle. Et d'ailleurs cet Auteur ne traite pas de la Métaphysique entiere. A qui donc s'attacher ?

On pourroit s'en tenir, avec quelques précautions, à la Métaphysique générale & particuliere de le Clerc. Il joint du moins la briéveté à la netteté des idées. On y ajoutera, si l'on veut, les méditations de Descartes , & sur-tout les deux premiers livres de la Recherche de la vérité , qui traitent des sens & de l'imagination , quoique l'Auteur s'y soit fort attaché à décrier celle-ci ; mais, comme l'a dit ingénieusement M. de Fontenelle, « Il avoit lui-même une imagination fort noble & fort vive , qui travailloit pour un ingrat malgré lui , & qui or-

noit la raison en se cachant d'elle. Quand on en fera à ce qui concerne l'existence de Dieu & sa nature, (autant qu'elles peuvent être connues par les lumieres naturelles) il sera bon d'en peser & d'en examiner les preuves, non par un esprit de critique, mais pour choisir celles qui sont véritablement les plus démonstratives, car il faut avouer que dans le grand nombre qu'en ont donné plusieurs Philosophes, toutes ne sont pas également excellentes, & qu'il s'en rencontre même de foibles. On nuit souvent plus qu'on ne pense à une bonne cause en la défendant mal, & l'audace de ceux qui l'attaquent s'augmente à proportion de la mauvaise trempe des armes qu'on employe pour les repousser.

Physique. Quoique la Physique des Anciens n'ait pas été à beaucoup près si parfaite que celle des Modernes, on ne laisse pas que d'y trouver des traces de nos principaux

ſyſtèmes ſur la formation de l'univers & ſur l'arrangement de ſes parties. Il eſt vrai que depuis que les Arabes eurent mis en honneur les ouvrages & l'autorité d'Ariſtote , on n'étudioit plus la nature dans la nature même , on la croyoit toute renfermée dans les livres de ce Philoſophe. On ſe contentoit d'imaginer & de ſuppoſer une cauſe ſouvent plus fauſſe que vraie , puis on y rapportoit tous les effets connus. Deſcartes vint , & ſa méthode parut auſſi lumineuſe, que celle des Péripatéticiens étoit obſcure. Cependant tout ce qu'il a dit des loix du mouvement n'eſt pas exact , quelques-unes de ſes regles ſur cet article ſont démontrées fauſſes , ſon hypothèſe des tourbillons , toute ingénieuſe qu'elle ſoit , n'eſt pas aujourd'hui plus à la mode que celle des atomes d'Epicure reſſuſcités par Gaſſendi. A la matiere ſubtile & au plein imaginés par Deſcartes , Neuton appuyé ſur la

Géométrie & par tant d'effets connus, a substitué le vuide & l'attraction. Cependant on peut affûrer, sans grande témérité, que tous ces différens systêmes ne sont que de purs Romans Philosophiques, puisque ces sçavantes Compagnies, notre Académie des Sciences & la Société Royale de Londres, ont déclaré qu'elles n'en adoptoient aucun, laissant seulement espérer qu'un jour, & lorsqu'on auroit un assez grand nombre d'expériences, elles pourroient se fixer à cet égard. Disposition sage & qui prouve que la découverte de la vérité n'est ni l'affaire d'un moment, ni le fruit du caprice & de la prévention.

Je crois donc qu'il suffiroit de lire dans ce même esprit le Traité de Rohault pour connoître le Cartésianisme, avec trois petits volumes qui renferment en abrégé ce qu'il y a de plus curieux & de plus intéressant dans les Mémoires

de l'Académie des Sciences sur la Physique particuliere. On joindroit à ces deux ouvrages, pour l'Histoire naturelle, le Spectacle de la Nature, j'entends les quatre premiers volumes; car ceux qu'on y a joints sous le titre d'Histoire du Ciel, contiennent une érudition qui ne plairoit pas à toutes fortes de Lecteurs, on pourroit seulement en prendre toute la partie du second Livre qui explique avec la dernière netteté les systêmes d'Aristote, de Gassendi, de Descartes & de Neuton sur la formation du monde, & ce qui est encore plus essentiel, les véritables raisons de ne s'attacher à aucun de ces systêmes.

Au reste, il est encore moins intéressant d'acquérir ces notions, que d'en avoir quelques-unes sur la structure de notre propre corps, puisque si ce qui se passe au-dehors de nous peut exciter notre admiration & notre reconnoissance

pour l'Auteur de la nature, l'organisa-
tion feule du corps humain doit nous
rappeller fans cesse à lui. Il en est néant-
moins à cet égard de la plûpart des hom-
mes comme de ces érudits dont la Bruye-
re se moquoit si agréablement ; ils sça-
vent jufqu'aux moindres détails l'histoire
des anciens Egyptiens , Medes , &c.
& ils ignorent profondément celle de
leur fiéclé & de leur nation. Le Traité
qu'a donné M. Noguez fur l'Anatomie
contient dans une petite étendue ce que
la plûpart des autres ont de meilleur , &
fuffiroit aux perfonnes qui ne font point
destinées à professer la Médecine.

J'en dis autant de l'Aftronomie , que
M. de Fontenelle a mise à la portée des
Dames & de tout le monde , par fes in-
génieux Entretiens sur la pluralité des
mondes. Le systême de Neuton sur les
couleurs a été traité dans le même goût
par M. Algarotti , & il seroit à souhaiter
qu'on

qu'on donnât une forme auffi agréable à quelques autres parties de la Physique; routes à la vérité n'en font pas fufceptibles, & tous les Philofophes ne font pas des Fontenelles.

Ajoutons ici que l'étude de la Physique entraîne quelquefois à des fciences vaines & fauffes, connues fous le nom de fciences fecretes, dont nous avons une critique fi fine & fi légère dans le Conte de Gabalis. Telles font principalement l'Aftrologie judiciaire & l'Alchymie. La premiere, fille infenfée d'une mere très-fage, je veux dire de l'Aftonomie, qui felon le mot de Kepler, mourroit quelquefois de faim fans elle, & dont on a été autrefois beaucoup plus entêté qu'aujourd'hui, quoiqu'il lui refte encore des partifans malgré les bévûes fignalées des illuftres du métier: la feconde, fille du befoin & de l'impofture, & qui a pour objet la chimérique tranfmutation des

métaux. Celle-ci renversant d'abord le jugement, puis ruinant la fortune, & celle-là faisant quelquefois du même homme un composé monstrueux de superstition & d'impiété. Au reste les ouvrages sur ces deux matières sont si ridiculement écrits & enveloppés de tant d'obscurités, que la lecture d'un seul suffira pour dégoûter de tous les autres.

Mathématiques. I

Il n'en est pas de même des Mathématiques & de la Géométrie, qu'on regarde comme les fondemens de la nouvelle Physique, & qui sont devenues les sciences à la mode. Leur certitude & leur utilité méritent bien que nous nous y arrêtions un peu, parce qu'elles sont relatives à tous les objets que nous avons déjà traités, & que, toutes choses d'ailleurs égales, un esprit géomètre saisira mieux qu'un autre le vrai goût de tous les beaux Arts.

Que l'on ne s'étonne point si mon

style se sent un peu de la matiere que je
vais traiter. Il n'est pas permis de s'écar-
ter ici de la précision, & la précision est
presque toujours compagne de la sèche-
resse. L'étude des Sciences en général,
mais celle des Mathématiques en parti-
culier, sera toujours longue & pénible
pour ceux qui étudieront sans méthode,
ou qui seront mal conduits dans leurs
études, & elle sera presque infructueuse
pour ceux qui s'y adonneront seulement
par occasion, par air, par ennui, par
caprice, & même pour ceux qui s'y li-
vreront par goût, s'ils n'ont aucun but
déterminé.

De l'étude
des Mathé-
matiques.

On évitera le premier de ces inconvé-
niens, en se pourvoyant des meilleurs
Auteurs, & en choisissant les meilleurs
Maîtres qui ne sont pas toujours les plus
chers, comme on se l'imagine dans le
monde. Et pour ne pas donner dans le
second, il seroit à propos de se deman-

der à soi-même, en ouvrant un livre, en appelant un Maître, en prenant la règle & le compas, « *Cui bono?* quel est mon dessein? que veux-je faire? » Je ne ferai jamais étonné qu'un voyageur qui se met en route sans sçavoir pourquoi, qui marche au hazard, qui ne sçait où il va, avance peu, se fatigue beaucoup, trouve sa route ennuyeuse, l'abandonne par dégoût, la reprenne par fantaisie, pour la quitter encore & s'arrêter enfin tout court. S'il avoit eû quelques vûes en partant, s'il eût connu le terme de son voyage, à chaque pas il se fût naturellement aperçû de ses progrès, & il eût senti son courage augmenter, à mesure qu'il eût approché de son but.

But que l'on doit se proposer dans l'étude des Mathématiques.

Un galant homme qui n'est destiné ni à être arpenteur, ni académicien, ni ingénieur, & qui n'ouvre un cours de Mathématiques que pour prendre une teinture de ces sciences, doit moins se pro-

poser d'acquérir des connoissances, que de cultiver son esprit. C'est donc principalement à la culture de l'esprit que je rapporterai tout ce que je dirai dans la suite de l'étude des Mathématiques. Je ne perdrai jamais de vûe cet objet. Je pourrois y ramener l'étude même de la Catoptrique, de l'Architecture civile & de toute autre partie des Mathématiques, mais je m'arrêterai à celles qui entrent communément dans le nombre des connoissances d'un homme instruit, je veux dire, l'Arithmétique, l'Algèbre & l'Analyse, la Géométrie, la Méchanique, l'Astronomie & l'Architecture militaire. Si je parle quelquefois des autres, j'y ferai entraîné par le rapport qu'elles ont avec les précédentes.

C'est à la perception, au jugement, au raisonnement, à la démonstration & à la méthode que se réduisent toutes les opérations de l'entendement humain. Con-

De l'étude
des Mathématiques en
général.

cevoir l'énoncé d'une vérité ; se convaincre de cette vérité par la démonstration ; se servir de la vérité énoncée & de sa démonstration pour découvrir & démontrer d'autres vérités ; voilà les principaux degrés de nos connoissances. Voyons maintenant comment l'étude des Mathématiques en général tend à perfectionner les opérations de notre esprit, & à élever les degrés de nos connoissances.

Elle perfectionne la première opération de l'esprit.

Les vices de la perception & du jugement naissent presque toujours de la disette de termes convenables & de l'obscurité de ceux qu'on employe. Qu'ont fait les Mathématiciens pour obvier à ces vices ? ils ont multiplié le nombre des termes, selon les besoins qu'ils en ont eû ; & ils ont apporté une scrupuleuse exactitude à définir ceux dont ils se servent. Ils ont observé de n'y attacher qu'une idée simple, ou qu'une certaine collection d'idées déterminée : l'usage

n'a jamais altéré leur langue : les découvertes qu'on a faites depuis Euclide jusqu'à Neuton l'ont enrichie de mots nouveaux , fans abolir ou rendre équivoques les anciens. Lorsqu'on disoit, il y a deux mille ans , que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits , on énonçoit la même vérité qu'aujourd'hui ; parce que les termes d'angle , de triangle , d'égalité , & d'angle droit, n'ont souffert aucune vicissitude , n'ont jamais représenté que les mêmes idées, ou les mêmes collections d'idées , & n'ont point été chargés de notions accidentelles.

Mais à vous entendre , ne sembleroit-il pas , me dira-t-on , que les Mathématiciens n'ayent jamais de disputes entre eux ; que les Algébristes & les Géomètres soient toujours d'accord , & qu'on ne se souviene plus des querelles de Varignon & de Rolle. De quoi s'agissoit-il ? De la nature , de l'usage , des propriétés

Origine des disputes entre les Mathématiciens.

1. Objection.

& de l'étendue d'un calcul. Les contestations durèrent, & l'Académie fut long-tems partagée. Combien la question des forces vives n'a-t-elle pas enfanté de volumes? & depuis plus de vingt ans qu'on l'agite, est-elle enfin déterminée? Dites-nous comment il faut estimer la force des corps en mouvement. Est-elle proportionnelle au produit de la masse par la vitesse, ou au produit de la masse par le quarré de la vitesse? Un corps double d'un autre & qui a trois fois autant de vitesse, a-t-il dix-huit fois ou seulement six fois autant de force?

Réponse.

J'avoue que les inscriptions usées de cent vieilles médailles & la restitution de cent passages de Lycophron, ont produit moins de disputes dans l'Académie des Belles-Lettres, que les seules questions de la Géométrie de l'Infini & des forces vives, n'en ont suscité entre les Mathématiciens & dans l'Académie des

Sciences. Mais il est aisé de faire voir qu'elles ne s'éleverent & ne subsisterent si long-tems, que parce que les Mathématiciens ayant abandonné leur méthode, employèrent des termes sans les avoir bien définis, & attachèrent aux mots & de *force* & d'*infini*, des idées différentes qui les conduisirent nécessairement à des résultats opposés.

Le Neutonien regarde le mouvement Mouvement. comme l'application successive du mobile aux différentes parties de l'espace indéfini, qu'il imagine comme le lieu des corps; notion qui suppose un espace dont les parties soient immobiles & pénétrables. Le Cartésien au contraire ne reconnoît point d'espace distingué des corps, & regarde l'étendue & la matière comme une même chose. Tout est plein, selon Descartes. Il y a une infinité de petits vuides épars entre les corps, selon Neuton. Faites maintenant une question

à un Cartésien & à un Neutonien , dont l'énoncé contienne les termes de mouvement ou d'espace : demandez-leur , par exemple , quel espace ils estiment qu'un boulet de canon d'un diamètre donné , chassé avec une vitesse donnée , doit parcourir dans un tems donné , croyez-vous qu'ils puissent en raisonnant conséquemment à leurs principes , vous faire l'un & l'autre la même réponse. Non , sans doute ; s'ils attachent aux termes de mouvement & d'espace des idées tout-à-fait différentes , il est nécessaire qu'ils varient dans leur solution : or l'un prétend que l'espace indéfini est une chimere ; & l'autre , que sans cet espace , le mouvement est la chose la plus difficile à concevoir , & qu'on auroit peut-être plutôt fait d'en nier l'existence , que de chercher à en définir la nature , & en calculer les effets. Votre question n'étoit donc pas la même pour tous les deux.

Il en est des autres questions sur lesquelles les Mathématiciens n'ont point été d'accord, ainsi que de la précédente. Faute d'avoir bien défini les termes, ou du moins spécifié les hypothèses dans lesquelles on raisonnoit, l'énoncé s'est trouvé un & simple; mais le sens double ou triple. Au reste ils n'ont encouru ces inconvéniens que lorsqu'ils sont sortis de chez eux, qu'ils ont tenté l'application de leurs principes aux phénomènes de la nature; que dans les cas où les solutions supposent la connoissance des causes & de la quantité des effets; & que quand ils ont été forcés d'adopter des termes & des définitions étrangères à leur science.

Mais exigeriez-vous, me demandera-t-on, que les Mathématiciens s'en tintent à la mesure des lignes, des angles, des surfaces & des solides? Ferez-vous main-basse sur la partie la plus curieuse de leur science, la Physicomathématique.

II. Objection.

que ? Quoi ! vous réduiriez à rien & vous regarderiez comme vagues & comme inutiles , tant de questions résolues sur la pesanteur de l'air , sur le mouvement des fluides , sur la réfraction de la lumière , sur le choc des corps dans l'air & sur une infinité d'autres phénomènes.

Réponse.
Des Physico-
mathématis-
ques.

Je n'ai garde de penser ainsi , ni de croire que toutes les parties des Mathématiques ayent un objet également simple , & que la certitude proprement dite , celle qui est fondée sur des principes évidens par eux-mêmes, appartienne également & de la même manière à toutes ces parties. Je n'avance en cela rien qui ne soit conforme au sentiment des Géomètres du premier ordre *. α Plusieurs
» d'entre elles appuyées sur des principes
» physiques , c'est-à-dire sur des vérités
» d'expérience, ou même sur de simples

* Voy. Introd. à la Dynamique de M. d'Alembert.

» hypothèses , n'ont , pour ainsi dire ,
 » qu'une certitude d'expérience, ou mê-
 » me de pure supposition ». S'il survient
 une observation qui dérange l'hypothè-
 se , si l'on fait une expérience qui ajoute
 aux précédentes ou qui les modifie , tous
 les calculs du Physicomathématicien tom-
 bent en ruine. « Il n'y a donc , à propre-
 » ment parler, que celles qui traitent du
 » calcul, des grandeurs & des propriétés
 » générales de l'étendue , c'est-à-dire ,
 » l'Arithmétique , l'Algèbre , la Géo-
 » métrie & la Mécanique , qu'on puisse
 » regarder comme marquée au sceau de
 » l'évidence. Encore y a-t-il , continue
 » le sçavant Géomètre que je cite , dans
 » la lumière que ces sciences présentent
 » à notre esprit, une espèce de gradation,
 » & , pour ainsi parler , de nuance à ob-
 » server. Plus l'objet qu'elles embrassent
 » est étendu métaphysiquement, & consi-
 » déré d'une manière abstraite, plus aussi

Objet des dif-
 férentes par-
 ties des Ma-
 thématiques

plus ou moins
abstrait.

» leurs principes sont exempts de nuages
 » & faciles à saisir. C'est par cette rai-
 » son que la Géométrie est plus simple
 » que la Méchanique, & qu'elles sont
 » l'une & l'autre moins simples que l'A-
 » rithmétique & l'Algèbre. Ce paradoxe
 » ne passera point pour tel à ceux qui ont
 » étudié ces sciences en Philosophes «.
 Car moins on offre à l'esprit de choses
 à saisir, à appercevoir, & à combiner en
 même tems; moins il fatigue, plus il est
 à son aise, plus il doit marcher sûrement.
 Or qu'est-ce à dire autre chose, sinon que
 » les notions les plus abstraites, celles
 » par conséquent que le commun des
 » hommes toujours borné au particulier
 » & ne généralisant presque jamais, re-
 » garde comme les plus inaccessibles,
 » sont néanmoins celles qui portent avec
 » elles une plus grande lumière. L'obscu-
 » rité doit s'emparer de nos idées à me-
 » sure que nous les appliquerons à des

» objets individuels , & que nous exami-
 » nerons leurs propriétés sensibles. Et si
 » nous voulons pénétrer plus avant dans
 » la nature de ces objets , nous trouve-
 » rons presque toujours que leur existen-
 » ce appuyée sur le témoignage douteux
 » de nos sens , est ce que nous connoif-
 » sons le moins imparfaitement en eux. »

Mais dans l'impossibilité d'acquérir toutes les données dont on auroit besoin pour porter dans ces parties des Mathématiques mixtes, la même certitude qu'on a dans les Mathématiques pures , on devroit au moins s'appliquer à prévenir toute contestation , en définissant avec exactitude les termes qu'on employe , & à écarter toutes les obscurités qu'on pourroit dissiper par ce moyen.

Lorsqu'on entama la question des forces vives *, si , au lieu de multiplier les expériences , d'accumuler hypothèses sur

Forces vives.
 Question de
 mot.

* On entend par *forces vives* , la force des corps en mouvement.

hypothefes , & de fe jeter dans des cal-
 culs qui ne finiffoient point & qui ne fi-
 niffoient rien , on fe fût demandé ; qu'en-
 tendons-nous par force* ? « On eût trou-
 » vé , ou qu'on n'attachoit aucune idée
 » nette au mot qu'on prononçoit , ou
 » que l'on ne diftinguoit en général que
 » la propriété qu'ont les corps qui fe
 » meuvent de vaincre les obftacles qu'ils
 » rencontrent , ou de leur réfifter : ce n'eft
 » donc , fe fût-on dit , ni par l'efpace
 » qu'un corps parcourt uniformément , ni
 » par le tems qu'il employe à le parcou-
 » rir , ni enfin par la confidération fim-
 » ple , unique & abstraite de fa maffe &
 » de fa vîteffe , qu'on doit eftimer im-
 » médiatement fa force ; c'eft uniquement
 » par les obftacles qu'un corps rencon-
 » tre , & par la réfiftance que lui font ces
 » obftacles. Plus l'obftacle qu'un corps

* Voy. l'Introd. à l'Hydrodynamique du même Auteur.

peut vaincre , ou auquel il peut résis-
ter , est considérable , plus on peut dire
que sa force est grande. Mais on peut
opposer à un corps trois sortes d'obsta-
cles, ou des obstacles invincibles , qui
anéantissent tout-à-fait le mouvement ,
quel qu'il puisse être ; ou des obstacles
qui n'ayent précisément que la résis-
tance nécessaire pour anéantir le mou-
vement , & qui l'anéantissent dans un
instant ; c'est le cas de l'équilibre : ou
enfin des obstacles qui l'anéantissent
peu à peu ; c'est le cas du mouvement
retardé. Comme les obstacles insurmon-
tables anéantissent également toutes
sortes de mouvemens , ils ne peuvent
servir à faire connoître la force. Ce
n'est donc que dans l'équilibre, ou dans
le mouvement retardé qu'il en faut
chercher la mesure. Or tout le monde
convient qu'il y a équilibre entre deux
corps , quand les produits des masses

» par les vîtesſes virtuelles , ou avec les-
» quelles ils tendent à ſe mouvoir , ſont
» égaux de part & d'autre ; ou , ce qui
» revient au même , la quantité de mou-
» vement peut repréſenter la force. Tout
» le monde convient auſſi que dans le
» mouvement retardé , le nombre des
» obſtacles vaincus eſt comme le quarré
» de la vîteſſe , en ſorte qu'un corps qui
» a fermé un reſſort avec une certaine
» vîteſſe , pourra avec une vîteſſe double
» fermer tout-à-la-fois , ou ſucceſſive-
» ment , non pas deux , mais quatre reſ-
» ſorts ſemblables aux premiers. D'où les
» partifans des forces vives concluent
» que la force des corps qui ſe meuvent
» actuellement , eſt en général comme le
» produit de la maſſe par le quarré de la
» vîteſſe. Mais au fond , dit le Dialecti-
» cien Géomètre qui a débrouillé ſans
» *x* ni *y* toute cette queſtion , quel in-
» convénient y auroit-il à ce que la me-

» fure des forces fût différente dans l'é-
 » quilibre & dans le mouvement retar-
 » dé , puisque si l'on ne veut raisonner
 » que d'après des idées claires , on ne
 » doit entendre par le mot de force que
 » l'effet produit en surmontant un obsta-
 » cle , ou en lui résistant. »

De quoi s'agissoit-il donc pour termi-
 ner la question des forces vives , de fixer
 la signification du mot *force* , & de sim-
 plifier la collection des idées qu'on y at-
 tachoit. Il y a telle autre conjoncture où
 l'on feroit évanouir les difficultés , en
 étendant la collection des idées attachées
 à quelques termes. Il ne me feroit pas
 difficile d'en apporter des exemples ;
 mais je crains qu'on ne regarde déjà ceux
 du mouvement , de l'espace & des for-
 ces vives , comme des épisodes superflus.

Concluons de-là, 1^o. Qu'il peut arri-
 ver , & qu'il est même arrivé plusieurs
 fois en Mathématiques , que l'énoncé

I. Conclus-
 sion.

d'une proposition fût un , & que le sens fût double ou triple ; & qu'alors il étoit nécessaire que les solutions variaffent. Deux Géomètres font chacun un Traité d'Hydrodynamique ; comment veut-on qu'ils arrivent aux mêmes résultats ? Ils n'ont peut-être pas la première notion commune , & l'un attache peut-être au terme de fluide une collection d'idée tout-à-fait différente de celle de son émule.

II. Conclu-
sion.

2°. Que les Mathématiques font de toutes les sciences celles qui tendent le plus directement à perfectionner la première opération de notre esprit, & à nous affermir dans le premier degré de nos connoissances ; mais qu'elles n'ont pas encore acquis de ce côté tout l'avantage dont elles font susceptibles. Si j'avançois que les élémens d'Arithmétique , d'Algèbre & de Géométrie font encore dans un état d'imperfection , les grands Géo-

mètres m'en dédiroient-ils ? Les signes de l'Algèbre ont-ils tous un sens bien clair & bien déterminé ? N'y a-t-il rien de mieux à dire sur les *plus & moins* que ce qu'on a dit ? La partie des radicaux & des incommensurables est-elle bien défrichée ? Certaines démonstrations de Géométrie font-elles aussi générales qu'on le croit ? & quelqu'un a-t-il démontré que la surface d'un rectangle est égale au produit de la base par la hauteur, lorsque cette base & cette hauteur sont incommensurables ?

3°. Que c'est à la Dialectique à réparer le mal, & à porter la lumière dans plusieurs endroits obscurs des Mathématiques. Tant qu'on n'aura point recours à ce moyen, les Mathématiciens batailleront entre eux, ainsi que les autres Dogmatiques, & feront soupçonner d'ostentation tout ce qu'ils ont débité sur la certitude de leurs propositions. Il n'y a

III. Conclusion.

Q üj



qu'une bonne application de la Méta-
physique aux Sciences Mathématiques
qui puisse les accorder entre eux , &
prévenir les reproches auxquels leurs
contradictions perpétuelles les exposent.
Quel jugement porteroit-on de la Géomé-
trie de l'infini, si l'on en jugeoit après
une lecture superficielle de l'ouvrage de
M. de Fontenelle qui porte ce titre, & de
la Préface que M. Buffon a mise à la tête
du Traité des Fluxions de M. Neuton.
J'apprens que M. l'Abbé de Gua a ac-
tuellement sous presse un ouvrage dont
le but est d'initier à l'étude des sciences
abstraites , & qui est intitulé , *Introdu-
ction Métaphysique à l'étude des Sciences
Mathématiques*. Je l'attends avec impa-
tience ; l'Auteur est connu pour grand
Dialecticien & pour grand Géomètre ;
& il nous donnera sans doute la solution
de bien des doutes & l'éclaircissement
d'un grand nombre de difficultés, sur

lesquelles je n'ai rien lû jusqu'à présent qui m'ait satisfait.

Voyons maintenant comment l'étude des Mathématiques tend à perfectionner la seconde opération de l'esprit, l'art de raisonner dont le but est la conviction.

Elle tend à perfectionner la seconde opération de l'esprit.

La perfection de tout raisonnement en général consiste en une énonciation claire des propositions différentes dont il est composé, & dans une déduction évidente les unes des autres. Or nous avons exposé dans les articles qui précèdent les moyens dont les Mathématiciens se sont servis pour que leurs propositions fussent clairement énoncées, & ce qui resteroit à faire pour que les équivoques de mots ne fuscitassent plus de querelle entre eux. Passons donc à la liaison des propositions. Ils se sont asservis là-dessus à des loix très-rigoureuses. Ils ont banni de leurs démonstrations toute supposition gratuite. La moindre obscurité dans la

liaison leur ôte la qualité de Géométriques. La proposition dont ils partent est un axiome, ou une proposition si immédiatement déduite d'un axiome, qu'elle a le même degré d'évidence, si la démonstration est synthétique : ils remontent d'une ou de plusieurs données à quelque axiome, ou proposition immédiatement déduite d'un axiome, si la démonstration est analytique ; & toutes les propositions qui suivent la première, soit dans l'analyse, soit dans la synthèse, sont également lumineuses & conséquentes. Ils avancent donc à la conviction de la manière la plus parfaite. L'esprit s'accoutume donc en les étudiant, à n'admettre pour démonstratifs que des raisonnemens dont toutes les propositions soient nettement énoncées & évidemment déduites, ou qui soient vraiment démonstratifs.

Elle tend à
perfectionner

La troisième opération de l'esprit

consiste à se servir des vérités que l'on connoît, pour en découvrir d'autres. Or la troisième opération de l'esprit.

les Mathématiques nous offrent perpétuellement des exemples de la conduite que nous devons tenir dans la recherche de la vérité. Les voies générales qui mènent à une vérité inconnue, ne sont pas nombreuses. Ou l'on descend des premiers principes à cette vérité, ou l'on remonte de cette vérité aux premiers principes, à l'aide d'un certain nombre de données. Mais tout est *problème* * dans la vie, il n'y a point de question où l'on puisse faire usage de la raison, qui ne se résolve par des données : il ne faut donc pas croire que l'analyse & la synthèse ne soient applicables qu'à l'objet des Mathématiques. Elles embrassent tout. Tout s'exécute par l'une ou l'autre de ces méthodes. Ce seroit ici le lieu de balancer

Analyse &
Synthèse.

* On employe ici le mot *problème* comme terme de Mathématiques.

leurs avantages & leur mérite, mais cette discussion nous mèneroit trop loin. Je me contenterai d'observer qu'ordinairement une solution synthétique montre plus de tête, & une solution analytique, plus de sagacité; que la synthese marche à pas lents & mesurés, & que l'analyse court & se précipite; que tous les pas de la premiere exigent la même contention d'esprit, & que la seconde ne peine & ne demande de l'attention que pour les premiers pas; & que par conséquent il seroit très-à-propos de s'exercer quelque tems à la synthese avant que de se livrer à l'analyse. Le grand Neuton qui sçavoit apparemment la maniere d'étudier les Mathématiques, se reprochoit d'avoir fait connoissance avec Descartes & les autres Algébristes, avant que de posséder son Euclide.

Voilà tout ce que nous avons à dire de l'étude des Mathématiques en général.

Nous avons mieux aimé traiter cette matière d'une façon singulière, que de donner dans des lieux communs, & offrir au Lecteur l'éclaircissement de quelques questions importantes, que des réflexions usées & triviales. Nous allons passer à l'étude des différentes parties des Mathématiques en particulier, dont nous dirons peu de chose.

On commence l'étude des Mathématiques par l'Arithmétique. Il faudroit être tombé des nues, pour ignorer entièrement en quoi consiste cette partie, quel est son objet, quelles sont ses opérations, quels sont ses principaux usages, & de quelle ressource elle est dans la société. Je ne balancerai point à dire qu'une des plus belles inventions des hommes est celle des chiffres & de leurs usages. Quelle clarté ! quelle précision ! quelle laconicité ! Ceux qui en ont le mieux & le plus clairement écrit, sont

De l'Arith-
métique.

Rivard dans ses élémens, Wolff dans son cours de Mathématiques, le P. Regnault dans son Arithmétique, & Neuton dans son Arithmétique universelle.

De l'Algèbre
& de l'Analyse.

On passe de l'étude de l'Arithmétique à celle de l'Algèbre. Si les principes que j'ai établis dans la première partie de ce Discours sont vrais, & qu'une science soit d'autant plus facile que son objet est d'une plus grande étendue métaphysique & qu'il est plus abstrait, il faut que l'Algèbre soit la partie de toutes les Mathématiques la moins embarrassante pour l'esprit. Pourquoi donc, me demandera-t-on, le contraire est-il d'expérience ? Je réponds à cela que ce n'est pas à la science qu'il faut s'en prendre, mais à ceux qui se mêlent de l'enseigner. Il est inutile de s'étendre ici là-dessus, nous ne ferions qu'une application particulière à l'Algèbre, de ce que nous avons démontré généralement de tout ce qui peut fixer l'at-

tion de l'esprit. Je ne sçais s'il faut attribuer aux Anciens des caracteres Algébriques, & une analyse qui revienne à la nôtre, mais il est constant que cette invention appartient en propre aux Modernes, & que ce n'est que depuis très-peu de tems qu'on s'est avisé d'en découvrir des vestiges dans les Mathématiciens des siècles passés; si l'on peut appeller des vestiges de l'Algèbre certaines démonstrations synthétiques, dans les labyrinthes desquelles nous estimons que leurs Auteurs se feroient égarés sans ce fil, ou quelque autre secours de la même nature. Quoi qu'il en soit, on ne peut se livrer avec trop d'opiniâtreté à l'étude de l'Algèbre. On ne fera des progrès rapides dans les autres parties qu'à proportion de ce qu'on possédera mieux celle-ci. Un grand Algébriste, & un grand Mathématicien, ce sont des façons de parler synonymes. L'Algèbre & l'Analy-

se bien sçûs, il semble que tout soit fait. Préférez les Elémens d'Algèbre de M. Clairaut à tous autres. Ils sont de main de maître. Il seroit seulement à fouhaiter que l'Auteur ne les eût pas rendus incomplets, en en excluant plusieurs choses qu'on y cherche inutilement, & qu'on est en droit d'y trouver. N'y avoir point inféré la démonstration de la fameuse règle de Descartes sur les signes dans les équations, c'est, ce me semble, avoir manqué à embellir son ouvrage, à rendre justice à un habile homme & à illustrer sa nation. Jetez-vous des Elémens de M. Clairaut dans l'Analyse démontrée du P. Regnault : mais prenez quelque guide intelligent qui vous aide de ses conseils ; de crainte que vous ne soyez accablé de la multitude des méthodes, que vous ne choisissiez pas les meilleures, & que vous ne vous dégoutiez d'un Auteur qui vous offrant tout indistinc-

tement ne vous pique pour rien , & vous mette dans le cas de rebuter tout.

L'étude de la Géométrie succède naturellement à celle de l'Algèbre. Vous vous en tiendrez , si vous m'en croyez , aux Elémens d'Euclide. On l'accuse de manquer d'ordre ; mais ce reproche est peut-être mal fondé ; du moins c'est l'avis d'un grand Géomètre *. D'ailleurs tous les Auteurs qui ont écrit des Mathématiques depuis Euclide , se font accordés à le citer ; & c'est un avantage qui n'est pas à négliger pour les commençans. On passera d'Euclide à Guinée , & l'on fera succéder les Sections coniques du Marquis de l'Hôpital & l'Analyse de Descartes , à l'application de l'Algèbre à la Géométrie.

C'est une invention si merveilleuse que celle des nouveaux calculs , que quiconque n'en a pas une teinture , ne peut

* M. l'Abbé de Gua.

De la Géométrie.

Des Calculs intégral & différentiel.

se vanter de connoître les forces de l'esprit humain. Je ne conseillerai pas à un homme qui ne veut point être Géomètre de profession, de s'y enfoncer; mais je ne dispenserai point un homme qui veut passer pour instruit, d'en étudier les premiers élémens; d'autant plus qu'il faut peut-être moins de tems & d'application pour bien entendre les infiniment Petits du Marquis de l'Hôpital, ou la section des raisons premières & dernières de Newton, que pour apprendre les élémens de Géométrie.

Des Méchaniques.

L'étude de la Méchanique est presqu'indispensable. Les connoissances qu'on puise en Méchanique ont lieu en une infinité d'occasions. Qui est-ce qui est dispensé de sçavoir les loix de la communication du mouvement, & les effets des machines les plus simples? Lisez donc le Projet de Méchanique de M. de Varignon, en attendant que M. d'Alembert

bert nous donne des élémens de cette science, où son nouveau principe soit exposé dans tout son jour, & qui puissent servir d'introduction à sa Dynamique & à son Hydrodynamique.

Nous avons les yeux continuellement tournés vers le Ciel. C'est à la contemplation du Firmament en particulier que nous sommes redevables d'une partie des lumieres qui nous ont conduits à la connoissance de Dieu. Mais que cette contemplation est bornée, lorsqu'elle s'arrête à ce que l'œil seul découvre. Quelle différence entre l'hommage que l'Astronome rend à la Divinité & celui qu'elle reçoit du Payfan. Il seroit donc à propos qu'on fût assez d'Astronomie pour ne pas ignorer les principaux phénomènes célestes, la situation, le mouvement, les distances & les dimensions des Astres. Le premier Cours de Philosophie qui vous tombera sous la main, suffira pour

De l'Astro-
nomic.

vous instruire de ces choses, que vous trouverez exposées plus au long & très-clairement, dans la traduction de Keill, ou dans les nouveaux Éléments d'Astronomie que M. le Monnier le fils vient de nous donner : c'est sans contredit le meilleur ouvrage en ce genre que nous ayons. Il n'est pas permis d'ignorer en quoi consistent les deux grandes hypothèses qui partagent assez inégalement à la vérité le monde physicien ; & l'on ne peut en parler pertinemment sans avoir les premiers principes de la Mécanique & de l'Astronomie.

De la Sphere
& de l'Optique,
de la Géographie
& de la Gnomonique.

La connoissance de l'Astronomie suppose celle de la Sphere, & les élémens de la Sphere & de l'Astronomie sont des introductions préliminaires à l'étude de la Géographie & de la Gnomonique.

De l'Optique,
Dioptrique & Catoptrique.

Il y a tant de choses intéressantes pour la curiosité sur les yeux, les verres convexes & plans, les microscopes & les té-

lescopes ; & ce sont des instrumens qu'on a si souvent entre les mains , qu'il seroit honteux pour un homme qui auroit donné quelque tems à l'étude des Mathématiques , d'en ignorer le mécanisme , les effets & les causes. Je n'indique point les Auteurs auxquels on pourroit recourir. Pour s'instruire suffisamment de ces différentes parties , qui ne sont gueres approfondies que par les Artistes , c'est assez d'avoir un Cours de Mathématiques. Je donnerois la préférence à celui de Wolf sur les autres. Il s'en manque toutefois beaucoup qu'il soit parfait.

Je ne peux me dispenser de dire un mot de l'Architecture militaire, en faveur de son importance & du grand nombre de ceux qui sont appelés à cette étude.

Si l'on ne désiroit qu'une connoissance historique & superficielle de cette partie , on n'auroit qu'à s'instruire des

termes dans le premier Auteur élémentaire qu'on rencontreroit, & s'aider de quelques morceaux de fortification en relief (au défaut d'une place de guerre voisine) dont on pût examiner commodément les ouvrages. Quant à l'Architecture militaire scientifique, elle exige nécessairement l'étude de plusieurs autres parties de Mathématiques, comme ses préliminaires & les introductions à de Vauban, Pagan, Blondel & les autres, mais sur-tout l'inspection de plusieurs villes fortifiées. Ce seroit un prodige pour moi qu'un homme qui se feroit rendu sçavant dans la Fortification avec des figures planes. L'imagination la plus forte ne supplée point à tout. Les reliefs mêmes ont des inconvéniens, c'est que les objets qui y sont représentés en raccourci, occupent sur le terrain un espace si considérable, qu'ils en deviennent presque méconnoissables.

Enfin parmi les moyens qui peuvent former & entretenir le goût des Belles Lettres, un des plus curieux & en même tems des plus utiles, c'est l'histoire de la naissance, du progrès, des différentes révolutions, de la chute & de la renaissance des beaux Arts. Ce devrait être comme le résultat des réflexions que l'on aura faites en étudiant les diverses matières que nous venons de proposer, mais aussi ne peut-on en avoir des idées justes qu'en consultant & comparant les meilleurs Auteurs anciens ou modernes. Il serviroit de peu de sçavoir sur la foi d'un Historien, ou d'un Philologue, que l'Éloquence étoit portée à son plus haut degré chez les Grecs du tems de Démosthene, si l'on n'a vû dans Démosthene même en quoi consistoit le caractère de cette Éloquence. Pour bien juger du mérite de la Poësie Latine au siècle d'Horace, de Virgile & d'Ovide, il faut

Histoire Littéraire.

avoir examiné dans ces Poètes mêmes la preuve de son excellence. On ne connoîtra jamais non plus parfaitement en quoi nous les avons imités ou surpassés, qu'en liant commerce avec nos meilleurs Écrivains. Le Sçavant qui sans sortir de son cabinet voyage sur une Carte de Géographie, connoît à certains égards tout le gros de la terre habitable, & peut tomber dans mille erreurs sur ce qu'il pense de la distance ou de la position des lieux sur la foi des échelles, des relations & de l'exactitude suspecte des Graveurs; mais l'homme qui a parcouru les mers & le continent, a de plus que le spéculateur oisif, l'expérience mere de la certitude. Et comme c'est par l'usage & la fréquentation avec un peuple inconnu qu'on s'instruit de ses mœurs, de ses loix, de son gouvernement, &c. c'est aussi par l'étude réfléchie des Écrivains qui ont vécu en divers tems, qu'on peut

s'instruire des révolutions de l'empire des beaux Arts, qui, comme les Républiques & les Monarchies du monde, a ses jours serains & ses jours nébuleux, ses tems de splendeur ou d'obscurité.

Il n'est donc pas si difficile qu'on penseroit d'abord, de s'instruire de l'état de la Littérature chez les Grecs & les Romains, puisqu'il nous reste des uns & des autres tant de livres qui peuvent nous instruire de ses divers degrés. Ainsi pour ne parler ici que de l'Histoire, on ne sçaura jamais mieux combien Thucydide & Xénophon sont supérieurs à Hérodote, qu'en consultant leurs écrits. Une statue de Phidias ou un tableau de Zeuxis feroient sur nos yeux une toute autre impression, que ne font sur nos esprits les merveilles qu'on nous en raconte, & nous jugerions mal de Tacite si nous ne le connoissions que par les éloges de ses traducteurs.

On apprendra donc par la lecture des Anciens comment les Muses passèrent de Grece en Italie. J'ajouterai pour crayonner ici en peu de mots le reste de leur histoire, qu'après avoir regné à Rome pendant un siècle avec beaucoup d'éclat, elles en déchûrent peu à peu & demeurèrent comme ensevelies sous les ruines de l'Empire. Les foibles restes qui s'en étoient conservés dans la Grece, s'en virent exilés dans le quinzieme siècle, & se réfugierent en Italie & en France. L'accueil que leur fit François I. imité par ses successeurs, mais sur-tout la protection singuliere dont les ont honorées Louis XIV. & Louis XV. semblent nous promettre qu'elles se fixeront pour jamais autour du plus glorieux Trône de l'Europe.

C'est sans doute pour en transmettre à la postérité des marques éclatantes de leur reconnoissance, que lorsque Louis

le Grand accorda à l'Académie Françoise un appartement dans le Louvre pour y tenir ses séances, cette Compagnie fit frapper une médaille, qui d'un côté représente ce Prince sous la figure d'Apollon avec cette légende, *Apollo Palatinus*, & au revers une couronne de laurier avec la devise de l'Académie, à l'Immortalité. Celle des Inscriptions & Belles Lettres ayant reçu du Roi de nouveaux Réglemens en 1699. fit aussi frapper une médaille qui représente ce Monarque sous la forme d'Hercule avec ces mots, *Herculi Musagetæ*, faisant allusion à l'opinion des Anciens sur l'Hercule Gaulois qu'on regardoit comme le conducteur des Muses & le pere des beaux Arts. L'Académie des Sciences a aussi composé son sceau & sa devise de maniere à faire entendre qu'elle doit son établissement & ses progrès à la bienveillance de ce grand Roi.

Ainsi pour terminer ce plan par une lecture capable d'orner l'esprit, & d'ex-citer en même tems cette émulation si louable & si nécessaire pour former les grands hommes dans tous les genres de Sciences, je proposerois la lecture de ce qui concerne nos trois Académies; je veux dire l'histoire de l'Académie Françoisise par M. Pellisson, continuée par M. l'Abbé d'Olivet; celle de l'Académie des Belles Lettres, dont nous sommes depuis peu redevables à M. de Boze; & les éloges des Membres de celle des Sciences par M. de Fontenelle. En y apprenant le but que se proposent ces sçavantes Compagnies, on connoîtroit la plûpart des hommes célèbres qui depuis près d'un siècle ont illustré notre patrie, on s'efforceroit de marcher sur leurs traces, & l'on aspireroit à remplir les places qu'ils ont si dignement occupées, dans des Corps où le sçavoir marche de pair

avec la noblesse & la grandeur, & dont les travaux ne sont pas moins admirés des étrangers qu'utiles à la France.

L'exécution de ce plan est plus simple Conclusion.
& plus facile qu'on ne l'imagineroit d'abord, elle n'exige que le désir sincere d'orner son esprit & que le courage de commencer; car ce qui coute le plus, ce sont les premiers efforts. Qu'on n'en embrasse pas, si l'on veut, toutes les parties, mais qu'on s'attache à celle pour laquelle on se sentira plus d'attrait, (car il est une sorte de sympathie entre tel ou tel esprit & telle ou telle Science en particulier) : qu'on se fixe donc, par exemple, à l'Éloquence ou à l'Histoire, n'en dût-on remporter que l'agrément de remplir tant de momens qu'on perd dans la jeunesse, quelle douce satisfaction ne ressentiroit-on pas dans un âge plus avancé, d'entremêler ces fortes d'amusemens à des occupations plus sérieuses ? Je sçais

que notre première science est celle des devoirs & des fonctions de notre état ; qu'un Magistrat qui consumeroit en veilles sur un problème de Géométrie le tems qu'il doit à la discussion d'un procès d'où dépend la fortune & l'intérêt d'une famille , seroit aussi condamnable & plus ridicule qu'un Général qui s'amuseroit à faire de longs raisonnemens sur les Commentaires de César, lorsqu'il s'agit de charger & de pousser vivement l'ennemi. Je ne veux qu'inspirer le goût des études sensées & placées à propos , telles qu'en faisoit le grand Scipion, dont le loisir même étoit laborieux , & qui sçavoit si bien remplir par les agrémens des Belles Lettres le vuide que lui laissoient les affaires, & tantôt parmi les armes , tantôt parmi les livres , exercer son corps par les travaux militaires , ou son esprit par l'étude. Notre Noblesse revenue de cette prévention barbare , que

l'ignorance n'est point honteuse pour elle, me fourniroit mille exemples connus d'illustres Guerriers qui ont allié le goût des beaux Arts à la science des Armes : j'en trouverois dans tous les autres états; & sur-tout combien de Dames qui avec le soin de leur domestique & l'éducation de leurs enfans, avec mille bien-séances à remplir dans la société, trouvent encore le tems de lire les ouvrages les plus instructifs & les plus solides, de prendre part aux conversations sçavantes, d'y donner le ton, de décider avec autant de justesse, & toujours avec plus de délicatesse que les Sçavans mêmes. Je ne crois pas qu'on balance à préférer de pareils amusemens à la fureur du jeu, aux lectures frivoles, & aux conversations puérides sur les ajustemens & les parures.

La méthode que j'ai prescrite pour l'étude de l'Histoire & pour celle de la Philosophie, paroîtra d'abord bien vaste.

Que de lectures ! & peut-être , ajoutera-t-on , que d'ennui ! Cependant à l'examiner de près on reconnoitra sans peine qu'on peut la réduire en pratique en très-peu de tems , & que cet ennui si formidable en perspective , se changera , si l'on ose l'affronter , en un plaisir très-réel & très-pur. Un esprit sensé , amateur du travail, ou qui sentira la nécessité de réparer la perte des années les plus précieuses, flatté par la noble ambition de fixer son goût , d'épurer son jugement , ne balancera pas un instant à embrasser un genre d'étude également solide & curieux , un amusement qui d'un côté n'offre que des charmes, & qui d'un autre peut influer beaucoup sur le bonheur de la vie ; car les Lettres contribuent , plus qu'on ne pense , à adoucir les mœurs , à préserver le cœur du ravage des grandes passions , à délivrer l'esprit de la tyrannie des préjugés & de l'empire de la coutume.

Enfin si quelqu'un veut tenter de suivre ce plan soit en entier, soit dans quelque'une de ses parties, qu'il se souvienne que c'est par le choix, & non par la multitude des Auteurs sur chaque matiere, par une lecture réfléchie, & non par une rapidité qui ne se fixe à rien, qu'on peut remplir les vûes que j'ai proposées dans cet Ouvrage. Je suis bien éloigné de la vanité de les croire suffisantes pour former un bon Poëte, un grand Orateur, un excellent Historien; je m'estimerai fort heureux, si elles peuvent être de quelque utilité à la jeunesse, & gagner à la république des Lettres de nouveaux citoyens & des amateurs éclairés.

F I N.



